



Une histoire racontée à Sophie

Ralph Winteler



Bellelay
1951

Chaux-de-Fonds

Paris

Genève

Bâle

Perreux
1961

Glaris

Миколаïев
1917

Les Beaux-Arts

Avec ma reconnaissance à
Francis Lehmann, réalisateur de cet ouvrage.



Ralph Winteler

Une histoire racontée à Sophie

Ou l'incertaine et mouvante trame du souvenir

Dédiée à Jacqueline à qui je dois tant

et à nos très chères filles:

Natalie

Anna

Valérie

Sophie



1950



Une histoire racontée à Sophie

Réalisée à partir d'interviews menées par Sophie



«...la façon dont un homme se voit est toujours profondément suspecte (...)
Sachant cela, pouvons-nous sans sourire faire de nous un auto portrait?»

(H. Laborit, Éloge de la fuite)

Du côté de Bâle

Fille unique de Anna née Boos (1860-1933) et de Paul Bär (1870-1933), Martha, dite Martheli (1897-1983), est ta grand-maman. En épousant Waldemar Winteler (1886-1978), elle en fait ton grand-père.

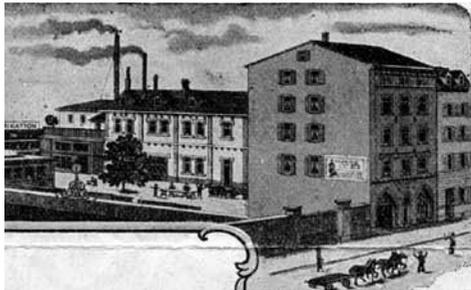
Lorsque à Bâle en 1924 je viens au monde, Martheli et Waldemar ont déjà décidé d'emménager à Paris... Je suis donc promptement exporté... Non sans avoir passé l'épreuve du baptême en l'Eglise Saint-Paul de Bâle. Une bien belle église en bordure d'un joli quartier bâlois verdoyant et tranquille. Là où précisément habite aujourd'hui ta sœur Anna. Chose curieuse, c'est dans cette même rue, Bachlettenstrasse, qu'est née Anna Bär, ton arrière grand mère! À deux pas de là siège l'«Oase», haut lieu de la physiothérapie menée tambour battant par ta sœur Anna!

Ainsi, une fois baptisé, me voilà installé à Paris... Bien vite cependant s'instaure un va-va Paris-Bâle, Bâle-Paris! ...

Martheli aurait-elle l'ennui? ... Pas exactement, puisque ces allers-retours se font au rythme des voyages bisannuels de ton grand-père... En effet, de wagon-lit en wagon-lit, Waldemar parcourt les pays scandinaves, supervisant les succursales de la Compagnie des machines à coudre Singer pour laquelle il travaille... Un jour, dans une de ses lettres, me parvient un petit disque noir flexible en ébonite, aussitôt placé sur la platine de mon petit phonographe. Surgit alors, bien incertaine, la voix de mon père, ému sans doute par cet exercice insolite ... Il s'adresse à moi en russe: «Moï daragoï Ralphik (mon cher Ralph)»... La suite, je ne l'ai jamais comprise!... Sur fond de brouillage, le message se termine par quelques borborygmes, témoins des techniques naissantes d'enregistrement!

Bâle, la Kanonengasse

Aussitôt franchi le seuil de la porte cochère, résonne déjà sous la voûte le martèlement clair du fer qu'on façonne; tandis que du fond de la cour jaillissent des pluies d'étincelles... celles de l'entreprise de ferronnerie Volland und Bär.



La Kanonengasse

(Bär mon grand père et son associé Volland.)

L'immeuble est un bâtiment étroit, tout en hauteur, au rez-de-chaussée duquel s'encastre le bureau de l'entreprise. Au-dessus s'échelonnent vertigineusement les appartements. Les Bär occupent les deux premiers étages.

Le troisième est occupé par les Lölliger (Mr. Lölliger est secrétaire ou associé de Paul Bär...?). Au quatrième, une certaine dame Boppio (un drôle de nom pour moi ...). Je la vois encore, donnant des coups de main ici ou là, sans doute comme femme de ménage... Elle remue de l'air certes, mais elle brasse aussi de la vapeur les jours de lessive... Ce jour est aussi celui de mon bain hebdomadaire.

Cette buanderie en plein appartement (pour autant que ce ne soit pas un faux souvenir), est une pièce quasi-borgne qui tient aussi lieu de salle de bain... Faute d'ouverture suffisante sur l'extérieur, la vapeur de la chaudière à charbon envahit tout, jusqu'au couloir! Dans un coin, sur une sorte d'estrade, trône une baignoire métallique à l'esthétique ondoyante ... Ce qui me vaut une escalade assistée pour m'y plonger ... (l'album de l'humoriste W. Busch, p.238, «Das Bad am Samstagabend» en rend bien l'atmosphère... et la vapeur).

En face de Voland und Bär, de l'autre côté de la Kanonengasse, le bâtiment scolaire fréquenté autrefois par ta grand-maman, imposant, austère, un peu mystérieux... Sa cour ombragée distille un je-ne-sais-quoi propre à stimuler l'imagination... Je ne m'en prive pas, mais n'en garde pas le moindre souvenir précis.

Au bout de la Kanonengasse, à droite, un large escalier dévale sur la Barfüsserplatz (cette «platz» est un vaste espace dépourvu encore de l'horrible casino construit juste avant-guerre).

D'un séjour en Angleterre, comme jeune fille au pair, ta grand-maman rapporte un prénom... le mien.

Ce prénom, je ne l'apprécie guère! À mes yeux, il n'est pas conforme, il jure avec les Pierre, Paul et Jacques côtoyés à l'école. Ralph doit donc se justifier, ce qui donne à peu près ceci:

«C'est quoi ton nom?

Ralph...

Comment? Quoi? Ralph!

Euh, c'est pas français ça!...

Alors, euh...t'es pas français?

Euh... non, Suisse...

Alors, t'es boche? ...».

Est barbare effectivement tout ce qui n'est pas français... C'est ainsi que l'artifice vestimentaire du prénom qu'on porte, qu'il soit costar ou défroque, n'est pas forcément confortable!

De nos jours, l'évolution fait que les prénoms les plus extravagants ne gênent plus personne.

Mais revenons à la Kanonengasse

Au rez-de-chaussée, le vaste bureau de la direction dont la verrière donne sur la cour où s'affairent les ouvriers... Très balzacien, ce bureau... Je le revois en noir et blanc, avec ses grosses machines à écrire noires, ses plumiers, ses encriers, ses lustrines... Et puis des crayons, des crayons... et du papier! Autant de p'tits bonheurs! On dessine... Mais voilà que s'impose une sortie précipitée vers les «commodités». Ces dernières donnent sur la voûte qui mène à la rue. En fait ce «petit endroit» est un interminable boyau d'un beige inavouable au fond duquel trône la cuvette. Embrochées au mur, des coupures de journaux tiennent lieu de papier de toilette (économie oblige)... Plus haut, à une hauteur vertigineuse, une chasse d'eau en fonte ouvragée, d'où pendouille une longue chaîne munie à son extrémité d'une poignée de bois polie par l'usage... Il faut tirer très fort, un Niagara s'abat! Sauve qui peut!

À l'étage, ma grand-mère, toujours «péclotante», ponctue ses propos de «Oh yé! hé yo!»... Sur le petit guéridon de sa chambre à coucher veille un bataillon de médicaments! Rétrospectivement, j'ose espérer qu'il ne s'agissait que d'inoffensifs perlimpinpins! C'est toujours l'heure d'en prendre un... Celui-ci? Celui-là?... C'est la bonté même, ma grand-maman... À l'heure de la promenade, son manchon se bourre de petits biscuits, de cacahuètes et autres fruits secs. Et nous voilà partis pour le zoo... Un endroit prestigieux!



Ralph 1930

Belzébuth en personne nous accueille, aussi redoutable que barbu... C'est le gnou de service! À propos d'accueil, je constate un jour que la vaste pelouse d'entrée s'est transformée en village nègre! Des huttes sont plantées là où habituellement se prélassent Aras, flamants roses et tortues géantes! Des négresses à plateau vaquent à

leurs affaires... J'en suis baba!... J'y pense parce qu'aujourd'hui on ne manquerait pas de se demander comment il est possible d'exhiber des êtres humains dans un zoo! À la même époque d'ailleurs, à Paris en 1931, l'«Exposition Coloniale» livre de même à la curiosité des badauds un «vrai village nègre» arraché à sa brousse! Par un contraste heureux, surgit en même temps le souvenir de la splendeur d'un temple d'Ankor reconstitué grandeur nature, en carton-pâte.

Toujours au zoo, me voilà confronté à mes «semblables»... Ils mangent à table, serviette autour du cou, ils manient assiettes et cuillers, épluchent des bananes, écosent force cacahuètes... Ce sont d'aimables chimpanzés, Max et Moritz. Ils montent à vélo et circulent en trottinette! Une véritable attraction anthropomorphique!

Le public s'y presse tout en me faisant découvrir un sport nouveau: se faufiler entre des fûts de colonne en l'occurrence les jambes des spectateurs afin d'aller voir de plus près! Tout hélas a une fin, l'après midi se termine, il faut rentrer.

Quant à ton arrière grand-père Paul Bär, c'est pour le dimanche matin, à l'heure de l'apéritif, qu'il me tient en réserve, habitué qu'il est de la grande brasserie de la Barfüsserplatz... En route donc pour la brasserie...

A chaque rencontre, coups de chapeaux melon: «Gruess Gott... Gruess Gott...». C'est dimanche, tout le monde se connaît, ou fait semblant... Melon noir, complet noir et gilet avantagement orné d'une chaîne en or et d'un parapluie dont il ne se sépare jamais, obstinément accroché à la pochette du gilet, telle est la silhouette de ton arrière grand-père.



Paul Bär (Barfüsserplatz)

Parapluie et chaîne de montre se disputent d'ailleurs l'honneur de la mise en valeur d'une confortable bedaine... Il existe de cette époque une photo de lui planté au beau milieu de la Barfüsserplatz...

Fréquenter la brasserie me vaut un verre d'eau sucrée (Zuckerwasser), à moins que ce ne soit un délicieux bout de bois à suçoter... C'est de la réglisse (Sussholtz, spécialité pour enfants dans les restaurants de Suisse allemande de l'époque).

Rosmarie, ta cousine de La Chaux-de-Fonds, tout en parlant avec Valérie, lui relate qu'à l'époque, sa mère Trudi était en admiration devant son oncle Paul. Elle savait qu'elle le trouverait invariablement à la place du «Münster», assis sur un banc et lisant face à la Bibliothèque qu'il fréquentait assidûment.

Ce propos fait resurgir en moi l'atmosphère de cette place et surtout la Bibliothèque... Entrer en ce lieu avec mon grand père c'était un peu profaner le silence d'un «Saint-des-Saints» plein de Messieurs importants dont la docte lecture faisait jaillir au dessus de leurs têtes une forêt de papiers, comme autant de solennels drapeaux.

Encore de Rosmarie. Un jour les parents de bébé-Ralph, à la Kanonengasse le confient à Trudi qui n'a que 16-17 ans. Elle a pour mission de le langer (non, ce n'étaient pas des Pampers, mais des linges qu'il fallait plier, poser sur un autre linge plus épais et même sur un caoutchouc, avant d'emballer le tout). Mais voilà qu'avant «d'emballer le tout», bébé-Ralph tombe du meuble!... Pas très content, il pleure un bon coup, et tout rentre dans l'ordre... Une peur bleue s'empare alors de Trudi!... Peur qu'elle compensera heureusement. Mais ce n'est que plus tard qu'elle confiera «avec fierté son secret»! A ses yeux «l'incident n'avait pu que développer l'intelligence du fils de Martheli et le conduire à de brillantes études!»

Toujours de Rosmarie: «Un jour Maman (Trudi) nous annonce la visite de sa cousine et de son mari. Quelle fête! L'oncle Wolodya et tante Martheli sont à l'hôtel Linde à Heiden. Venue les chercher, et leur chambre étant à l'étage, j'emprunte

l'escalier... il est recouvert d'un tapis rouge!... Je fais alors ce que Maman m'a appris, je me déchausse (à cause du tapis rouge). La propriétaire en a longtemps ri! Arrivée chez nous à Rosenthal, tante Martheli nous offre des sucreries, mais pas n'importe quelles sucreries, non! Des immenses sucettes colorées venant de Paris! Je crois bien qu'une ou deux voisines s'en souviennent encore!»

À la Kanonengasse, tes arrières grands-parents occupent deux appartements: celui du premier avec salle à manger, salon, cuisine et à ne pas oublier un mystérieux salon dont les volets entrebâillés entretiennent une pénombre propice aux chuchotements recueillis ...



Paul et Anna Bär

Un monde en effet s'est arrêté ici, celui de feu le professeur Heinrich Boos, sans doute l'oncle de ma grand-mère. Personne n'y pénètre si ce n'est pour l'entretien ritualisé des meubles à l'encaustique et autres produits odoriférants... Sur les rayons veillent d'énormes livres à fermoirs métalliques, reliés plein parchemin blanc.

Hypothèse: Heinrich Boos, historiographe de la Franc-maçonnerie (deux ouvrages de lui me sont cités sur Internet: Leiptzig en 1892 et Bâle en 1905) serait donc l'oncle d'Anna Boos, ma grand-mère (1860-1933). Le père de cet historien, un nommé Heinrich Boos (bavarois d'origine), est le fondateur de la ferronnerie de la Kanonengasse; celle qui deviendra après sa mort l'entreprise Voland und Bär. Sur une photo de groupe reproduite dans un article de la Schlosserzeitung du 15.6.1905 publié à l'occasion du 82^{ème} anniversaire de Heinrich Boos Ier, il me semble reconnaître Paul Bär, mon grand-père, parmi de possibles actionnaires. Aurait-il repris la ferronnerie avec un nommé Voland? D'où sans doute le nom de l'entreprise. Je ne sais rien de plus sur mon grand-père maternel, simplement qu'il était originaire de Thurgovie (cf notre famille de Thurgovie).

Au second étage, les chambres à coucher et la salle de bain déjà signalée (cf. W. Busch, «Das Bad am Samstagabend», p. 238: «Hier sieht man Bruder Franz und Fritzen / zu zwei in einer Wanne sitzen»...).

À l'écart, une petite chambre dont la fenêtre donne sur la cour de l'école des garçons. La machine à coudre et le piano s'y dressent... Actionner la pédale de l'une et forger sur le clavier de l'autre, c'est fort excitant, mais ne suscite guère l'enthousiasme attendu !

Au loin, l'église Sankt-Elisabeth dont le timbre des cloches est si particulier à la Suisse allemande; elles résonnent encore à mes oreilles...

Au-dessus, certains jours, se détachent le Graf-Zeppelin ou le Hindenburg... Ce sont les derniers exemplaires de Zeppelins, ces drôles de machines du Comte Ferdinand Von Zeppelin, construites entre 1900 et 1937. Elles ont du succès certes, mais l'hydrogène inflammable favorise de meurtriers incendies; celui du Hindenburg met fin à leur carrière. Ultérieurement, on utilisera l'hélium non inflammable pour d'autres sortes de dirigeables. L'ère révolue du zeppelin reste dans toutes les mémoires.



Le Graf-Zeppelin au dessus de Bâle en 1930

Au troisième étage, la famille Löliger. Monsieur Löliger est sans doute le secrétaire de mon grand-père, je ne sais au juste... Bien qu'estompé, le souvenir de cette famille me reste vivant... Leur grand fils Walter me prend sous son aile protectrice... J'y associe le souvenir de leur campagne bâloise... J'y suis parfois invité... Juché sur un vieux mur je m'empiffre de mûres, délectation qui me poursuit encore.



Istanbul 1905

Ton grand père WALDEMAR (1886-1978) est issu d'une famille suisse émigrée à la fin du XVIIIème siècle et qui s'est finalement établie en Ukraine, à Nikolaïev, pas loin de la Mer Noire et d'Odessa.

Cette famille n'est sans doute qu'un maigre échantillonnage de tous les Winteler glaronnais qui, au gré des décennies et des vicissitudes, s'expatrièrent dans l'espoir d'un avenir meilleur...

Au gré d'aventureuses pérégrinations au sein d'une Europe incertaine, j'imagine leur éparpillement... Une mini diaspora en somme (Allemagne, Suède, Pays Baltes, Russie et le «Nouveau Monde»). Pour les actuels descendants que nous sommes, une chose certaine est que les Winteler glaronnais venus d'Ukraine ne pouvaient être perçus à leur arrivée en Suisse que comme des Russes, «très russes» ne sachant aucune autre langue! Comment en aurait-il pu être autrement?

Quant aux origines plus lointaines, le flou règne... Les trop rares photos de famille ont certes fait l'objet de commentaires de la part de ma cousine Elly, mais elles n'ont d'autre mérite que de nous faire rêver...

Nous resterions amputés de la plus grande part de notre passé, Sophie, si l'amabilité de ton beau-père, Francis Persoz, ne nous avait valu d'exercer notre sagacité à partir d'un arbre généalogique que ses compétences lui ont permis de dresser.

Qu'il en soit chaleureusement remercié.

Le premier Winteler inventorié est un certain

- * Hans-Jakob dont on ne sait rien si ce n'est qu'il naît autour de 1575 à Mollis et que de son mariage avec Verena Knobel naissent trois enfants, dont
- * Caspar Winteler (1598-1681), menuisier qui aura sept enfants avec Barbara Oertli, dont le dernier est
- * Caspar II Winteler (1625-1676). Il aura d'Anna Feldmann (1627-1706), huit enfants, dont
- * JaKob III Winteler (1666-1746) qui aura avec Rosa Berlinger (1672-1746) deux enfants,
- * Heinz-Heinrich Winteler (1694-1738) qui aura sept enfants de Kathrina Pfeifferr (1697-1796), dont l'aîné,
- * Jacob V. Winteler (1719-1796), policier, aura avec Eva Laager (1732-1798), onze enfants, dont le 7^{ème}
- * Jacob VII Winteler (1759-1815) qui aura avec Barbara Leuzinger (1764-1830) onze enfants, dont
- * Johannes V. Winteler (Mollis 1796 – Schoden 1841), fromager et éleveur de bétail.

Concernant ce dernier, il est vraisemblable que la précarité des conditions de vie à Glaris ait suscité le mirage de quelque Pays de Cocagne... Tenter sa chance ailleurs? L'idée doit d'être imposée à lui comme à bien d'autres Winteler dont nous ne savons rien si ce n'est qu'ils figurent sur l'arbre généalogique dressé par un certain Wolfgang Pabst, ingénieur en Allemagne et passionné de généalogie.

Pour en rester à *Johannes*, on le retrouve quelque part dans le nord de l'Europe, Dieu sait où, ni pourquoi ni comment... En Suède semble-t-il, où il s'est marié en secondes noces avec une Suédoise, *Augusta Waldermann* (?1800 – Schoden 1852), tous deux finissent leurs jours à Schoden (Estonie), non sans avoir donné naissance à trois enfants, dont

* *Friederich II Winteler*, meunier (1818, Tallin, Estonie – Goldingen 1903)

Non, ce n'est pas le Goldingen Suisse (Ct. de St-Gall) mais celui d'un des pays baltes... Sur l'arbre généalogique complet établi en 1979 par Wolfgang Pabst, figurent énormément de *Winteler* appartenant à d'autres branches...

Autres curiosités:

1) L'existence actuelle d'un certain *Ralph Winteler*, tessinois, garagiste Mercedes-Smart à Losone, près de Locarno!

2) L'existence d'un film canadien de Michael McGowan (2004), annoncé aux cinéphiles d'UniNE et intitulé «Saint Ralph». C'est Francis Persoz qui m'en informe, dans l'espoir sans doute de la parution d'un film ultérieur, consacré cette fois à Saint Francis...

* *Dudit Friederich II et de Wilhelmin Borowsky* (Neuhausen 1828 – Goldingen 1903) naissent sept enfants, dont

* *Wilhelm Jakob Winteler* (Riga, Lettonie 1858 – Zürich 1936), ton arrière grand-père (entreprise de machines agricoles à Nikolaïew), épouse en premières noces *Luise Emma Siffert* (Autriche 1858 – Nikolaïew 1891) morte précocement et dont il a eu deux fils:

* *Wilhelm Winteler* (Nikolaïew 1885 – Nikolaïew 1891, mort en bas âge), et

* *Waldemar Winteler* (Nikolaïew 1886 – Genève 1978), ton grand-père.

* Du second mariage de *Wilhelm-Jakob* avec *Elsa Sylvia Highley* (Londres 1872 – Mollis 1934) naîtront:

* *Willy, Edgar et Emile*, les demi-frères de *Waldemar*, donc tes grands oncles...

Ouf!

Ouf, oui! Mais à force d'effeuiller l'arbre à Pabst, il tombe sous le sens que la grande masse des WINTELER ne se trouve ni à Goldingen, ni chez nous, mais en Allemagne, en Amérique, au Canada, en Russie... Et que par conséquent, ils ne nous concernent que de très loin.

Le mérite de ces ramifications est au moins de nous rappeler que l'être humain est un animal tenaillé par le besoin d'aller voir ailleurs... «Voir du pays!».

Or nous savons qu'au cours des premiers siècles de l'histoire suisse un bon moyen de voir du pays était de s'enrôler dans un de ces régiments Suisses qui offraient leurs services aux grands de ce monde dont la grande affaire était la guerre...

Les contingents étaient prélevés sur une jeunesse montagnarde aussi abondante que pauvre; désœuvrée de surcroît et avide d'autre chose... Ces régiments, exutoires à misère, s'étaient imposés par leur valeur militaire jusqu'à devenir une sorte d'industrie juteuse menée tambour battant, à la disposition du plus offrant («point d'argent, point de Suisse»).

Ces régiments étaient frétés et commandés par des officiers suisses, généralement fortunés et de «bonne famille»... Mais voilà qu'à la fin du XVIIIème et du début du XIXème siècle, l'exutoire s'épuise (surtout après le massacre de la garde suisse aux Tuileries en 1792)... La Suisse, toujours nécessaire, n'en poursuit pas moins son rêve d'ailleurs...

Chercher fortune signifie désormais émigrer, mais individuellement, soit vers l'Est (pays nordiques, Russie...), soit vers l'Ouest (les Amériques...) Les «pauvres» ne sont pas les seuls à chercher fortune; les gens aisés et entreprenants en quête de débouchés émigrent tout autant.

C'est ainsi que les WINTELER, les nôtres, quittent la mère patrie pour les pays baltes et la Russie.

Sur cinq générations. Ceux de Nikolaïev s'en sont plutôt bien trouvés... Jusqu'aux événements de 1917! Peut-être même dès les troubles prémonitoires de 1905.

Paradoxalement, la Russie tsariste, en quête depuis toujours d'un progrès à l'occidental, durcit son conservatisme séculaire, autocratique et obscurantiste, en dépit de la prise de conscience que représente une «Intelligenza» située en miroir par rapport aux «Lumières» du XVIIIème siècle... Périodiquement des révoltes éclatent; elles sont sauvagement réprimées... Le servage n'en est pas moins aboli en 1858... Les paysans, pas mieux lotis pour autant, renouvellent leurs émeutes... Auxquelles s'ajouteront celles d'un prolétariat ouvrier naissant... Le cercle vicieux révolte répression s'amplifie. Si bien qu'avec l'idéologie communiste pervertie que représentent Lénine, Trotsky, Staline, tout bascule dans l'horreur totalitaire d'un bolchevisme qui ne capotera que septante ans après, avec la chute du mur de Berlin en 1989.

Les persécutions, les massacres, les déportations, la misère, expliquent le retour des Suisses au pays de leurs ancêtres.

C'est ainsi qu'à cent vingt ans de distance, la Russie reproduit à sa manière la Révolution Française de 1789, la «terreur», les charretées de «ci-devant» décapités à la chaîne. Louis XVI et de Marie-Antoinette, en 1793 n'y ont pas échappé. Comme n'échapperont pas au massacre Nicolas II et sa famille. Chose curieuse, la France et la Russie, une fois leurs forfaits révolutionnaires accomplis, éprouvent l'une et l'autre le besoin de se sécuriser.

Ils se réfugient paradoxalement dans les bras de deux ogres sanguinaires: Napoléon et Staline! L'Allemagne en fournira la réplique nationale-socialiste avec Hitler, entre 1933 et 1945.

Mais revenons à la période pré-révolutionnaire russe. Ton arrière grand-père paternel, Wilhelm, possède une entreprise de machines agricoles. Il est aussi le premier au village à circuler sur la drôle de machine qu'on appellera «bicyclette»! Un illuminé, aurait-on murmuré.

Plus tard son fils aîné, ton grand-père Waldemar, nous décrira nostalgiquement les richesses de la Russie d'alors... Ce que feront d'ailleurs tous les «Russes Blancs» réfugiés à Paris, bourrés d'illusions... Ils prétendront notamment qu'il ne s'agit que d'une crise passagère et qu'ils ne tarderont pas à rentrer chez eux!

J'entends encore ton grand père évoquer des charrois croulants sous d'énormes pastèques! Énormes à ses yeux d'enfant sans doute, symboles d'une opulence idéalisée mais révolue...

Ce genre de récits fait partie de quelques souvenirs, bien flous il est vrai... Mais comme tu me le fais remarquer, les souvenirs d'enfance sont inconsciemment retouchés, enjolivés ou noircis... Nous inventons notre passé autant que nous nous le rappelons.

C'est ainsi que, de tribulations en tribulations, et par des voies diverses, la famille Winteler rejoint le pays de ses aïeux, soit par le Sud (Constantinople, les Balkans...), soit par le Nord (pays Baltes, Allemagne...).



Waldemar et son père Wilhelm

Cette dernière sera empruntée par ton grand-père, dans des conditions difficiles... Trains bondés, soldats ivres, bagarreurs, cherchant noise... Lui caché sous une banquette...

Elly, ma cousine, fille d'oncle Edgar et de tante Nina, nous racontera de même comment son père (Edgar), face à des marins ivres qui voulaient lui faire la peau à lui ce «sale bourgeois» s'est vu sauvé par un officier encore civilisé, mais revolver au poing.

Si ton grand-père Waldemar se montrait chiche en évocations, c'est peut-être par l'effet du montage psychologique d'auto défense qui protège ceux qui ont supporté l'insupportable.

Mais en regard, il n'est pas exclu que le côté secret de sa nature n'ait retenti sur la communication intra-familiale. Il est vrai que ta Grand-mère Martheli et moi ne le «bassinions» guère de questions!

La discrétion d'autrefois, cette «réserve» voire même cette sorte de «loi du silence» qu'à juste titre aujourd'hui on dénonce n'est-elle pas en passe de se transformer en un autre culte, celui de l'indiscrétion obligatoire, celui de la transparence à tout prix?... La «glasnost», ce mot qui a fait fortune et dont le sens s'est étendu de la vie politique, à la vie publique puis à la vie personnelle. La loi du «tout sur la table» ne risque-t-elle pas de se transformer en étalage, en un droit de tout savoir sur tout le monde? Marie-Hélène Miauton, dans *Le Temps*, dénonce cette «tyrannie de la transparence» selon laquelle tout est bon à dire, que le public a le droit de tout savoir sur tout et sur tous (...). À force d'être montrée, la violence devient banale; à force d'être étalée, la nudité n'éveille plus l'attention (...). Le vice s'apparente désormais au spectacle, le jeu pervers des médias n'y étant pas étranger. Ce genre de transparence qu'on prétend salvatrice nuit plus qu'elle ne sert... Les scandales finissent par paraître ordinaires... Les consciences s'émeussent...». Serait-ce donc pure hypocrisie de nos jours que de répéter que «toute vérité n'est pas bonne à dire»?

Retour à nos moutons. Les Winteler aboutissent finalement à Mollis (Glaris), leur commune d'origine. Bien démunis, tes arrières grands-parents y sont recueillis... Leurs quatre grands fils ton grand-père et ses trois demi-frères, Edgar, Emile et Willy doivent se débrouiller par la force des choses... Ici se glisse une pensée admirative pour l'ancien système suisse de la «bourgeoisie» qui fait que l'on reste pour toujours «bourgeois» de sa commune, même après des décennies d'absence. De nos jours, ce n'est plus le cas que virtuellement, en raison de la mobilité accrue des gens et de la disparition du sentiment d'appartenance. De plus, l'évolution de la société a voulu que les assistés d'aujourd'hui soient pris en charge par leur commune de domicile, là où ils ont payé leurs impôts.

De Mollis me revient un bien lointain souvenir, celui d'une rencontre familiale particulièrement animée... L'oncle Edgar s'en donne à cœur joie, il mime et chante une fête villageoise russe où l'on danse... Il y est question d'une affreuse Jojotte, la petite Sonia qui doit être rappelée à l'ordre: «Sonjka, Sonjka nye smarkaysié v'zanavieski, ras-dva-tri, ras-dva-tri...» (Petite Sophie, petite Sophie,

ne te mouche pas dans les rideaux!...Une-deux-trois, une-deux-trois...)... Écrasées de rires! Raison sans doute pour laquelle je m'en souviens encore... Mais la fête ralentit... Je m'ennuie et m'éclipse... À moi le tas de sciure sous l'auvent! J'y pêche de passionnants petits bouts de bois façonnés; sans doute des rebus de pièces d'ébénisterie.

Ton grand père, Vladimir Vassilievitch (en russe, Vladimir fils de Vassili, ou Guillaume, alias Wilhelm, alias Waldemar...bref, Volodja dans l'intimité...), se trouve donc lui aussi en Suisse, non sans avoir séjourné quelques années en Allemagne... Ici plane un flou à la fois chronologique et factuel... On dit aussi qu'il a passé quelques années dans les pays baltes (en transit?) et même en Suède... (?)

Une photo d'autrefois le montre vêtu d'un uniforme d'étudiant très militaire, attestant de sa formation commerciale et administrative en Russie. Ce qui lui permet d'être engagé dans une entreprise de métallurgie de l'Allemagne d'après guerre. Il s'y fait apprécier au point que, le jour de son départ, son patron lui offre un «oignon» (une montre en or style Bréguet). Ce n'est pas sans fierté qu'il raconte l'épisode!



Waldemar vêtu d'un uniforme d'étudiant

Durant cette période allemande, la musique occupe ses loisirs. Formé déjà au violon, l'idée lui vient de reprendre des leçons, son salaire le lui permet... C'est ainsi qu'il a la chance de jouer en trio ou en quatuor avec des musiciens amateurs dont certains deviendront célèbres, tel Arthur Schnabel, grand pianiste et compositeur autrichien... De belles années pour lui en somme.

Après l'Allemagne, on le retrouve à Bâle... Comme en passant, il épouse ta grand-maman. «Coup de foudre» a-t-on dit? En fait, on ne sait rien des circonstances qui l'ont mis en contact avec la famille Bär.



Fiançailles

Mais une fois marié, pourquoi diable ne touche-t-il plus son violon? Faute de temps? Trop accaparé par son travail? À moins de n'avoir trouvé en France personne avec qui jouer... De plus empêtré dans cette langue difficile qu'est le français, qu'il ne possédera d'ailleurs jamais vraiment... Rideau donc sur le violon, définitivement et sans commentaires... Natalie, quatre-vingts ans après, relève le flambeau avec le même violon, celui de son grand-père. Elle s'y met avec enthousiasme et fait désormais partie d'un orchestre... au Québec; bravo!



Waldemar

Pour ne pas quitter trop vite la Russie, rappelons que ton grand-père Waldemar est le fils aîné d'un premier mariage de Wilhelm avec Emma Siffert, une Autrichienne, dont la nièce sera «tante Lisa», ma marraine. Emma devait mourir assez jeune peu après le décès, de son premier fils âgé de 6-7 ans. Les causes de ces deux décès restent inconnues... Une chose est certaine, c'est que ton arrière grand-père Wilhelm en a conçu de violents ressentiments contre le médecin, allant jusqu'à proférer, dit-on, des menaces de mort à son encontre! (incompétence réelle? Moyens médicaux encore très limités de

l'époque?) Ce qui s'est raconté reste flou. Quoi qu'il en soit, ton arrière grand-père Wilhelm s'est remarié, avec une gréco-anglaise de Constantinople ayant grandi en Angleterre, dit-on... Highley est son nom de famille. Elle lui donnera trois fils, les demi-frères de ton grand père: Edgar, Emile et Willy. Chacun de ces oncles est à sa manière un phénomène, leur qualité commune étant d'être des «commerçants-nés»... Ce que nous verrons plus loin.

Les Myslick:

Babouchka Siffert, Lisa, Elly, Otto... et «Lisellot»

Revenons un instant à la nièce d'Emma, Lisa qui deviendra ma marraine, dite «tante Lisa». Outrageusement fardée je redoute ses baisers-qui-piquent! Elly, sa fille unique, est une jeune personne svelte, élégante, gâtée, chaperonnée urbi et orbi... future marraine de Guy. Elle est toujours accompagnée, même pour se rendre au Cours Dupanloup, une école catholique privée, qui n'est qu'à trois pas, au bout de la rue, et encore sur le même trottoir! Craint-on un enlèvement pour rançon? Plus tard, les apartés et cet air entendu propres aux grandes personnes me laisseront comprendre qu'il s'agissait aussi de parer aux assiduités papillonnantes de successifs gigolpincés à moustaches cirées gravitant autour d'elle sous prétexte de tennis... Elle épousera, mais pas pour longtemps, un dentiste en mal de fric dont elle divorcera... Une fois émigrée aux Amériques, elle épousera un artiste peintre, César, qu'entre nous bien entendu on appellera Jules.

La propriété des Myslick, rue Gutenberg, n'est pas très loin de chez nous mais, elle est surtout proche du bois de Boulogne et du stade Roland Garros. C'est une «maison de maître» encadrée dans un grand jardin qui lui-même abrite le tennis-prétexte. L'âme de la maison, «Babouchka», est la mère de tante Lisa. C'est elle qui orchestre l'admirable mais bourrative cuisine russe! Son Bortsch, sa Kacha, les Sakouskis, Koulibiakis, Pirochkis et autres tchinoutchkis, sont artistiquement disposés sur une immense table autour de laquelle chacun s'empresse... Le thé est servi au Samovar, agrémenté au gré

de chacun d'une cuillerée de confiture, c'est la coutume... A Pâques, trône la Paska. On s'exclame! Longtemps d'ailleurs, on s'exclamera, la relève ayant été prise par Martheli, puis par ta Maman et plus tard encore par nos bonnes filles. Ainsi perdurera l'insubmersible Paska de Babouchka, pour le plus grand bonheur de tous.

Tante Lisa a épousé l'«oncle Otto», un Tchèque, self made man, omniscient, plénipotent... Un peu écrasant le bonhomme! Ses humeurs, il faut les supporter! Brave homme au demeurant. Directeur du «Supervising office» de Paris, émanation de la compagnie américaine des machines à coudre SINGER dont le Big Boss est à New-York, Sir Douglas-Alexander, personnage considérable, une sorte de chef d'Etat dont la barbiche blanche me fascine. Ses rares venues à Paris déclenchent le branle-bas qu'on imagine! Un jour, très impressionné, je lui suis présenté.

Le siège parisien de Singer émet des pseudopodes vers les capitales européennes. C'est le PSO (Paris Supervising Office). L'oncle Otto, on l'aura compris, s'adjoint ton grand-père pour en faire le superviseur de toutes les succursales du nord: Belgique, Hollande, Danemark Scandinavie, jusqu'à Helsinki. La supervision du Sud de l'Europe incombe à un collègue grec. Grand-papa voyage donc beaucoup... Quant à Grand-maman Martheli, sa vie se déroule désormais à Parisgrad, avec Ralph, puis Guy.

La vie parisienne... Entre France et Suisse

Si loin que remontent mes premiers souvenirs de Paris, seule émerge la rue Desnouettes... Je dois avoir entre 3 et 4 ans... Antérieurement aurait existé un premier domicile rue Erlanger, à Auteuil. Je m'y serais déjà manifesté, dit-on.

La rue Desnouettes, au sud-ouest de Paris (15^{ème} arrondissement), donne à quelques pas de là sur un passage sous voie qui, au fracas des trains de banlieue, débouche sur le Boulevard Victor. Ce dernier, avec sa double rangée de marronniers séculaires paraît gigantesque à mes yeux. Il n'est cependant qu'un fragment de la ceinture

qui sépare Paris de sa banlieue. De l'autre côté du Bd Victor, des terrains vagues d'où émergent les ruines fantomatiques d'anciennes fortifications... Elles seront remplacées plus tard par les bâtiments de l'Armée de l'Air. Aujourd'hui on devine au loin la grande banlieue, pourvue elle-même d'une ceinture autoroutière récente, la ceinture de la ceinture en somme.

Plus à l'Ouest, Issy-les-Moulineaux, avec «Les Petits Ménages», un hospice comportant un hôpital général. Si j'en parle maintenant, c'est parce que bien plus tard, j'y ferai un de mes premiers stages d'étudiant, à la «consultation de la porte» (polyclinique de chirurgie), je me familiarise avec les petits bobos courants («la petite chirurgie»). Le patron en est le professeur Gatelier, un homme affable, distingué et bedonnant... Un jour je fais appel à lui pour une appendicite qui s'est déclarée chez Guy. Une fois le diagnostic confirmé, il l'opère d'urgence... Nous sommes dans l'immédiat après-guerre. Guy a dix ans.

Revenons à nos moutons, entre Victor et Desnouettes... Si intense que soit le souvenir du boulevard Victor, il n'en reste pas moins entaché de ce flou qui peuple les visions d'enfance.

Du haut des grands marronniers tombe cette odeur nostalgique des feuilles d'automne... Inutile de dire le rôle important que jouent les marrons qui jonchent le sol... Âprement ramassés, ils seront tour à tour projectiles, trésors au fond des poches ou soldats... Mais la promenade touche à sa fin, il faut rentrer... Le sous-voie passé, nous re voilà chez Desnouettes... Suit l'ascension laborieuse d'un escalier vertigineux aux marches abruptes! Arrivé à destination, le vertige ascendant cède le pas au vertige descendant, celui du petit balcon de la salle à manger qui, du haut de ses quatre étages, surplombe la rue Desnouettes.

La salle à manger, couplée au salon, communique par un étroit couloir sombre et étroit avec le côté cour. Tout au bout, la cuisine dont la fenêtre comporte, encastrée, un garde-manger dont les petites ouvertures sont censées garder les victuailles au frais. Pour les denrées les plus périssables, une caisse isolante dans laquelle on place les blocs de glace livrés par la maison «Glacière et Cie» dont les lourds

fourgons de bois blanc massif sillonnent Paris, tirés par d'énormes chevaux de labour. Entre cuisine (côté cour) et salon-salle à manger (côté rue), le sombre couloir donne de part et d'autre, sur la chambre à coucher des parents, sur la chambre de bonne, sur un réduit et, en fin de course, sur la salle de bain, un luxe pour l'époque.

Un certain dimanche matin, sans doute de trop bonne heure, je m'époumone dans mon petit lit à barreaux... Papa excédé (c'est dimanche, non!) me lance selon une savante trajectoire en diagonale, sa pantoufle... L'objet volant bien identifié (OVBI) termine sa trajectoire avec succès, je me tais.

On va déménager, m'annonce-t-on! Késako? J'ai cinq ans ou à peu près... Branle-bas de combat, les meubles s'en vont à toutes jambes (celles des costauds qui sont dessous). Courates sans fin, repas au restaurant, l'horreur d'une cervelle de mouton... Fin de la rue Desnouettes... Le 25 bis de la rue des Princes, à Boulogne-sur-Seine, prend forme.

Le Paris-Bâle

C'est autour d'une myriade d'influences ferroviaire en l'occurrence que s'étoffe la trame de mes souvenirs... Deux fois l'an en effet, les périple nordiques de ton grand-père, déclenchent chez Martheli l'impérieux besoin de changer d'atmosphère, autrement dit d'aller respirer l'air du pays... D'où un «va-va» Paris-Bâle, Bâle-Paris... Qui prendra fin avec la disparition de tes arrières grands-parents et avec mon entrée à l'école.

Paris-Bâle? Un interminable trajet en chemin de fer (7 heures) agrémenté de sandwichs-jambon Olida. D'où ma totale et définitive exécration des jambons industriels. Les compartiments sont pleins; les gens saucissonnent, jacassent ... Je mistonne, impatient... Ce «mistonnage» est ponctué de «quand est-ce qu'on arrive?»... En effet, pour moi, that is the question! Enfin, en contre bas de la voie surgit le jardin zoologique, annonciateur de la fin du supplice! Dans quelques minutes, ce sera la gare de Bâle avec ses bonshommes à hauts képis dont les plaques métalliques

annoncent leur qualité de porteurs... De leurs épaules pendent de larges courroies de cuir auxquelles s'accrocheront les bagages... Ouf! Harassés, poussiéreux mais contents, nous voici à la Kanonengasse. Les Oh-yé et les Eh-yo nous accueillent.

Les débuts scolaires

La petite école enfantine de la rue Boileau à Auteuil n'est pas toute proche, mais pas assez éloignée pour justifier le métro! (Cette rue Boileau jouera, mais bien plus tard, on le verra, un rôle déterminant dans mon orientation)... On marche donc, on traverse un vaste terrain vague qui sépare Boulogne d'Auteuil...

Je suis accompagné par la bonne, Marie, une gentille Normande... C'est en effet «l'ère des bonnes», phénomène lié au néfaste «exode rural» de l'époque qui fait que les paysans deviennent des prolétaires et que les petites campagnardes «montent à Paris» pour se faire engager comme «bonne-à-tout-faire» dans les familles bourgeoises, «leurs singes», comme elles disent entre elles...



Ralph rue Boileau

L'école enfantine de la rue Boileau comporte trois modestes corps de bâtiments en fer à cheval enserrant la cour de récréation et son préau. Une grille doublée de troènes établit la limite entre cet ensemble et la rue.

Dans la classe, les pupitres maculés et les encriers toujours vides crient misère... C'est le règne de l'ardoise! La plume Sergent Major, ce sera pour plus tard, lorsque seront franchis les premiers pas de la calligraphie. Le sarrau noir est obligatoire, destiné bien sûr à ménager les vêtements, mais sans doute aussi à effacer toute distinction sociale entre les élèves.

«Winteler, montez sur votre banc», dit une voix, celle de Mademoiselle Paulette, la maîtresse. C'est la punition type, une sorte de mise au pilori! Le voilà donc, Winteler, exposé aux regards par en bas des petits copains... Leur tour viendra, j'y compte! Quant à regarder les gens de haut, ce n'est pas encore assimilé... «Tout le monde, les bras croisés, reprend la voix! On ne parle pas! Winteler, citez-moi un verbe! Euh, prune! Mais non voyons! Est-ce qu'on dit je prune, tu prunes, il prune?... Prenez vos ardoises, prenez la craie... Bien, posez la craie, nettoyez les ardoises... Maintenant, bras croisés!... On se tait! En rang par deux!». C'est la récré...

Avant les grandes vacances, devant les parents zémus, se fête la clôture, agrémentée d'une saynète et de refrains chantés, notamment: «Au beau pays de Cocagne...» (Pas encore «Les jolies colonies de vacances»... Perret, pas né!)

Jeudi, c'est congé. Le petit garçon est accroupi sur le minibalcon de la salle à manger donnant sur la désormais rue des Princes. Il est seul, c'est l'été, il fait chaud. Tenaillé d'impatience, il guette le bout de la rue... Il en attend quoi au juste? Le salut? C'est en fait celui d'un tram! Il en passe un... puis deux, puis trois... toujours rien! Une éternité! D'un énième tram émerge enfin «Le Salut» en la personne de Madame Souvorine! Toute menue, toute de noir vêtue, une voilette tamisant son visage. De son immense manchon d'astrakan surgiront biscuits et bonbons... Madame Souvorine a fui la révolution comme tant de Russes de la bonne société. Elle est l'épouse de l'ex-directeur du journal moscovite bien connu d'avant la révolution, «Les Nouveaux Temps». Elle a un grand fils adulte, Nikita, une baraque que j'entrevois ici ou là. Déjà un peu vieillotte à mes yeux d'enfant du moins elle représente le grand moment de ce jeudi... Une sorte de fête! Promenade au bois, bavardages sans fin, un tas d'histoires, en russe bien entendu... Elle est en effet bavarde... Martheli en est parfois agacée. Une fois rentrés, Madame Souvorine me fait la lecture, notamment la Comtesse de Ségur, qu'elle traduit au fur et à mesure du français en russe, une prouesse!

C'est ainsi que cohabiteront en moi sans drame aucun plusieurs langues: le français par l'école, le russe par mon père, par Madame Souvorine et quelques connaissances Russes Blancs réfugiés... Sans oublier la smala Myslick, tante Lisa, oncle Otto, leur fille Elly... Et puis Babouchka, virtuose de la Paska, les domestiques russes, etc... Quant à l'allemand, il me pénètre passivement à table sous la forme d'un mixage entre le bon allemand de Papa et le bâlois de Maman! L'anglais s'en mêlera plus tard avec les jeunes anglaises au pair... Longtemps je me suis adressé à mon père en russe, à ma mère en français; jamais en allemand, cette langue n'ayant fait l'objet que d'une sorte d'osmose.

À propos des Russes de Paris, le «Recueil de citations des présidents de la République française, de Louis Napoléon Bonaparte à Jacques Chirac» par Jean Lacouture, retrace un événement qui défraya la chronique de 1932. Ce «fait divers», je m'en souviens, n'était rien moins que l'assassinat du président de la République Française Paul Doumer par un émigré russe, Gorgouloff, un demi-fou vaguement anarchiste... Pour l'enfant de huit ans que j'étais, ce nom bizarre suscite le fantasme de bas-fonds grouillants de redoutables brigands! Nous sommes à l'époque des Briand, Herriot, Chautemps, Léon Blum, une époque tourmentée par «La crise», l'évacuation de la Ruhr sous la pression des Allemands déjà nazifiés, Wall Street qui craque. C'est le grand «krach» boursier du siècle. A New-York, les financiers se défenestrent du haut des gratte-ciels! Les dessins humoristiques de l'époque s'en donnent à cœur joie. Au Reichstag allemand, les premiers députés nazis se pointent. En URSS, Staline s'impose. De même, après une terrible guerre civile Franco instaure sa dictature sur l'Espagne ... Cette guerre civile, exploitée tant par l'Allemagne nazie que par l'URSS communiste est l'occasion rêvée pour ces deux dictatures d'expérimenter leurs armements...

La boucherie de 1939-45 peut commencer.

Les vacances

Si loin que remontent mes souvenirs de vacances, Cabourg s'impose. C'est une des plages à la mode, avec Houlegate, Deauville, Trouville... Le Tout-Paris (la jet-set society de l'époque) s'y déverse. Mes souvenirs, dans le flou, se chevauchent: «Samsufi», la modeste villa sentant le moisi, louée pour l'occasion... La mer, les marées, la plage de sable propice à la construction de prestigieux châteaux... Et puis les bains de mer toujours trop froids en y pénétrant mais toujours joyeusement revigorants, déjà avant d'en sortir, les jetées s'avançant vers le large bruissantes du ressac, couvertes d'algues et peuplées de petits crabes... Et puis l'odeur omniprésente de l'iode...

Mais voilà qu'un petit intermède s'impose puisque l'eau a beaucoup compté pour moi.

Une histoire d'eau

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cette histoire d'eau n'est pas si «terre à terre»! L'air qui nous entoure comporte deux éléments gazeux bien distincts, l'hydrogène et l'oxygène. Ces derniers subissent à répétition, ce curieux phénomène de condensation qui les réduit en une unité liquide, l'eau ($2 = 1$).

«Eau. Tu n'es pas née à la vie, tu es la vie (...) Par ta grâce s'ouvrent en nous les sources de notre cœur. Tu es la plus grande richesse qui soit au monde (...) Tu ne supportes point d'altération, tu es une ombrageuse divinité. Mais tu répands en nous un bonheur infiniment simple» (Saint-Exupéry)... Tellement «simple» en effet que son abondance chez nous, nous inciterait à l'oublier, comme l'air qu'on respire. Alors que les trois quarts de l'humanité manquent cruellement d'eau.

Philosophiquement parlant, le phénomène H et O devenant H₂O; autrement dit: $1+1=1$ donne de quoi illustrer et alimenter la vieille controverse entre dualistes et unicistes... Sans insister, rappelons simplement le yin et le yang des japonais correspond sans doute à ce «monisme à double aspect» dont parle Guiraud.

Ce qui devrait inciter nos philosophes à ranger au placard les oppositions obsolètes entre unicistes et dualistes.

Concrètement pour en revenir à ma petite personne plus encore peut-être que pour la plupart des gens, l'attrance pour l'eau a été très particulière. En effet, être sur l'eau ou dans l'eau me fait, je pense, obscurément revivre ce que prétentieusement on invoque sous les termes de ressourcement, de purification et pourquoi pas de régénération... par exemple, la petite mort que constitue en plongeant le choc de l'eau froide suivie d'une euphorie... On pourrait également évoquer, en plus grand, une phase de régression suivie de réintégration... Ou, mieux encore, le déluge avec l'effacement d'une époque qui s'anéantit pour donner vie à une autre. Symbole aussi de retour à la primordialité de la vie embryonnaire, etc... Tout y passe. Mais boire, prendre un bain, de même que le baptême restent des symboles plus accessibles.

Je n'ai pas d'anecdotes fracassantes à relater bien qu'ayant vécu bien des heures avec l'eau, mais sans ambitionner, ni exploits, ni sports de l'extrême... Comme lycéen, dans le cadre d'activités sportives facultatives, on se retrouvait à la piscine Molitor située, entre le Bois de Boulogne et Auteuil, une fois par semaine entre copains et copines, sous la houlette d'un sympathique professeur de gymnastique alsacien. Mais voyant des nageurs «professionnels» pratiquer le Crawl, cette nage m'a fascinée... Bien que d'apparence très «naturelle», elle ne l'est pas du tout (seule est «naturelle» la nage de la grenouille, c.a.d. la brasse). Le crawl nécessite une technique très sophistiquée, inventée par l'homme; elle est donc artificielle et nécessite un sérieux apprentissage... C'est la nage économique par excellence, ne comportant aucun mouvement s'opposant à l'eau. Mais on a beau comprendre, il faut le faire !...Et puis la respiration elle aussi n'est nullement naturelle, il faut en apprendre la technique jusqu'à ce qu'elle devienne elle aussi, à la fois un nouvel automatisme et une économie...

L'homme pense toujours faire mieux que la Nature...
Mais allez donc crawler par gros temps!...

Plus tard, avec la famille ou avec des amis, des escapades loin de tout (même si l'on en va pas très loin), même si ce n'est que d'un lac à l'autre, simplement pour être ensemble, cosser, se baigner, lire, refaire le monde, regarder les oiseaux avec de grosses jumelles, s'offrir à manger et boire des bouteilles... Nos trois lacs enchanteurs contribuent à ce dépaysement total... Enfin, se trouver sur la rive sud du lac de Neuchâtel au coucher du soleil derrière le Jura, est un bonheur... Rentrer après dix heures, une fois la nuit presque tombée en est un autre... Hédonisme, sybaritisme?... Pourquoï pas, mais avant tout joie et convivialité.

Quant à la pêche, elle s'est réduite à sa plus simple expression le jour où, muni du permis à 15 Fr.- de l'époque, je me risque avec Valérie par un beau jour de novembre... On navigue jusqu'à Bellerive, une belle propriété (devenue ESM). Je lance l'ancre, puis la gambe... Je me mets à dessiner Bellerive pendant que Valérie lit... Survient soudain un petit titillement alors qu'on n'y croyait guère... C'est une belle perche!... Je m'appête à mettre dans le seau, alors que déjà le bruit grandissant d'un bateau de taille respectable attire notre attention... C'est la police du lac; elle nous accoste: «vos papiers? Les voilà... Vous êtes trop près du bord... Ah?... Vous pêchez? Votre permis?... Le voilà... Montrez vos prises! ... la voilà, m'exclamaï-je le bec enfariné, c'est ma première... Montrez voir!... La perche passe de main en main, suspecte... elle est mesurée. Les quinze centimètres réglementaires y sont, ouf! La police nous quitte sans autre forme de procès, ayant oublié (par grandeur d'âme sans doute) que nous étions trop près du bord. Une fois rentrés, on présente la perche à Maman, elle s'extasie, la trouve si belle... et prestement la met au freezer... Après plus d'un an, Valérie la retrouve... on se re-extasie, mais Valérie ne s'en sert pas moins pour pratiquer une savante dissection, comme elle vient de l'apprendre à l'école... Fin de l'épisode.

Sur un autre plan la nouvelle piscine du Nid-du-Cros nous est bénéfique, pour Maman et pour moi. On s'y abonne à l'année. Excellent exercice respiratoire...

Autres exercices, les bains d'hiver, importés du «club des follos» de Genève. Entraînés par moi, Henri Schupbach, Michel Guggiberg et moi, on se baigne tout l'hiver, une ou deux fois par semaine... et l'on court aussi... ça aguerrit, ce qui fait que pour ma part je m'évite

les rhumes réels ou larvés et les sub-bronchites dont je suis coutumier. Les Pères fondateurs que nous devenons ainsi attirent d'autres follos... Mais l'âge venant, insensiblement ledit club glisse des ablutions externes aux ablutions internes...

C'est la naissance du « club des amis de l'apéritif du samedi » avec Henri Schupbach, Henri de Seidlitz, Daniel Reichenbach, Michel Guggisberg, Eric Fisher, Claude Dubois... A tour de rôle, chacun apporte ses bouteilles et de quoi manger. Chaque bouteille, « chemisée », est livrée à une dégustation en règle. A part cela et bien entendu, on refait le monde, sans se priver !

Cabourg (suite)

Après avoir tenté de faire comprendre que l'eau douce comme l'eau salée faisaient l'objet de nombreux circuits neuronaux dans ma tête, nous retrouvons à Cabourg, là où nous l'avons laissé, c'est à dire à la plage... Au dessus d'elle, côté terre, dominant la « Promenade des Anglais », s'élève le « Grand Hôtel » celui de Marcel Proust avec son casino. Certains après-midi, le dit casino offre aux enfants des estivants des saynètes tirées des contes de Perrault ou de la Comtesse de Ségur. Elles sont montées par le « Théâtre du Petit Monde » de Paris et jouées par des enfants. Tante Lisa, ma marraine m'y emmène parfois.

À l'époque, Cabourg est un des hauts lieux de la vie mondaine... Tante Lisa et oncle Otto y ont une villa avec jardin. De Paris, ils s'y rendent en « Avion-Voisin », la prestigieuse Rolls-Royce française de l'époque ! Elle est pilotée par le non moins prestigieux personnage qu'est Victor, le chauffeur russe. Le golf est leur quotidienne occupation. Plus tard, l'année de la naissance de Guy, invité par tante Lisa, j'y passerai mes vacances, seul bien entendu... Mais la plage ne permet pas l'ennui, j'y retrouve des enfants de mon âge. Il arrive, qu'appelé en renfort dans le jardin qui entoure la villa, je sois promu caddie spécialisé en la remise en place d'une balle de golf sur le tee, après chaque coup d'essai... Cette balle n'est en fait qu'une boulette de papier, mieux adaptée à l'exiguïté des lieux.

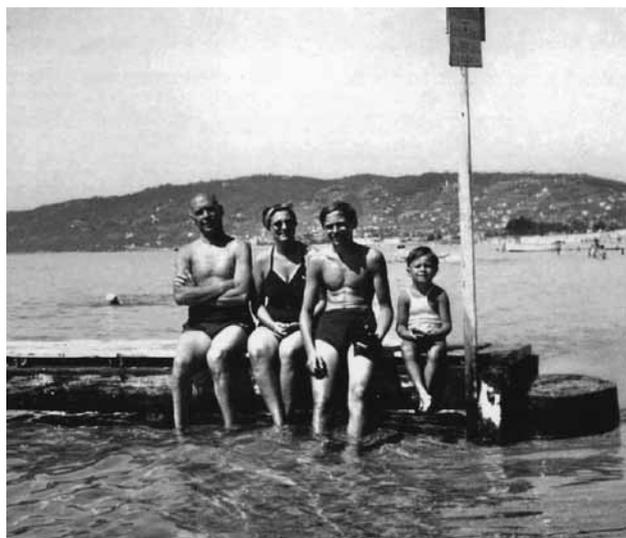
Bien plus tard, après la guerre, j'y rencontre Jeanne...

Une attirance passionnelle mutuelle fait que nous nous sommes longtemps fréquentés... Mais voilà que ce qu'on appelle paresseusement « la destinée » la transforme en une profonde amitié. Elle dure toujours. Longtemps, après nos mariages respectifs nous nous sommes rencontrés, Jeanne, son mari Henri leurs enfants et nous, soit à Perreux, soit à Paris.

Une fois veuve et ses enfants étant devenus indépendants, Jeanne s'est consacrée corps et âme à sa famille ; plus particulièrement à ses deux petits fils jumeaux. Nous n'en avons pas moins poursuivi nos retrouvailles, à Paris, ou à Neuchâtel. Actuellement, nos mobilités respectives s'étant émoussées, la poste et le téléphone restent avec bonheur, envers et contre tout, le moyen de communication privilégié.

Vacances en Suisse

Une année plus tard, vacances en famille, cette fois en Suisse, à Hilterfingen au bord du lac de Thoune Guy compris... Je m'y ennuie copieusement car il n'y a pas d'enfant de mon âge!... RAS, rideau



Juan-les-Pins 1939

En cette année de 1939, on ne sait pas encore que la guerre va éclater, bien qu'elle soit pressentie. On se rend à Juan-les-Pins, non sans passer quelques jours à Vic-sur-Cère en Auvergne, le patelin de la famille Labrunie.

Claude Labrunie est mon meilleur copain de Lycée. Son frère aîné Philippe et lui périront tragiquement en 1944, au cours d'un massacre perpétré par les SS sur un groupe de jeunes qui s'apprêtaient, sans préparation aucune, à rejoindre les forces alliées débarquées en Normandie le 6 juin 44. Dramatique!

Toujours l'été 1939, je suis propulsé de Juan-les-Pins en Appenzell, à la pension Pestalozzi, pour le reste des vacances. Le retour à Paris s'effectuera alors que la guerre vient d'éclater.

Les vacances en Suisse de ces années d'avant-guerre, sont indissociables pour moi de deux pensions. L'une à Trogen (1937 ou 38), chez les Riederer, l'autre au dessus de Wil chez les sœurs Pestalozzi (1939). A Trogen Madame Riederer dirige la pension (on l'appelle Frau Doktor). Le vrai Doktor, son mari, tient le cabinet médical situé au rez-de-chaussée de cet important bâtiment qui surplombe la place des Landsgemeinde.

Les copains sont tous alémaniques ou allemands. Je me sens bien sûr décalé en raison de la langue. Ce qui se révélera pourtant plutôt positif...

De belles excursions sont organisées. Le sommet du Säntis en est le plus beau souvenir...

Les classes en Suisse ayant repris en cette fin d'août, je regarde d'un œil envieux ceux parmi les écoliers qui sont Cadets («Kadetten»), habillés d'un uniforme et pourvus de fusils! Une sorte de formation pré-militaire...

Ce qui pour autant ne fera pas de moi un «militariste». Plus tard, je n'en ai pas moins été soldat par civisme puis officier du service de santé.

Une autre année, c'est chez les sœurs Pestalozzi, au dessus de Wil, en pleine montagne à vaches que se déroulent mes vacances. Il s'agit d'une grande ferme dont l'annexe sert de pension de vacances pour enfants. Elle est tenue par les deux sœurs Pestalozzi, deux robustes célibataires rurales, sympathiques, plantureuses et rougeaudes à souhait... L'une est quelque chose comme assistante sociale et à l'entendre, elle bat la campagne, chapitrant à la ronde de jeunes mères de famille, celles qu'elle qualifie d'«inconscientes»... De Wil aussi bien que de Trogen, je fais de fréquentes escapades à vélo à Amriswil, empruntant les «grandes routes»... En fait de routes, elles ne sont pas grandes, mais agréables, bordées d'arbres. Montées et descentes se succèdent. De temps à autre, une voiture pétaradante dépasse ou croise... Je me livre au pur bonheur de pédaler sur ces jolies routes de l'époque, assez désertes encore... Le but est de rendre visite à mes cousins Päuili et Sylvia. Ils font partie de la famille Bär, côté Martheli.

La Tante Bertha est «une femme de tête», de même que sa mère Edwige (a u t r e « m a î t r e s s e f e m m e »). Elles tiennent l'Hôtel Tell



Famille Bär du côté de Martheli septembre 1969

situé sur la place principale d'Amriswil... Cet hôtel n'existe plus... Le mari de Bertha (le père de Sylvie et Päuili), exploite ses pommes, dont une bonne partie est destinée au cidre fermenté... Il en fait un trop abondant usage personnel! Ce détail ne me parviendra que plus tard, expliquant la totale, farouche et définitive abstinence du cousin Päuili. Lui-même, dans sa «Mosterei», n'en exploite pas moins ses pommes, mais uniquement pour le cidre doux... Nous le revoyons aujourd'hui encore, lui et sa femme Trudi, une fois par an environ. Cette rencontre a lieu certains week-ends, soit à Amriswil soit à Neuchâtel. Trudi et Päuili sont des gens adorables, d'une simplicité pleine de finesse. Pour nous, c'est un exercice d'allemand puisqu'ils

ne savent pas un traître mot de français... Concernant leur famille, une note sombre cependant, une vraie tragédie qui date d'il y a une vingtaine d'années, l'assassinat au Guatemala de Sylvia, la sœur de Pàuli, par de dangereux et sanguinaires adeptes de «sentiers lumineux», ou quelque chose d'approchant. «Femme de tête», elle aussi, elle dirigeait là bas je ne sais plus quelle entreprise

L'oncle Edgar, tante Nina, Elly, Edgar II dit Bubs

«Oncle Edja» (demi-frère de ton grand-papa) et tante Nina sont les parents d'Elly (décédée) et d'Edgar, dit Bubs (décédé en juillet 08).



Oncle Edja (Edgar 1), derrière lui Elly (sa fille) entourée de ses enfants, Eliane à droite et Edgar 3 («le petit Edgar») à gauche, et tout à gauche, Edgar 2 dit Bubs (frère d'Elly)

Intelligent, plein d'entregent et d'humour, l'oncle Edgar se taillera une place très honorable dans la vie...

Arrivé en Suisse démuni, avec femme et enfants (Tante Nina, Elly et Edgar II), il est simple ouvrier d'usine à Berne, puis à Zürich... Les conditions sont difficiles, mais l'ambiance familiale est chaleureuse.

Tante Nina, à la fois excellente mère, excellente ménagère et cuisinière, joue du piano à ses moments perdus; mais aussi le soir pour accompagner le violoncelle de son mari. Elly en restera imprégnée. Plus tard, l'oncle Edgar fera partie de l'orchestre symphonique de Zürich. Bien des souvenirs d'enfance et d'adolescence me viennent de

la Möhrlistrasse 122, située dans un quartier neuf, aéré et verdoyant. Au seuil de l'automne en effet, j'y termine souvent mes longues vacances, alors que pour Elly et Bubs la rentrée des classes a déjà eu lieu. Seul, je m'ennuie un peu. Je lis, fais des commissions pour tante Nina, à la «Konsum» (Coop) ou chez le boulanger dont le pain de St-Gall fait mes délices... Le passage à heures fixes du camion-magasin Migros meuble aussi le temps.

Autres délices: la Tswetschke Koeche automnale de tante Nina (tarte aux prunes) et surtout la Babka, sorte de pouding russe aux nouilles, noisettes et raisins secs, mi-gâteau mi-clafoutis! Seul donc durant la journée, je me promène aux alentours, maraudant quelques pommes et des prunes (ah, les bonnes vieilles prunes véreuses d'autrefois!).

Je vais aussi à la Wellenbad, une piscine originale produisant à heures fixes de grosses vagues, comme à la mer, source d'une joyeuse excitation...

Aux alentours de la Mörlistrasse, se trouve une immense ferme, le Strickhof, à la fois ferme modèle et école d'agriculture. Plus loin, la forêt du Züriberg fait l'objet de balades sans but précis.

Un jour, subitement, voilà que mes rêvasseries se trouvent interrompues par la vague déferlante d'une classe d'écopiers... Me voilà pris à partie par l'instituteur! Il faut se dédouaner, expliquer qu'on ne fait pas l'école buissonnière, que oui, on habite bien Paris et qu'on est en vacances chez la tante Nina, etc... Une fois l'examen passé, une fois calmée la méfiance de l'instituteur, sciées les rêveries du promeneur solitaire, ras-le-bol!

Descente en courant vers la Möhrlistrasse! En fin d'après midi, retour de Bubs de l'école, jeux dans la rue avec les copains. Je les trouve sympa, avec toutefois le sentiment d'être mis à l'écart; certes à cause de la langue. De mon côté trois ans d'écart font de moi leur aîné.

Le cirque Knie est parfois de la partie, un événement. On y est généralement accueilli par un géant longiligne, maigre, impressionnant, 2 m 50 au moins, en smoking et rehaussé d'un haut-de-forme. Comme s'il était nécessaire de le rehausser!



(j'apprendrai plus tard, en médecine, qu'il s'agit d'un gigantisme congénital correspondant à une malformation rare du squelette par dysfonction hormonale...)



C'est à Genève, après la guerre, que je retrouve oncle Edgar, tante Nina et Bubs. Oncle Edgar est devenu directeur de Singer-Genève. La famille habite Quai Gustave Ador, j'adore! J'y viens en congé d'école de recrues en fin de semaine. La ville scintille autour de sa rade. Quel contraste avec un Paris tout noir. Et puis, tous ces gens, insouciants, gais... Ce flot bigarré de bicyclettes dévalant les rues en direction des Pâquis pour s'y baigner, pique-niquer...

Mes congés du week-end, se passent aussi parfois à Zürich, chez ma cousine. Elly est désormais mariée, elle occupe l'ex-maison de ses parents à la Mörlirasse. Son mari Gilbert Rosset est un romand bilingue, charmant, vif d'esprit, aimant plaisanter... Il a repris le poste d'oncle Edgar à Zürich (Singer est-elle en passe de devenir une entreprise familiale?). Elly s'est mariée bien jeune, à 17 ans. Je me souviens de certains conciliabules tournant autour de ce trop précoce mariage: «comment peut-on? Si jeune! Ça ne dit rien qui vaille... etc». Pourtant ce mariage est heureux... Naissance d'Eliane et d'Edgar III («le petit Edgar») jusqu'au décès subit de Gilbert d'un infarctus du cœur, vers 1965. Nous l'apprenons pendant nos vacances à Castellamare, en Sicile.

Plus tard Elly, une fois ses enfants indépendants, se remariera avec un voisin, Fritz Gerber, officier retraité de l'armée de l'air. C'est un veuf, relativement âgé, père de deux ou trois grands fils. C'est un homme fort sympathique, dynamique, plein d'entregent. Ultérieurement Fritz prendra en affection Natalie qui fréquente le Poly de Zürich et qui vient les voir de temps à autre... C'est ainsi que pour Elly se sont ouvertes de nouvelles années heureuses, jusqu'au décès de Fritz.

Elly est sociable au possible, comme l'était sa mère. Accueillante, elle maintient, chaleureuse l'atmosphère de sa maison. Aujourd'hui décédée, elle laisse l'image d'une personne particulièrement généreuse, enjouée, intelligente, parlant cinq langues, se défendant

d'une anxiété latente avec humour, porteuse en outre d'une mémoire familiale infaillible. Les présentes notes en sont le pâle reflet!

Bubs (Edgar II, 1927) est un garçon vif, intelligent, handballeur convaincu («Grasshoppers»), doué de trop de facilités peut-être. On dit qu'il ne fiche pas grand chose en classe... Malgré les trois années qui nous séparent on aime bien être ensemble. Mais j'aime autant être avec lui sans ses copains, car avec ces derniers je me sens déphasé en raison de la langue. Ensemble, nous parlons russe, parfois intervient un cocktail franco-russe... Bubs sait en effet assez bien le français. Après des études de droit et de sciences économiques, il entre chez Singer lui aussi. Comme il sait le français, l'anglais et le russe, il voyage beaucoup (Russie, Allemagne...).. Ceci jusqu'au déclin de Singer-Suisse dont les machines à coudre ne sont plus compétitives. Singer est soumis en effet à la rude concurrence d'Elna et de Bernina... Ces dernières entreprises sont dynamiques, inventives, introduisent de nouveaux modèles plus performants, alors que Singer dort sur de bien fanés lauriers... J'entends encore l'oncle Edgar vitupérer contre «ces Américains qui prennent les Européens pour des sauvages! Notamment les Suisses qui ont le toupet de bouder leurs produits!» Il poursuit, fustigeant leur mégalomanie et cette illusion qu'ils ont de pouvoir nous imposer leurs vieilleries, «comme si on était des nègres! (sic)». L'aura Singer s'altère donc malgré de piètres efforts de modernisation. Il est trop tard... Une grave crise interne et des «restructurations» s'en suivent... Bubs remet son tablier. Il ne trouve plus d'emploi analogue et vit désormais d'une retraite anticipée, assez confortable semble-t-il. Il est décédé brusquement en juillet 2008.

L'oncle Emile, tante Marie

Oncle Emile, autre phénomène! Grand, massif, haut en couleur, intelligent quoique un peu fruste, à la fois roublard et apparemment naïf, il est le symbole du commerçant-né (une sorte de Rastapopoulos). La langue allemande, il ne la possédera jamais que très approximativement. Mais son irrésistible manière de s'exprimer et le pittoresque de sa manière d'être font son succès.

Il pourrait vendre n'importe quoi à n'importe qui! C'est le porte à porte qui lui permet de vendre ses machines à écrire. Roulant km sur km avec sa petite Fiat qui, à l'entendre, est un bolide imbattable; il en vante les prouesses. «Il se prend pour Caracciola, répète-t-on». (Caracciola? C'est le Schumacher de l'époque). Les prouesses automobiles de l'oncle Emile n'en suscitent pas moins des peurs bleues à Martheli le jour où elle prend place dans ledit bolide. En fait, un tantinet émoustillée, elle en fait la critique sur le mode exclamatif!

Quant à l'appartement d'Emile, il sert à la fois de bureau, de réception et de logement! Tante Marie y trône; c'est une gentille rougeaude, un peu portée sur la dive bouteille...

Un monumental désordre y règne, papiers et machines à écrire s'entassent! Je suis invité certains dimanches.

Oncle Emile, toujours baragouinant et tonitruant, me présente à des voisins. À l'entendre je suis «Eine grosse Kanone», ce qui signifie dans le langage populaire «un phénomène»; je serais donc le fils d'un frère richissime qui ne gagne «non pas des Francs mais des Dollars, oui, des dollars, imaginez-vous!»

Evidente boursoufflure! C'est plutôt gênant...

Un certain été, on va à la pêche au bord d'un certain étang, l'air est moite, infesté de moustiques. L'oncle Emile se baigne, chapeau mou sur la tête et cigare au bec. Un feu destiné à faire lâcher prise aux moustiques nous attire l'ire d'un paysan. Intervention du garde champêtre, à nous de décamper comme des malpropres... amende à l'appui.

Un beau jour, bien des années après, alors que, pour un an, nous habitons Zürich avec Natalie et Anne, (stage chez Hugo Kayenbühl), Maman et moi découvrons qu'après tout une machine à écrire nous rendrait bien service. Bien entendu, on s'adresse à l'oncle Emile. Il ne demande pas mieux et nous propose «ce qui se fait de mieux au monde!» Il nous fait un prix... merci Tonton! En fait, cette mirifique machine se révélera calamiteuse, quasi inutilisable!

Epilogue: l'oncle Emile jouait, la tante Marie buvait. Ils ont fini bien tristement, je ne l'ai su que beaucoup plus tard.

L'oncle Willy, l'aîné des trois

Troisième phénomène! Tout aussi attachant bien que très différent. Nous ne l'avons rencontré que très occasionnellement. Willy est médecin, Elly le dit souvent chaussé de bottes à la russe, qu'il serait «mystique» à ses heures, allant jusqu'à revêtir une tunique de pope. Avec ou sans bottes, avec ou sans tunique, il arbore une prestance un tantinet mégalomane, cet oncle! Beau garçon et joli cœur, grandiloquent, il ne peut s'empêcher de dire des sottises sur la Suisse, «ce petit pays qui n'existe pas à côté de sa grande Russie natale».

Sans doute ne se rend-il pas compte, comme beaucoup de Russes Blancs d'ailleurs, qu'on assiste à l'effondrement total, politique, économique et spirituel de cet immense pays, pourtant porteur d'un formidable potentiel économique et culturel (Dostoïewski, Tchekov, Rimsky-Korsakov, l'école prestigieuse des linguiste de Petrograd, les mathématiciens russes, leur universités, leurs écoles de musique et de danse...). Ainsi, pour lui, avoir à s'abaisser en Suisse à se plier aux examens d'équivalence en médecine? Trop peu pour lui, voyons ! Si bien qu'il pratiquera en Appenzell, le seul canton n'exigeant aucun diplôme et autorisant l'exercice de n'importe quelle médecine par n'importe qui! C'est le canton des charlatans et des rebouteux de tout poil, du moins était-ce ainsi à l'époque... Mais Willy a un coup de génie, il invente un médicament censé guérir toutes les infections, plus particulièrement les furoncles (avant l'ère des antibiotiques). Ce médicament nommé «Abzessin» à base de levure, a grand succès. Sans doute l'oncle se remplit-il les poches, tant mieux pour lui. Il dépense en conséquence! Sa narcissique prodigalité lui ferait donner cent balles comme nous donnerions un sou!

C'est à Lugano finalement qu'il poursuit son existence. Pas sot du tout, il se découvre un talent d'antiquaire; tout en vivant de son Abzessin, il exerce son nouvel art à domicile. Il achète et revend des meubles anciens. L'argent gagné est prestement camouflé à Campione (petit paradis fiscal en face, sur la rive italienne).

Sur le tard l'oncle Willy se marie. De cette union naissent deux filles... Elles vivent chez leur mère (leurs parents ayant jugé préférable

de se séparer). Svetlana habite Zürich, l'autre j'ignore où. Elles se sont très bien débrouillées paraît-il. On n'en aura que rarement des nouvelles, par la gazette de la famille, Elly bien entendu!

Mais, retour à Paris. Ta grand-mère Martheli

Martheli est la bonté personnifiée, comme l'était d'ailleurs sa mère. D'une fraîcheur d'esprit étonnante, primesautière et sans complexe, le verbe haut et... tortionnaire du français! Par exemple, n'ayant jamais assimilé la féminité de la salade, la dite salade restera indéfectiblement «le salad»... Elle se pique d'argot: le rabiote devient un ravioli, le remonte-pente une Pentecôte... Peser la farine devient balancer la farine! À l'aise dans les relations mondaines, bridgeuse inconditionnelle, écumeuse de grands magasins et par conséquent de salons de thé à petits gâteaux, l'excellente ménagère qu'elle est ne fait pas défaut pour autant. Bonne cuisinière, elle s'escrime le samedi, sur son Kuglof du dimanche... À entendre ses exclamations, il est toujours raté! En fait il est excellent. On se contre exclame: «il est parfait, voyons!»



Martheli 1979

Les monstrueuses lessives périodiques rythment la vie. Il s'agit bien entendu des lessives d'antan, sans machines à laver, sans rien, si ce n'est l'huile de bras. Dans le même esprit, la périodicité des départs en vacances déclenche la cérémonie des housses bourrées de camphre destinées à préserver meubles et tapis. A mon goût, Martheli est trop occupée! Mais est-elle vraiment indisponible? Non, pas vraiment. Car elle ne néglige pas pour autant sa progéniture:



Martheli premier Bal

devoirs, dictées, récitation, habits pour le lendemain disposés sur une chaise, soins lors des maladies... Le tout ponctué d'élans subits de tendresse qui bêtement m'agacent. Plus tard, à l'adolescence, au lieu d'admirer ses talents et d'aimer la voir élégante, je serai gêné, par le jeu d'une sorte d'égalitarisme bien dans l'air du temps, plus grégaire d'ailleurs qu'idéologique.

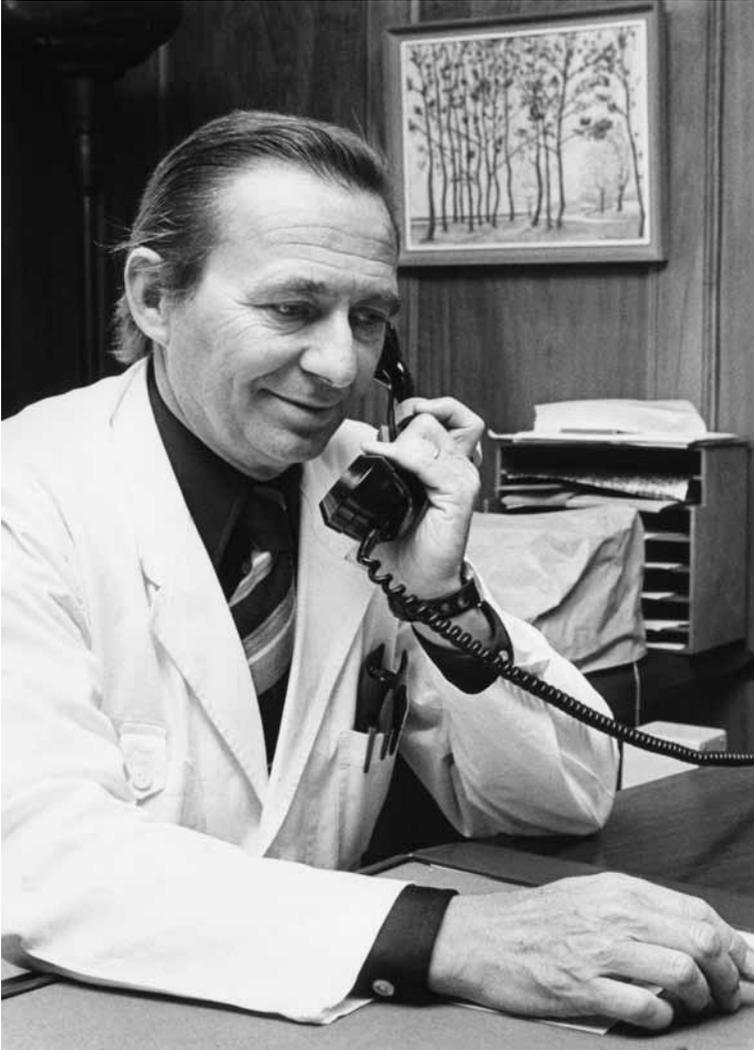
Enfant, je suis souvent en proie à des bronchites fébriles et autres entérites handicapantes pour ma scolarité... Les sirops, les ventouses, les cataplasmes à la moutarde, les diètes strictes et l'assommante soupe de légumes, n'ont plus de secrets pour moi. Je me sens confiné dans ma chambre du 2^e étage. Maman est occupée à son ménage souvent à la cuisine, d'où elle n'entend pas mes appels insistants... Quand soudain, elle apparaît, c'est le soulagement. À l'époque, cette interdiction absolue de se lever pendant une longue semaine après la chute de la fièvre était avec le recul une mesure aussi absurde que débilatante. Facile à dire de nos jours! Cette règle n'avait-elle pas tout simplement la vertu de rassurer chacun? D'autant plus que n'existait encore aucun moyen thérapeutique réellement efficace.

Dans la lancée, voilà qu'un jour, le bon docteur Nadal (pas le tennisman espagnol mais le docteur), ancien chef de clinique de l'Hôpital des Enfants Malades, vient accompagné de deux assistants munis de tout un «arsenal»: gants de caoutchouc, aiguilles, seringues, flacons multiples, le tout disposé sur la serviette immaculée d'un guéridon... Précautionneusement, quelque part dans le dos, une piqûre! Un liquide jaunâtre envahit la seringue (liquide pleural sans doute). S'agissait-il d'une primo-infection de la tuberculose? Je l'ai soupçonnée rétrospectivement, mais beaucoup plus tard, bien entendu.



Il n'est pas inutile de rappeler qu'avant l'ère des antibiotiques, la tuberculose est une des hantises, avec la syphilis et d'ailleurs pratiquement toutes les maladies infectieuses. On meurt beaucoup de tuberculose et les sanas fleurissent. Plus tard, un de mes proches camarades, étudiant en médecine, mourra d'une «miliaire» (tbc pulmonaire galopante des poumons). Il faut dire que tout le monde est alors en contact

quasi-permanent avec les petites bestioles du Dr. Koch, dans les lieux publics et notamment dans le métro. Peu conscients, on y pense guère, heureusement. D'où bien des «primo» banales passées inaperçues, alors que d'autres sont foudroyantes. La sempiternelle et obligatoire «cuti-réaction» est un test qu'il vaut mieux avoir positif.



Le Dr. Winteler

Elle est la preuve de notre victoire immunologique sur ledit bacille qu'on a inévitablement rencontré un jour ou l'autre. À partir de la fin

de l'adolescence, en cas de cuti négative, il est de règle de faire «viver» artificiellement cette cuti à l'aide du vaccin des Drs. Calmette et Guérin (BCG). Je n'en ai pas bénéficié ma «cuti» étant positive (peut-être à partir de l'hypothétique pleurésie de l'enfance rappelée ci-dessus). La découverte de la streptomycine, du PAS et du Rimifon dans les années 50 ont changé la face des choses en faisant disparaître ce fléau. Ceci dit avec une réserve car de nos jours il n'est pas exceptionnel que la tbc pointe à nouveau son nez, touchant les personnes débilitées, notamment les personnes âgées.

Autres fléaux dont j'ai encore vu les séquelles au début de mes études:

Celles neurologiques ou mentales de la grippe dévastatrice dite «espagnole» de 1918-20, en fait une «encéphalite léthargique» très souvent mortelle. Parmi les suites les plus fréquentes figure la maladie de Parkinson post-encéphalitique.

La syphilis dont il m'a été donné aussi de voir les séquelles tardives: tabès, arthropathies, maux perforants plantaires, démences dite «paralysie générale» (c.a.d. méningo-encéphalite diffuse), etc... La syphilis a pratiquement disparue grâce à la pénicilline à hautes doses. Encore faut-il s'en méfier puisqu'on en décrit encore ici ou là, rarement il est vrai. Personnellement, j'en ai découvert une à Genève, puis une à Perreux. Cette patiente de Perreux a été impaludée dans les règles de l'art à l'aide du sang prélevé par moi-même le matin à la Salpêtrière et injecté le soir même à Perreux. La patiente a fait les accès palustres escomptés et s'est stabilisée, pénicilline-bismuth à l'appui bien sûr.

La Poliomyélite, maladie virale très répandue autrefois, se compliquant de multiples paralysies touchant les muscles moteurs dépendant du système nerveux moteur périphérique, notamment et assez souvent ceux de la respiration, nécessitant alors l'artificialité du «poumon d'acier». La Polio a été éradiquée grâce à la découverte d'un vaccin spécifique.



Comme enfant, certains jeudis de congé je suis conduit chez le dentiste, la peur au ventre malgré la promesse d'une glace à la vanille... L'affable bourreau est un nommé Séron, et il sait y faire! Il me suivra d'ailleurs tout au long de mon adolescence et de ma vie d'étudiant.

Toujours des caries! (L'action préventive du fluor n'est pas encore connue). Caries sur caries malgré un brossage (conscientieux?) des dents. Pendant mes études parfois, le Dr. Seron me retient au-delà du temps imparti, s'ingéniant gentiment à m'expliquer petits schémas à l'appui certains problèmes de biologie, car il enseigne à l'école dentaire... Ces petits cours se font au grand dam des clients qui attendent dans la salle d'attente! Salle d'attente? En fait un vaste salon cossu, très bourgeois XIXème, à lourdes tentures... Tableaux blafards et fauteuils Louis-Philippards... La pénombre y règne, le silence aussi, propices aux sombres méditations. On feuillette des revues, surtout l' «Illustration», magazine hebdomadaire grand format sur papier glacé, disparu depuis la dernière guerre. Je m'abîme dans «La Semaine Camique par Cami», un humoriste d'alors... Pendant que de la rue d'Amsterdam monte la rumeur.

Ton grand-père Waldemar

Sensible, sérieux, peu loquace en famille... Le russe est notre moyen de communication durant mes premières années. Un assez bon souvenir d'ailleurs. Mais, dans le contexte familial qui était le notre, glisser insensiblement du russe au français sans autre raison me semble lié inévitablement à l'impact du français face à l'usure du russe; ce qui ne semble guère avoir enrichi notre relation verbale et affective.



Waldemar

Sociable avec les gens de l'extérieur, sortant et recevant volontiers, Grand-Papa l'est moins en famille. L'atmosphère est souvent lourde, du moins ressentie comme telle, d'autant plus qu'il n'est pas toujours très gentil avec Grand-Maman, ce qui me décontenance. Les taloches s'abattent à l'occasion de mauvaises notes. Certainement aussi pour d'autres raisons qui m'échappent totalement aujourd'hui.

Tout se tient. À l'école, je suis en effet souvent inattentif comme en témoignent les annotations du «carnet de correspondance»: «Pourrait mieux faire... dans la lune...» (ce n'est tout de même pas le classique «fait l'âne, imite son professeur»!) Un mémorable zéro de conduite pour bagarre entre «bons copains» me vaut la punition du siècle!

Il arrive pourtant que l'atmosphère se détende, surtout lorsque, deux fois l'an, Grand-Papa rentre des voyages qui font partie de sa fonction de réviseur des succursales Singer en Europe du Nord.

Le jour du départ grand maman et moi l'accompagnons en taxi à la gare du Nord pour l'y retrouver de même quelques semaines plus tard. Joie du retour, il faut bien le dire. Grand-Papa détendu, tout gentil, content de nous voir... de menus cadeaux... Mais très vite la routine s'installe.

En dépit de cette manière «peu causante», ton grand père n'en a pas moins été un bon père, épaulant ses deux fils à l'aune de ses possibilités.

À sa manière peut-on dire, il nous aimait.

Vous avez dit ses fils? Eh oui, il y en a deux!

J'ai onze ans en ce jeudi 30 mai 1935; c'est l'Ascension. Les devoirs à la maison ne nous sont pas épargnés! Je sue sang et eau sur un de ces problèmes maléfiques tel que ce robinet dont le débit a pour mission d'atteindre tel ou tel niveau dans un temps donné dans une baignoire d'une capacité de... Satisfaire à cette exigence sadique «pose problème», c'est le cas de le dire! Ou encore celui de ces deux trains machiavéliques qui roulent à la rencontre l'un de l'autre à des vitesses différentes et dont il faut calculer le moment de leur rencontre en fonction de la distance



Ralph et Guy 1938

(chaque train, espérons-le du moins, roulant, sur sa propre voie...), Le problème reste entier. Mais alors, pour bibi, une autre catastrophe s'annonce, la vraie, celle du zéro! Encore heureux qu'on ne me demande pas de calculer l'âge du contrôleur! Mon spleen est de plus en plus profond quand soudain, irruption... C'est Papa: «tu as un petit frère!» Ah, il y a longtemps qu'on l'annonçait celui-là, je n'y croyais plus! Il s'appellera Guy.

À la clinique voisine chaque jour je vais rendre visite à Maman... Les marches d'escalier, l'épais linoléum, l'odeur de clinique bien entretenue, et le silence, sont apaisants. Maman, toute souriante, et puis cet étrange petit frère, tout mignon dans son berceau...

La suite, on croit la connaître. Mais aujourd'hui l'âge est là, avec son cortège de réminiscences dont on prétend faire des souvenirs... En fait on bricole; ça aide. Le temps passe, «vient la nuit, sonne l'heure, les jours s'en vont, je demeure» (Apollinaire).

De même: «L'enfant que nous fûmes reste profondément ancré en nous» (Proust). Mais cette belle permanence, peut-elle échapper à onze années d'asynchronie? Ces deux fils uniques le sont

en effet, asynchrones, tributaires de leur âge, du décalage scolaire, des intérêts du moment, de l'influence des copains, des manières d'être et des modes... Au risque aussi de voir se creuser un fossé... Pourtant nullement infranchissable, avec le temps.

Mais les deux lascars s'en soucient comme d'une guigne. Imaginent-ils seulement que plus tard, l'âge venant, les enfants qu'ils avaient été, se retrouveraient autrement? Au gré des années en effet, la plasticité mouvante du souvenir fait que les réalités perçues autrefois comme divergentes, insensiblement nous rapprochent.



Waldemar et Guy 1944

Il est clair que pour moi les souvenirs restent ceux du grand frère; pour Guy, ceux du petit frère. Mais il est possible aussi que par certains côtés j'ai pu représenter pour lui une sorte de second père.

Le promener était une responsabilité («romer af» signifiait qu'il voulait se promener avec Ralph). Et puis l'aider plus tard à faire ses devoirs en était une autre. Le morigéner pour des bêtises m'arrivait aussi, ce qui n'était pas forcément très «sain», l'ado de grand frère que j'étais n'étant pas forcément bardé de psychopédagogie. N'empêche qu'on rigolait bien ensemble. Et puis Noël, Pâques, les anniversaires étaient l'occasion d'un heureux télescopage des âges.



Ralph et Guy Bienne 1957

Plus tard, ce n'est pas sans plaisir que Guy viendra de Paris (ou de Genève) nous rendre visite à Jacqueline, à Natalie, à Anne et à moi, soit à Bellelay, soit à La Chaux-de-Fonds, soit à Perreux, au gré de nos pérégrinations.

Guy et Jacqueline de Morsier ont eu de leur mariage deux enfants, Florence l'aînée, actuellement intendante et animatrice du château d'Aigle, alors que son mari Nicolas Isoz en est le conservateur. Marc est «directeur financier dans une fiduciaire» et Nicole, «responsable d'une société d'investissement». Une petite Solène leur est née.

Juriste chez IATA (organisation gestionnaire des compagnies d'aviation), Guy, au moment de la retraite, a prolongé une activité complémentaire, celle d'«Ombudsman» auprès du personnel, tâche qu'il aimait et en laquelle il avait beaucoup investi de lui-même; certainement en raison de son goût des relations humaines et sociales. Il devait hélas décéder le 28 novembre 2005, à 70 ans, six mois après l'extirpation neuro-chirurgicale d'une gravissime tumeur cérébrale. Inutile de dire le choc...

Le 25 bis rue des Princes, Boulogne-sur-Seine

Un immeuble relativement modeste, style 1920, c'est-à-dire sans style du tout... Tout en hauteur, à trois étages, mal ficelé, conçu à l'époque pour petits bourgeois à domesticité réduite. Un dénominateur commun, le charbon! Au rez-de-chaussée, le vestibule, le garage destiné aux successives automobiles Renault, la «cave»... En fait c'est une fausse cave, une sorte de réduit à charbon où l'on empile des conserves, et surtout quelques bouteilles, parmi lesquelles le sempiternel



Rue du Prince



Rue du Prince 2002

Château Neuf du Pape de Sir Douglas Alexander (l'autre Pape)... Et puis, cerise sur le gâteau, La bouteille de Champagne! Celle que ton Grand-Père réserve pour une grande occasion, aussi hypothétique que pétillante... Et pourquoi pas une fête de famille? Après des années, l'hypothèse se révèle exacte! Présentée à Jacqueline, «la promise», le bouchon de ladite bouteille est vigoureusement «travaillé»... L'expectative gourmande se transforme rapidement en suspens gêné. La séculaire fatigue du bouchon en est la cause! Il cède finalement mais sans l'éclat attendu. Une fois versé, le nectar censé chatouiller nos papilles, se révèle indubitablement madérisé! Des ans l'irréparable outrage! Fallait s'y attendre... Rires de circonstance.

Mais continuons la visite des lieux.

À l'opposé, toujours en partant du vestibule, on découvre la cuisine; elle est vaste, à l'ancienne. Un bon tiers est occupé par les deux grosses pointures à charbon que sont la cuisinière (repas, lessives) et la chaudière (eau chaude, chauffage). Bien que voisines, à 50 cm l'une de l'autre, elles font bon ménage.



Cuisine des Princes

Comment feraient-elles autrement puisqu'elles se répartissent avec entrain, non seulement la consommation du précieux combustible, mais la production des inévitables «nuisances», cendres et poussières!

Toujours au rez-de-chaussée.

Côté sud, une solide porte en bois donne sur une modeste cour dont le mur en briques la sépare d'un triste terrain vague en terre battue où de problématiques poules picorent dieu sait quoi. Délimitant cette terre-battue-à-poules, trois murs délabrés. D'une part, à droite, celui du charbonnier d'où voltigent au gré des zéphyr, poussières, suie et autres particules provenant de vieux sacs de jute entassés.

D'autre part, en face, une buanderie industrielle dont les odoriférantes vapeurs de lessives nous parviennent par le truchement du même support aérien. Au gré des aquilons, ces deux stimulants sont agrémentés parfois d'un troisième, celui de la chocolaterie Van Houten située un peu plus loin dans le quartier. Charbon-lessive-chocolat, un divin cocktail, n'est-il pas?... La suie domine pourtant. Cette suie dont les particules aussi fines que perverses ont pour cible les yeux dont les volets n'offrent hélas qu'une piètre protection...



Buanderie Industrielle

On a beau s'évertuer, la particule reste inexpugnable. D'où de fréquentes incursions chez le pharmacien du coin.

C'est un bon papa à la blouse blanche et qui m'appelle «mon p'tit bonhomme»... À l'aide d'un mince rouleau de papier serré très fort et moyennant un preste retournement de paupière, la poussière est rendue au diable! Merci M'sieur! Plus tard, fort de cette solide expérience la pérennité des poussières étant assurée je jouerai au pharmacien... avec Guy!

Enfin, à gauche, s'élève un troisième mur, encore plus délabré celui-là et au-delà duquel s'étend un vaste terrain vague envahi de plantes folles, une vraie brousse! Quand ton grand-père acquerra quelques années plus tard le terrain à poules, ladite brousse me sera accessible par la béance d'un grillage rouillé, avec Bobby bien entendu, que j'aide à grimper et à passer. Libre cours alors à l'imaginaire.

Ton grand-père achète donc le terrain-à-poules. Des conciliabules tenus par un aréopage de doctes jardiniers, surgira un petit jardin. Tableau final, une pelouse avec tout autour de jeunes peupliers destinés sans doute à filtrer les nuisances... Illusion bien sûr! Le long des murs galeux s'alignent troènes et rosiers.

Un coin m'est réservé, avec ses pois de senteur chétifs! En ces lieux enchanteurs Bobby, marque son territoire et y trouve son bonheur.

Revenons à la maison et sa topographie:

Premier étage. A une extrémité, la salle à manger à laquelle on accède en traversant le bureau de ton grand-père, à l'autre extrémité un petit office muni d'un monte-plat faisant communiquer la cuisine avec l'étage. Les plats doivent donc être portés d'une extrémité à l'autre, en passant bien entendu par le bureau de grand-papa... commode, n'est-il pas? Entre monte-plat et salle à manger s'étale un salon tout en longueur; il s'agit en fait de deux pièces qui n'en font qu'une. L'ensemble salon-salle à manger donne sur la rue.

Deuxième étage. Trois chambres à coucher, celle des parents, la mienne et celle des jeunes filles au pair; elle deviendra celle de Guy.

Une salle de bain doublée d'une penderie borgne dans laquelle, les jours d'orage, ta grand-maman se réfugie avec Bobby, l'un rassurant l'autre!

A l'autre extrémité du couloir, des toilettes avec lavabo et armoire.

C'est ce lavabo qui sert à me débarbouiller le matin avant d'avalier en vitesse une tasse d'Ovomaltine et deux tartines pour filer aussitôt en courant vers la Porte de Saint-Cloud où m'attend (ou ne m'attend pas) la rame de métro qui m'acheminera vers le lycée Janson de Sailly au gré de stations aux noms prestigieux: Exelmans (un général d'Empire je crois), Michel-Ange-Molitor, Michel-Ange-Auteuil, Jasmin, Ranelagh (illustre inconnu), La Muette... enfin Pompe... Ouf! Je suis maintenant, à deux pas du Lycée! Mon «timing» est bien entendu un peu juste! La porte d'entrée n'est plus qu'à peine entrouverte, actionnée déjà par un concierge sadique aux bacchantes rouses. Je me faufile en dernière seconde... Il est temps, l'heure sonne!

Troisième étage. Le tiers de sa surface est occupé par une chambre de bonne avec toilette, lavabo, etc... Les deux tiers restant constituent «La salle de gymnastique». Son très haut plafond est en fait le toit en pente dans lequel s'insère une grande vitre (genre serre), source de beaucoup de lumière et surtout d'une chaleur suffocante l'été. Cette salle aurait pu être celle d'un artiste peintre (...l'a-t-elle jamais été? ...) Ton grand-père, en mettant cette pièce à la disposition d'un professeur de gymnastique russe nécessaire, en a fait «La salle de gymnastique»... Grand-maman et ses copines y bénéficient de leçons de gym hebdomadaires...

J'en profite royalement de cette salle de gym, en dehors des heures, avec souvent des copains et en douce le jeudi... Penses donc, des barres parallèles, un espalier, des gants de boxe, des médecine-balls... C'est épique! Après, on range le tout soigneusement pour ne pas avoir d'histoires...



Salle de gymnastique Bobby, Ralph et un copain

Et surtout pour pouvoir recommencer!

Boby... et successeurs

Chefs d'œuvre du présent, les animaux
n'érigent pas de monuments aux morts.

Personnage important, o combien! Toujours là, il gratte à la porte pour entrer. Il est trop petit pour atteindre la poignée et l'ouvrir comme le feront plus tard Finaud et Flocc. Adopter l'un et se voir adopté par l'autre est le résultat d'un coup de cœur réciproque, à la veille d'un certain Noël.

Nous sommes, Papa et moi, au marché aux sapins de Noël, à l'ombre de Notre Dame et de la Préfecture de police («Quai des Orfèvres»). J'ai dix ans environ. Et figures-toi, ce petit chien de 4 mois qui me saute contre! Il est tenu au bout d'une méchante ficelle par un bonhomme qui ne demande qu'à s'en débarrasser, moyennant 25 Fr.- (environ 5 Fr.- suisses d'alors). L'aubaine quoi! Je n'en reviens pas. Grand-Maman non plus, mais pour d'autres raisons... Ces raisons ne l'empêcheront pourtant pas de pousser quelques exclamations et de le trouver «si mignon». En fait, elle ne sera jamais une «maman-chien-chien».

Nez en moins... Pardon, néanmoins, une fois sa présence officialisée, Boby acquiert à la fois son identité et sa place! C'est un corniaud à l'allure de fox-terrier, brun tabac à plages blanches. Ces plages se répartissent entre le plastron blanc du poitrail et le bout de la queue qui ainsi devient une sorte de pinceau à tout vent! Mais Boby, c'est aussi le confident, «le sujet transitionnel», au gré de délicates circonstances. Chaque retour de l'école déclenche une joie débordante, ponctuée de jappements et de sauts éperdus à la verticale, joie partagée bien sûr... La responsabilité de son alimentation m'incombe, de même que ses promenades, sa toilette, etc... Il accepte la brosse sèche mais pas du tout l'eau, il en a horreur! Un certain jeudi pourtant, le bain s'impose pour cause de crottin! Eh oui, les chevaux existent encore à Paris et par conséquent le crottin... Boby s'y est vautré avec frénésie. Ce n'est pas la première fois. Manque-t-il

de quelque oligo-élément? (cette question, je me la poserai plus tard, rétrospectivement). Quant aux prétendues «brèves» promenades hygiéniques, elles se prolongent souvent jusqu'au Bois de Boulogne, au risque de franchir un certain seuil de tolérance temporelle... Celui du souper. On va se fait mal voir! Bobby finira sa vie à l'âge de quinze ans, peu après la guerre, d'un œdème aigu du poumon, comme Finaud plus tard.

Finaud, lui, n'apparaîtra qu'au début des années 60.

Après un certain été à Castellamare, lieu de tous les vents et de tous les fantasmes... Natalie et Anne sont prise d'un besoin incoercible d'avoir un chien! Grandes filles, elles n'en sont plus à «moi mignonne, toi vilaine» mais elles se disputent ferme pour savoir qui aura priorité sur le futur et hypothétique chien-chien...



Finaud et Ralph

L'oncle Ignace, dans sa grande sagesse, leur fait faire un plan: tel jour, de telle à telle heure, ce sera à Natalie de s'en occuper... Idem pour Anne, en alternance, de telle à telle heure.

Ce contrat, signé en bonne et due forme et contresigné par l'oncle Ignace, est ramené triomphalement à Perreux.

Une fois le petit Finaud né puis acquis, l'enthousiasme tombe. On a mieux à faire. Les disputes reprennent mais en sens inverse!



Finaud et Ralph

Plus tard, vers 1979, Floc remplacera Finaud.

Il est fils de Méloë, la chienne de Natalie et Yves, au Pâquier. Il vivra lui aussi plus de quinze ans. Source lui aussi de bien riches souvenirs. Le jour d'un concours au sein du club de cynologie il gagne une montre... Cette dernière suscite en lui la joie intense que chacun comprendra!

Mais ce n'est pas tout, Floc est musicien; chanteur plus exactement. Ce don s'est manifesté un jour, alors que je jouais un morceau du style jazz.

Il s'est mis près de moi et s'est mis à hurler doucement, puis plus fort, avec des variantes... Ce don s'est précisé au point que lorsque je jouais, il venait parfois me soulever le coude de son museau!



Floc

Impossible alors de résister, il obtenait son morceau et vocalisait!...
Ce don lui a valu à la ronde le succès qu'on imagine!

Plus tard, Loulou et LK, appartenant respectivement à Valérie et à Francis, pourraient faire l'objet de bien d'autres histoires émouvantes.



Un cadeau pour Flo

«J'ai mis des années à me consoler de la mort d'un vieux chien que j'adorais. Je ne l'ai jamais remplacé. Au début par fidélité à notre affection. Aujourd'hui par appréhension qu'un jeune compagnon à quatre pattes supporte aussi mal, plus tard, ma propre disparition».

(Ph. Bouvard)

Le lycée Janson-de-Sailly

Le Lycée Janson-de-Sailly se trouve à Passy, le quartier chic de Paris, dans le XVI^{ème} arrondissement. Il se dresse à l'angle de la rue de la Pompe et de l'avenue Henri Martin, à une petite demi heure du domicile, ce qui représente, en plus des dix minutes à pied jusqu'à la Porte Saint-Cloud, dix à quinze minutes de métro et enfin deux minutes à pied de la station Pompe à l'entrée du lycée. Et c'est ainsi deux fois par jour, aller et retour.

Le «Petit-Lycée» est destiné aux élèves entre 6 et 10 ans, alors que le «Grand-Lycée» conduit les élèves plus avancés au baccalauréat. Au Grand Lycée (vers 11-12 ans), on a un professeur par matière; ça vous change! C'est le début du latin et des langues vivantes. Quant à l'arithmétique, elle devient «les Mathématiques».

C'est tout dernièrement, chose curieuse, que j'apprends qu'un de mes petits camarades de lycée n'était autre que Giscard d'Estaing!... Mais, hélas (pour lui), dans une des nombreuses classes parallèles! Giscard n'est pas la seule vedette à Janson. Je le réalise davantage grâce à un livre que m'a offert ta tante Jacqueline II, le 21 juillet 06, intitulé «Janson de Sailly, un lycée de prestige», par Claude Colomer, 2004. Cet ouvrage récent dont j'ignorais l'existence, mentionne une kyrielle de grands noms, des prix Nobel, des hommes politiques célèbres dont un président de la République, Giscard justement, des académiciens, des scientifiques, des hommes de lettres, etc... Ce qui, selon les jours, me valorise ou me déprime!

Colomer est donc un rude chercheur grâce à qui cet inconnu dont le nom accolé au lycée s'est trouvé identifié. Il est curieux que Janson ne figure dans aucun dictionnaire, dans aucune encyclopédie (sauf récemment sur Internet). C'est par sa signature au bas d'un certain document découvert par Colomer qu'Emmanuel-François Janson s'est trahi!

Ledit Janson est un avocat, fils unique d'une famille bourgeoise fortunée, dont le père est lui-même avocat. En 1809 notre Janson

épouse Marie-Jeanne-Joséphine Berryer, 17 ans, fille d'un autre mais célèbre avocat, Pierre-Nicolas Berryer (1757-1841).

Cette union finira mal. En effet, la belle mère est une peste doublée d'un dragon; elle garde sa fille sous sa coupe et manipule chacun!... Mais il y a plus: Janson se sent écrasé par le fils de son beau-père, Pierre-Antoine Berryer, également avocat que la rumeur qualifie de «dernier Démosthène français»! Janson doit se défendre! Le moyen qu'il trouve est de s'offrir un titre de noblesse. Il se nommera désormais Janson de Sailly! Quant à Joséphine, elle deviendra duchesse!

Il faut dire qu'au XIX^{ème} siècle, on assiste à l'invasion des particules; non sans de fréquentes usurpations! Fruit sans doute d'une nostalgie de l'Ancien Régime et de l'Empire... Particule ou pas particule, rien n'empêchera le mariage de tourner en divorce en 1816. C'est, de plus, la fin de l'Empire napoléonien, véritable catastrophe pour les grandes fortunes!

C'est précisément ce moment-là que choisit la clique de l'impossible belle famille pour lancer aux troussees de Janson une meute d'hommes de loi chargés de le dépouiller au nom de dieu sait quels droits de l'ex-épouse sur l'ex-mari... S'en suivent d'interminables procès, à la limite de la paranoïa... Une ambiance Balzac-Daumier!

Du coup Emmanuel-François Janson de Sailly se trouve acculé à la faillite. Il s'en sort finalement grâce à la grande habileté de deux amis juristes, franc-maçons comme lui...

En effet Janson occupe une place de choix dans la loge des «Philadelphes du Grand Orient de France».

Une fois retrouvée sa fortune, restée considérable, il modifie plusieurs fois ses dispositions testamentaires afin de déjouer les manœuvres de l'ex-belle-mère qui ne cesse d'intenter procès sur procès! De guerre lasse, il met ses biens à l'abri faisant de l'Université de Paris sa légataire universelle... À condition toutefois que soit créée une institution portant son nom.

C'est ainsi que naît le «Collège Janson», futur «Lycée Janson de Sailly».

Fin du feuilleton!

La musique

J'ai 13 ans, peu avant la guerre quand je m'entiché de l'accordéon, l'instrument populaire-roi de l'époque. Connue déjà au XIXème siècle, sous sa forme naissante, il n'a été mis en valeur que dans le courant des années 25-30, puis perfectionné pour devenir l'instrument que nous connaissons aujourd'hui. Les bals musette fleurissent, c'est un véritable engouement populaire, la radio en est abreuvée. Les grosses pointures en sont Gus Viseur, Tony Murena, Emile Vacher, Jo Privat, Péguri, Marceau, Médard Ferrero, Colombo, Di Duca... Ils monopolisent les ondes de la «TSF» (Radio). Cette prise de pouvoir ne va pas sans irriter les «Bougnats» (les Auvergnats) pour qui la concurrence est forte au détriment de leurs bignous et de leurs bourrées... La communauté auvergnate va jusqu'à faire une pétition auprès du préfet de police pour dénoncer l'instrument de perdition qu'est l'accordéon dont l'origine est italo-autrichienne, donc anti-française! Mais les affaires étant les affaires et le client étant roi, ils mettent fin à leur intégisme... Cette polémique n'a pas empêché de laisser longtemps l'accordéon au rang d'instrument «vulgaire», objet d'un bienséant dédain. C'est du moins ce qu'ont répété jusqu'il y a peu d'années de distingués perroquets. Aujourd'hui heureusement, l'accordéon jouit d'un regain de considération. Preuve en est le nombre considérable de jeunes virtuoses qui essaient de faire «autrement», souvent avec bonheur. On connaît actuellement de grands virtuoses, des «classiques», qui offrent des concerts. Les Russes sont étonnants... Il faut dire que pour eux l'accordéon a toujours fait partie intégrante des conservatoires, aucune distinction n'ayant en effet jamais été faite



Ralph à l'accordéon

entre musique populaire et musique «savante». Pour eux il n'y a que «La Musique», un point c'est tout...

Enchaînons sur une découverte récente d'Anna: l' «Accordion Tribe», un quintet de virtuoses étonnants issus de différents pays (Finlande, Suède, Autriche, Slovénie, USA) qui se sont rencontrés par radio ou TV interposées et ont décidé de jouer ensemble. Ils se produisent partout dans le monde avec un immense succès. Anna nous a invités deux fois à les écouter et c'est vraiment prodigieux.

Sans avoir de don particulier pour la musique, j'y suis certainement sensible dès l'enfance... J'entends dire de moi que j'ai une voix très juste. Je me gave de petits disques joués sur un petit phonographe, mécanique bien sûr; il est à remonter à la manivelle après chaque disque.

Un jour mon père m'emmène au concert. Très impressionné, j'écoute. Au retour, la radio étant enclenchée, je fais remarquer que juste en ce moment se donne la symphonie que nous venons d'entendre au concert, laquelle? je ne m'en souviens plus ce qui semble avoir épaté tes grands-parents. Ce fait divers a-t-il joué un rôle déclenchant dans la décision de me faire prendre des leçons de piano? Je ne sais trop. Résultat, un désastre! J'ai neuf ans, la prof est revêche; elle me tape sur les doigts et sur la bouche de son vilain crayon pour me faire compter, une, deux, trois, quatre... Des jeudis calamiteux... On en conclut que je n'ai aucun don. Stop les leçons de piano, à mon grand soulagement... hélas!

Quant aux leçons de musique au lycée, mieux vaut ne pas en parler! Deux classes réunies pour «la leçon de solfège»! Le pauvre Letellier est submergé. Dans l'eau trouble des quelques soixante chahuteurs, il en pêche un au hasard pour l'entendre ânonner son solfège. Il ne m'en restera rien. Me voilà promu analphabète du solfège.

Mais revenons à Di Duca. Ton grand-père, nullement au parfum du contexte sulfureux de l'instrument.(mais l'accordéon n'est-il un

instrument très respectable en Russie?) est d'accord de donner suite à cette lubie. On se rend avec Di Duca dans un magasin de musique de la rue du Maine. Di Duca nous conseille. Me voilà pourvu de ce petit Hohner, accordéon des rues, que j'ai encore et dont la sonorité reste inégalable. Anna l'appréciera plus tard et décidera d'en jouer! Je lui donne donc ce premier instrument.

Di Duca commence bien entendu chaque leçon par le solfège, ... Il m'en restera quelque chose, mais si peu. En tout cas pas la lecture courante! Est-ce une inaptitude foncière? Un «blocage»? De toute façon, le déchiffrage reste mon cauchemar. Je retiens donc par cœur... Pour l'instrument, les progrès sont rapides. Toutes sortes de morceaux y passent, musettes, tangos, marches, sa Java-Reine, son Sentimento Napolitano (il n'est pas Napolitain pour rien), sa Valse des Romanichels, etc... Mais il tient aussi à me faire jouer des «classiques»: la Marche Turque de Mozart, la Valse petit chien de Chopin, Sur un Marché Persan de Kettelby, le Pas des Patineurs de Waldteufel... Il me fera passer un concours, justement avec la valse du petit chien en plus du morceau imposé... Je ramasse un premier prix. Mais le temps passe, les études se font pressantes... Fin des leçons.

L'accordéon ne sort plus du placard. Mais je le reprendrai bien plus tard, vers 50 ans, avec Freddy Balta. Ce dernier est une «grosse peinture» parisienne. Venu en Suisse, il s'y taillera un succès et formera d'excellents professionnels tels que Serge Broillet, Thierry Châtelain et bien d'autres. En maître exigeant, il me remettra en selle lorsque j'aurai décidé de ressortir mon accordéon du placard... Le défaut de solfège est pour moi irrattrapable... Je n'en fais pas moins des progrès à l'instrument, jusqu'à m'en prendre aux basses chromatiques d'un vieil accordéon prestigieux, un Hohner Organola, datant de 1937. Balta en a deux; ils sont jumeaux. Il m'en cède un. Ce qui me permet d'aborder des morceaux classique mais relativement faciles: Bach (pièces dédiées à Anna Magdalena), Mozart, Rameau... aussi des études de la composition de Balta. Ce sont en fait des sortes de pastiches volontaires d'œuvres anciennes sur lesquelles je sue sang et eau. Au bout de trois ou quatre ans je me rends compte que relativement âgé déjà, je n'irai pas plus loin. Si bien que je suis désireux d'en rester là pour le moment et retravailler les pièces apprises.

Les Balta et nous restons liés. On s'invite de temps à autre. Un peu plus tard je ferai greffer sur mon accordéon un système électronique Midi qui permet d'obtenir une multitude sons différents, selon le style. Hélène Balta est une femme charmante, passionnée d'antiquités et même de «vieilleries». Elle ne rate pas une occasion, si bien que son appartement est bourré de ce genre d'objets, jolis, intéressants ou rigolos, relevant plus du brocanteur que de l'antiquaire. Malheureusement Hélène et Freddy devaient tragiquement succomber à un accident d'auto alors qu'ils rejoignaient, leur maison familiale de Noyers-sur-Serein, non loin d'Auxerre.

Sur le tard (la soixantaine passée), au cours d'une discussion animée avec Henk Van Den Brink, chanteur hollandais baryton-basse réputé qui deviendra le second mari de June Pantillon, je leur propose de regarder une remarquable vidéo réalisée par un ORL français, Abitbol. Je l'avais enregistrée. Elle dévoilait les mécanismes de la voix («la voix piégée», vidéo No 121). De fil en aiguille, au cours de la discussion, je prétends n'être absolument pas capable de chanter valablement. Henk m'assure du contraire, prétendant que chacun est capable de chanter, moyennant une méthode. Si bien, que, «chiche ou pas chiche», je prends chez Henk des leçons, mais à titre expérimental. Du Point de vue didactique, il est épatant. Et c'est ainsi qu'à partir de cette vidéo et de la discussion qui s'en suivit, je découvre avec étonnement un aspect fonctionnel méconnu du haut de mon corps, celui qui participe tout entier à la production de la voix et du chant: le diaphragme, les poumons, les caisses de résonance que sont le crâne et ses sinus, la bouche... La classique méthode Vaccaï pour débutants m'enchantent... Maman m'accompagne souvent au piano. Suivent pas mal de lieder de Schubert, des airs d'opéra célèbres de Mozart, des extraits de Passions de Bach... Maman a très envie de s'inscrire à La Chorale de Neuchâtel dirigée par François Pantillon. En effet elle a déjà une expérience de choriste. On s'inscrit ensemble et ce sera très prenant... Mais ne pouvant pas tout faire, j'abandonne momentanément l'accordéon... Mais ce n'est pas tout de chanter... N'ayant aucune formation de choriste (l'âge s'y ajoutant), j'aurais dû consacrer beaucoup trop de temps à travailler les œuvres à la maison. J'abandonne donc au bout 2-3 ans. Maman de son côté poursuit.

Prendre connaissance du chant et de la complexité de la voix humaine aura été une belle et instructive expérience. Chanter est un exercice très revigorant par l'aération pulmonaire qu'il procure et dont le cerveau profite!... jusqu'à l'euphorie.

Je reprends donc l'accordéon et Valérie a l'excellente idée de m'indiquer de belles partitions folkloriques, notamment irlandaises, yiddish et même suisses... On fait des duos quelque fois lors de réunions de famille. Floc y participe souvent... le duo devient trio (cf. supra)

L'entre-deux guerres, 1918-1939

Trop jeune à l'époque, je ne pouvais me faire une idée personnelle sur ce qu'on appelait alors «l'avant-guerre» et «l'après guerre» (14-18).

Je sais pourtant que beaucoup de gens abhorraient cette époque, «cette civilisation de l'apéro, du petit commerce et des gouvernements fantômes valant au gré des intrigues politiciennes, les fausses promesses... ». Les «scandales» fleurissaient déjà! Sans compter les grèves incessantes. Le Front Populaire tenant le haut du pavé présidé par Léon Blum, une grande figure de l'époque, distingué, lettré, idéaliste et généreux, mais naïf.

Les gens sont déboussolés et tout semble converger sur ce qu'aujourd'hui Bernard-Henri Lévy appelle «l'apparence de vertu nécessaire aux vrais fascismes». À un pôle en effet règne l'engouement des intellectuels pour le communisme, principalement pour le régime communiste russe, ce sont Breton, Aragon, Eluard et bien d'autres... Ils n'y voient que ce qu'ils ont envie de voir, à partir de ce que les services de propagande soviétiques veulent bien leur montrer. Seul André Gide, pourtant tout aussi enthousiaste qu'eux au départ, s'en détachera en 1936 (époque des «grandes purges staliniennes»). Son livre «Retour de Russie» (1937) témoigne d'un désenchantement total. Il dit notamment: «En URSS (...), il ne saurait y avoir plus d'une opinion (...). Et rien, plus que cet état d'esprit ne met plus en péril la culture...» Ce qui lui vaut bien entendu les invectives

haineuses des communistes. A l'autre pôle, règne un engouement tout aussi aveugle pour le fascisme. C'est «l'Action Française» nationaliste et antisémite, qui regroupe de son côté des intellectuels tels que Maurras, Rebatet, Claudel, Drieu la Rochelle, Brasillach... Ce sont les futurs «collabos» intellectuels. De même pour les «Croix-de-Feu», association d'anciens combattants 14-18, nationalistes d'extrême-droite qui, avec toute une frange de la jeunesse française, se groupent sous la houlette du Colonel de La Roque. Ce dernier fondera en 1936 le PSF (Parti Social Français). Après 1940, de la Roque, d'abord favorable à Pétain, s'en détachera et prendra position contre la «collaboration». Il sera déporté en Allemagne.

Ainsi se confrontent encore et toujours deux entités: «Les intellectuels de droite» et les «intellectuels de gauche». Et pourtant dès 1925 le pamphlet de Julien Benda, «La trahison des clercs», dénonçait la démission de ceux qui parmi les intellectuels sont tentés de sacrifier l'amour de la vérité à leurs engagements politiques et idéologiques. Comment oublier par exemple que l'Establishment intellectuel d'après la dernière guerre fut en France complice du totalitarisme le plus tyrannique que le monde ait connu, le communisme. Paul Eluard, le poète, ne chantait-il pas les vertus du stalinisme: «Et Staline pour nous est présent pour demain / Et Staline dissipe aujourd'hui le malheur / La confiance est le fruit de son cerveau d'amour / La grappe raisonnable tant elle est parfaite»...

Survient la guerre...

Nous sommes à la fin d'août 1939. Vacances en Appenzell, en pension, toujours chez les deux demoiselles Pestalozzi. Leur frère est le fermier d'à côté. Pour moi, toujours privé d'enfants de mon âge car en cette fin d'août les classes ont déjà repris.

Je m'occupe à la ferme. L'étable et les brouettes de fumier n'ont plus de secrets pour moi. J'étais traire dans les champs. Lectures, promenades, accordéon... Mon petit Hohner m'a suivi, je suis encore débutant. Des petits exercices, des petits morceaux me taillent un certain succès... Ils sont gentils! Le 1^{er} septembre, la guerre éclate.

Des soldats suisses en exercice passent, s'abreuvent, se rasent, remettent leur matériel en état («les rétablissements» dont j'apprendrai les joies plus tard).

Une fois terminées ces «vacances», on me met dans le train pour Paris. À la frontière, je découvre le bleu émergeant à peine du noir... C'est «l'obscurcissement» obligatoire en temps de guerre. L'ambiance est surréaliste.

Repasser la douane est facile à condition de jouer «un petit air d'accordéon» devant ces messieurs les douaniers rigolards qui prétendent vouloir s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un instrument tout neuf destiné à être prestement vendu au grand dam des commerces de musique! Ouf, c'est passé.

À Paris, même ambiance sombre, bleuâtre...

La «drôle de guerre» s'installe.

Au cours de laquelle rien ne se passe

(RAS des communiqués), l'atmosphère est sournoisement oppressante, les gens se donnent des airs insouciantes... pas pour longtemps car l'offensive-éclair allemande de juin 1940 y remédiera.

C'est la «Blitz-Krieg», suivie d'une occupation toute aussi «blitz», au dépens d'un pays pratiquement sans défense, malgré pourtant l'existence dispersées d'armes hautement sophistiquées, souvent supérieures à celles des Allemands mais rendues inutiles par manque de soldats formés... C'est le résultat d'un pacifisme savamment exploité depuis des années par le qui-vous-savez moscoutaire. Cet «œil de Moscou» manipule subtilement par le moyen d'un «Front Populaire communiste français» naïf et dangereux, financé d'ailleurs par la trame subtile du «communisme international» qui ne vise à rien moins que d'abattre le monde capitaliste en se servant d'une l'Allemagne en plein délire nazi et de l'éphémère «pacte de non agression-germano-soviétique», bidon bien entendu... Comme l'on sait, les deux socialismes pervertis, le communiste et le nazi finiront par s'entre-dévorer... Une chance dans le malheur.

Avec le «blitz» et l'invasion, c'est la fin de la «drôle de guerre», place à la vraie... Elle tourne au cauchemar. Avant le blitz régnait en effet ce qu'on a appelé «la drôle de guerre» (le RAS des communiqués

de presse en est le stéréotype). Et puis il y a la Ligne Maginot... On y croit bien que la guerre des tranchées soit depuis longtemps dépassée!

De l'autre côté du Rhin et en miroir, la «Ligne Siegfried». En fait deux «lignes» sont tout aussi bidon l'une que l'autre, mais pour des raisons différentes! Côté français, une illusion chantée: «nous irons pendre notre linge sur la Ligne Siegfried». Côté allemand, un leurre voulu, un attrape-nigaud... Ils nous réservent beaucoup mieux!

Malgré l'optimisme joufflu que traduisent bien d'autres chansons en vogue, telle que le «Tape ta gamelle et vive Gamelin» (chanson stupide à la gloire du Général Gamelin, chef de l'armée française), une panique rampante s'installe... On parle de possibles bombardements sur Paris... On parle aussi de gaz, de l'Ypérite notamment. Obligatoirement, chacun dans la rue promène son masque à gaz en bandoulière et doit apprendre à s'en servir. Une atmosphère de méfiance se répand: «Méfiez vous, taisez vous, les murs et les portes ont des oreilles», disent les affiches. Manière d'encourager les gens à être discret, par crainte d'espionnage certes, mais aussi par crainte d'actions délétères occultes fomentées par l'hypothétique «cinquième colonne», une sorte de cheval de Troie protéiforme qui serait chargé, dit la rumeur, de désorganiser le pays. D'autres affiches clament «Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts», prophétie qui s'avérera exacte, mais au bout de cinq ans seulement, après de terribles épreuves. «Du sang et des larmes mais la victoire au bout», promet Churchill.

Qu'en est-il de la «cinquième colonne»? Une obsession. Les rumeurs courent. La dernière en date laisse entendre qu'il faut quitter la capitale. Réelle ou fictive, le public s'en saisit. La presse fait caisse de résonance. Ces rumeurs contribueront à précipiter la population sur les routes en juin 40, dans la plus totale des pagaïes.

C'est la «guerre psychologique» de Herr Doktor Goebbels. Réussite totale puisque au printemps 40, ce sera la «débâcle», celle de l'armée française, celle du gouvernement en fuite vers Bordeaux et surtout, «l'exode» des civils livrés pêle-mêle aux bombardements des Stukas dans le chaos indescriptible des routes!

La drôle de guerre. Orléans 1939-40. L'«exode»

Début 1940, la crainte qui plane sur Paris: bombardements, gaz, invasion, etc... débouche pour Guy et pour moi, ainsi que pour Claude, l'enfant adoptif de nos amis Stussi, sur la décision de nous «évacuer» à Sandillon, aux bons soins de Céline, la bonne, dont la petite fille a l'âge de Guy.

Sandillon est un petit village des bords de la Loire, à 11 km d'Orléans dont le lycée m'accueillera pour une petite année scolaire... Cette année s'avèrera calamiteuse! En effet, l'autocar chargé de la liaison avec Orléans appartient à la compagnie SOAR, «Société Orléanaise des Autocars Rapides» (sic)... Ils sont tellement rapides qu'on ne les voit guère passer, ou pas du tout; au mieux avec un retard sidéral. Cet hiver, dans le bistrot de la place du village en guise d'abri, j'attends des demi-heures... Les ouvriers défilent au rythme obsédant de leurs commandes: «un café un marc». Je n'arrive pas à me concentrer sur mon Malet et Isaac (livre d'histoire longtemps resté classique). Inutile de dire qu'au lycée d'Orléans, je passe pour le dernier des fumistes, et de plus parisiens!... Les punitions pleuvent, jusqu'au jour où, après enquêtes et vérifications tatillonnes, on voudra bien prendre au sérieux les petits papiers que je prends la précaution de faire signer à ceux parmi les chauffeurs de car qui le veulent bien. Ces bouts de papier sont destinés à établir la véracité de mes dires. Ils finiront par être pris au sérieux par la direction, mais après des semaines, sans enquête sérieuse semble-t-il!

Le cadre de vie à Sandillon? Une usine désaffectée, complètement délabrée, séparée de sa modeste «maison de maître» par une grande cour de béton qui se prête admirablement à de vertigineuses prouesses cyclistes.

Avant la guerre, ladite maison de maître était en fin de semaine le rendez-vous de chasse des Stussi. Ils ont acquis l'ensemble après avoir quitté leur petite maison de Jargeau jugée trop exigüe.

C'est l'occasion d'un retour en arrière, c'est-à-dire à l'avant-guerre. Les Stussi, propriétaires à Jargeau puis à Sandillon, habitent la banlieue de Paris, au Parc-Saint-Maur, au-delà de Vincennes, dans l'anse de la Marne. Leur maison, située dans un grand jardin, comporte au sous-sol une immense salle de bain embaumant outrageusement la lavande... Dieu sait pourquoi cet «outrage» m'a poursuivi, l'ayant toujours aimé... D'ailleurs j'en utilise encore, celle de la droguerie Schneiter de Neuchâtel. Les Stussi, amis de mes parents, sont aussi les amis des Schobinger dont les enfants, Mady et Henri, ont mon âge. Nous sommes entre «Suisse de l'étranger», entre Glaronnais même... Monsieur René Stussi est un homme corpulent, sanguin, par moments colérique, directeur des usines Ovomaltine à Champigny (on ne manquera pas de ce produit pendant toute la guerre). Sans enfants, les Stussi ont recueilli Claude, devenu leur filleul, un enfant provenant d'un milieu nécessiteux.

Grand amateur de chasse, Monsieur Stussi pratique ce sport en fin de semaine en compagnie de Mademoiselle Antoinette, une grande demoiselle en effet au pif bourbonien, chasserresse forcenée, affligée de plus d'un «tic» agaçant, se faire craquer les jointures des doigts tout en parlant... cric-crac... très gentille au demeurant. Quant à Mme Stussi, elle ne chasse pas, mais prépare le retour des héros. J'ai horreur de la chasse.

Durant la drôle de guerre, plus question de chasse à Sandillon. Céline et sa petite fille, Guy, Claude, et moi y sommes donc confinés, loin de Paris, «en sécurité». La garde des trois chiens de chasse m'incombe. En cage, ils font pitié, mais où les mettre ailleurs? Je m'en occupe. Ils me prennent en affection... Je leur apporte leurs gamelles remplies de la nourriture préparée par Céline. Je les promène aussi, surtout l'hiver sur le glacieux des champs qui mènent aux bords de la Loire. Ils sont heureux ces chiens et s'ébattent, libres. Curieusement ces chiens «de chasse», ne chassent pas! Peut-être se doutent-ils que je n'apprécierai guère. Jamais je n'ai eu d'histoires avec eux. Pour moi ils compensent un peu la cruelle absence de Bobby resté à Paris.

Au moment de l'«exode» en effet, Bobby s'est vu confié au zoo du Jardin d'Acclimatation grâce à Monsieur Hertel qui en était le directeur. Avant la guerre déjà, certains dimanches, nous fréquentions

le couple Hertel, pour le thé. Mr. Hertel, robuste alsacien très germanique, un tantinet germanophile, avait pour femme une petite maigrichonne qui m'impressionnait par ses cheveux tressés en forme de coquilles recouvrant ses oreilles de part et d'autre. Lorsque invités chez eux, leur fils et moi jouions dans le parc du zoo.

Boby restera au zoo jusqu'à notre retour de l'exode en juillet 40, grande fête!... Il ne nous dira rien de ces vacances forcées et je n'aurai pas le mauvais goût de trop le questionner.

Pour en revenir au lycée d'Orléans, je passe pudiquement sur le ratage quasi intégral de cette année scolaire. À midi, en ville d'Orléans, Claude et moi allons manger chez les Martin. Madame Martin est la sœur de Madame Stussi. Son mari est officier de l'armée de l'air. Toujours en uniforme impeccable, ce sympathique gratte-papier du ministère de l'air est un petit moustachu, toujours affable, mais bourré de principes éculés. Le couple a deux enfants, Henri qui a mon âge et sa jeune sœur Michelle. Le soir parfois, il est trop tard pour rentrer... Il n'y a d'ailleurs plus de SOAR. De plus, il n'est pas rare, qu'au son des sirènes, on ait affaire à des alertes, fausses le plus souvent. Pas question de rentrer à Sandillon. On couche par terre une fois les devoirs terminés... Je me souviens d'une dissertation, oeuvre nocturne faute de pouvoir dormir, qui me vaut, à moi l'élève peccamineux, la seule note prestigieuse de l'année. C'est Monsieur Leprince, grammairien forcené, professeur de français-latin-grec, un peu la terreur du lycée, qui me l'a octroyée. Allez comprendre!

L'été ou au printemps, selon le temps, c'est à vélo que je me rends à Orléans et que j'en rentre de même. Mais au retour parfois, au bout de quelques km (et il y en a 11), me voilà affamé, en proie à des hallucinations olfactives, celles notamment de salamis divins suscités par la faim. Et puis le vent de la Loire, toujours dans le mauvais sens! sauf l'aubaine exceptionnelle d'un vent dans les voiles!

C'est à Orléans également qu'aura lieu ma confirmation sous la houlette d'un pasteur bien sympathique dont j'ai oublié le nom. On est au printemps, c'est bien avant la débâcle. Tout paraît calme... Pour l'occasion Sandillon devient un lieu de rendez-vous, celui de tes grands-parents, des Stussi et des Schobinger.

À la fin du repas, ô surprise, cinq ou six gendarmes surgissent à la recherche de dangereux sbires de la Cinquième Colonne!

Des fusées éclairantes nocturnes auraient été vues! Sans doute des signaux destinés à l'ennemi! Les gendarmes se demandent quels sont ces gens réunis pour une prétendue confirmation sur les lieux louches d'une usine désaffectée?... De surcroît des Suisses (pourquoi pas des boches?). Suspect, suspect!... Tour à tour, nous passons à la moulinette d'un interrogatoire tout aussi pointilleux que clochemerlesque.



Confirmation

Après pas mal de temps, visiblement déçus, ces braves gendarmes s'en vont... Fin de l'épisode.

Richelieu

Mai-juin 40, la soudaine offensive allemande, la «Blitzkrieg». Les civils en fuite sont jetés sur les routes meurtrières, c'est «l'exode». Guy, Céline la bonne et moi sommes récupérés par mes parents qui, Dieu sait comment, parviennent sans encombre à Sandillon. On plie bagages, on s'entasse dans la Renault Viva-Quatre et nous voilà sur les routes... On a la chance de s'en tirer! Tant bien que mal, moyennant des détours et d'interminables queues pour se ravitailler en essence... La foule reste sage et disciplinée, et pour cause! Finalement, plus d'essence du tout. Nous voilà bloqués dans la petite ville fortifiée de Richelieu, construite justement par Richelieu au début du XVIIème siècle. Elle est située au sud de la Loire, non loin de Chinon. On trouve deux chambres d'hôtel. Yapuka attendre...

Je lis le Mouron Rouge et Jean Barois de Roger-Martin du Gard. Les Allemands, on les attend d'une minute l'autre...

... «Petitjean hochait la tête... Et répétait comme un refrain: Y a donc plus d'armée chez nous? C'est à n'y rien comprendre, mon Colonel... Le maire avait posté des guetteurs un peu partout, dans le clocher, dans le belvédère de l'hospice, en haut du transformateur électrique d'où l'on domine les principales voies d'accès... Petitjean avait entendu un rescapé décrire l'attaque: les trimoteurs piquant en brusque plongée sur la file des autos et des charrettes, les sifflements des bombes, la fumée aveuglante des explosions, les hurlements de la foule, planquée dans les haies, dans les fossés, le tac-tac impitoyable des mitrailleuses... Et nos avions à nous, mon colonel, où qu'ils sont, à c't'heure? Et nos mitrailleuses, et nos canons, et nos soldats, qu'est-ce qu'ils foutent?»... (tiré d'un ouvrage remarquable de Roger Martin du Gard «Le lieutenant-colonel de Maumort», Gallimard, 1983). Cet extrait rend exactement l'atmosphère de l'«exode» telle que nous l'avons vécue et de laquelle nous nous sommes sortis sans encombre; une chance.

Arrivent les Allemands, dans un ordre parfait, leur allure martiale et leur matériel impressionnent. L'hôtel est bien entendu réquisitionné pour les officiers. Délogés, on est accueillis par des paysans avec tout un groupe de réfugiés. Ces paysans sont de braves gens. Leur ferme est aux portes de la petite ville. On dort dans les greniers parmi les patates, les échalotes et les oignons... On se lave dans des seaux d'eau. Et comme on est bloqués pour une durée indéterminée, j'aide aux moissons. Guy joue par là... Il est pris en amitié par un Herr Mayor, assez style «Grande Vadrouille», c'est du moins ainsi que j'en retiens le souvenir, rétrospectivement. Les hommes de Herr Mayor sont là avec tout un parc de chenillettes. Elles intéressent Guy au plus haut point. Au village, les bonnes gens disent que ces Allemands sont «corrects» (en effet au début les Allemands ménageaient les Français dans l'idée d'obtenir leur collaboration). Ils ne pillent pas et payent dans les magasins avec leurs Marks d'occupation, monnaie de singe bien entendu, mais qui a rapidement cours. La vie continue... Le 18 juin, à la radio (pas encore aux mains des Allemands), on entend «l'Appel du 18 juin 40» du général de Gaulle... Poignant:

pour lui la guerre continue, «on n'a pas perdu la guerre, on a perdu une bataille»... Il fait appel à toutes les forces militaires qui pourraient le rejoindre à Londres. Le 28 juin, autre discours, celui de la capitulation, prononcé par le prestigieux Maréchal Pétain, le vainqueur de Verdun, «il fait don de sa personne à la France» comme «chef de l'État» (autoproclamé), et s'adjoint un sinistre politicien parvenu, Pierre Laval. Cet armistice hélas ne peut être qu'humiliant. La radio sera rapidement aux mains de la propagande allemande, et desservie par des journalistes français «collabos».

En octobre 1940, lors des «entrevues de Montoire», le principe de la collaboration entre Hitler et Laval, premier ministre de Pétain, sera admis et entériné deux jours plus tard par Pétain. Il en sortira le gouvernement fantoche de «Vichy». La France est désormais partagée en deux: la zone occupée par les Allemands (nord et ouest) et la zone non occupée, dite la «zone no-no» (centre et sud méditerranéen). Après la libération, le maréchal Pétain et Laval seront condamnés: le premier à la relégation perpétuelle à l'Ile d'Yeu (Pétain a 88 ans), le second condamné à mort et fusillé en 1945.

En attendant, Herr Mayor montre à Guy des photos de famille... Tout paraît «bon enfant»; on en oublierait la guerre. Jusqu'au jour où par miracle, un peu d'essence tombe du ciel. Et nous voilà sur le chemin du retour, comme bien d'autres. On ne rencontre plus guère de réfugiés, mais quelques colonnes allemandes qui ne nous cherchent pas noise. Pour eux ce n'est pas nécessaire, ils sont tellement les plus forts! Et puis, ils spéculent sur l'avantage d'une France restructurée et collaboratrice qui partagerait avec eux l'effort de guerre destiné à abattre le bolchevisme. Ceux qui, comme nous, passent leur chemin, ne sont que menus fretin, évanescence au sein du gigantesque chaos. Des carcasses de voitures jonchent les bas-côtés de la route parmi de multiples débris... On rentre dans un Paris vide. Les Allemands y sont depuis le 14 juin. Plus de commerçants. On vit sur les réserves. Comme nous, les habitants reviennent assez rapidement, le ravitaillement se réorganise, quoique difficilement. Les tickets de rationnement s'obtiennent moyennant d'interminables queues à la mairie de Boulogne... Ce qui me permet de lire beaucoup.

Franck Bridel, célèbre journaliste suisse, ancien correspondant de presse à Paris et à Berne, signe dans *Le Temps* du 19 juin 2007 un article qui m'a captivé car significatif d'une époque. Rappelons que Franck Bridel a été un temps rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne*. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont le dernier «*Le grand chambardement ou les soixante années qui ont changé la vie*» (Slatkine, 2004). Ce livre traite des mutations touchant les mœurs, les relations humaines, les rapports à la cité, le mondialisme culturel, le triomphe de l'émotionnel... En somme, la vision d'un monde en proie à de rapides et profondes transformations. Inutile de dire qu'en lisant cet article je me suis senti profondément concerné puisque l'auteur, né en 1924, est mon strict «contemporain». Il a vécu les mêmes événements dans le contexte qui était le sien, exactement comme de mon côté, je les ai vécus dans le mien: même perception des événements touchant à la fois la proche avant-guerre, la guerre et l'après-guerre... Un livre tel qu'on aimerait être capable d'en écrire un.

Pour en revenir à cet article et en le résumant, F.M. Bridel retrace le cas exceptionnel du jeune Serge Colette, né en 1926, issu d'une famille nombreuse d'industriels (Citroën notamment), enfant particulièrement précoce, intelligent et débrouillard, livré seul à la cohue de l' «exode», monté sur sa drôle de machine, une «*Monoto*», sorte de tricycle à moteur, biplace, pouvant atteindre 30 km/h! Devant la progression des armées allemandes, la décision de lui faire quitter Paris avait été prise par sa mère, le père étant mobilisé. Faisant confiance à Serge, mais ignorant totalement la rapidité extrême de l'invasion (personne ne l'imaginait d'ailleurs), elle lui confie la responsabilité de rejoindre la famille dans leur propriété des côtes atlantiques. Dans un premier temps la famille devait rejoindre Chartres où le grand-père les aurait attendu à la descente du train. Le reste du voyage aurait dû se faire en voiture. La raison de la mère de Serge de lui faire quitter Paris tout seul sur sa *Monoto* était que la voiture du grand-père ne pouvait contenir tout le monde et tous les bagages!... mais aussi sans doute parce qu'on n'avait aucune idée de ce qui allait suivre (autrefois les armées n'avançaient que lentement au gré des territoires conquis, perdus, puis reconquis...). C'est ainsi que Serge, très fier de la confiance qui lui est accordée, part avec son tas de

bagages. L'itinéraire lui est familier, il le connaît par cœur. Mais l'on ne pouvait alors se douter que les événements allaient se précipiter à une allure vertigineuse! Après mille péripéties et subitement en panne d'essence, il se trouve face à un officier allemand de la Luftwaffe. Ce dernier lui demande en bon français ce qu'il peut bien faire ici! Serge le lui explique... L'officier éclate de rire et lui dit que tous deux, Serge et lui, sont sans aucun doute cousins puisque lui s'appelle Hans Marseille, du nom d'ancêtres protestants réfugiés de l'édit de Nantes! Une connivence s'établit. En douce Marseille lui procure de l'essence et c'est ainsi que, non sans bien d'autres péripéties, il est accueilli au passage, par des connaissances de ses parents, notamment les Poirier, patrons de l'usine du même nom... Cette entreprise fabrique les Monotos! La remise à neuf du véhicule s'impose. Ce qui permet la suite du périple (Serge connaît les routes comme sa poche). N'ayant pas retrouvé sa parenté au rendez-vous, ni à Chartres, ni à la propriété, Serge Colette, en vrai Tintin de l'exode, boucle la boucle et rentre à Paris. Un Paris déjà occupé par les Allemands! Il y retrouve, ô surprise, sa famille qui en fait n'avait pu quitter Paris, faute de trains!

Paris sous l'occupation

Il faudra attendre quatre longues années pour que les Allemands s'essouffent et mordent la poussière. Stalingrad en 1942-43 marque le « commencement de la fin du IIIème Reich ». Cette fin ne s'obtiendra qu'au prix de destructions inouïes, tant matérielles qu'en vies humaines. On écoute Radio-Londres... On guette les quatre fameuses notes initiales de la cinquième symphonie de Beethoven (ta ta ta... taaa...) Elles marquent le début de l'émission. Nous restons l'oreille collée contre le haut-parleur de la TSF car les émissions anglaises et suisses font l'objet d'un « brouillage » par les Allemands. On suit ainsi tant bien que mal les péripéties de la guerre. Un beau jour, durant l'hiver si rigoureux de 1942-43 on apprend la chute de Stalingrad. Cette défaite est cruciale puisqu'elle scelle la fin prochaine du Reich nazi. Pourtant ledit Reich tiendra encore deux longues années! Le peuple allemand, pour une grande part fanatisé jusqu'au délire, tiendra envers et contre tout, au prix des pires souffrances. La foi en

la victoire finale est le mot d'ordre... De plus certaines armes secrètes la promettent (moteurs à réaction notamment dont seront dotés les V1 et les V2, sortes de missiles avant l'heure). La réalité est tout autre puisque sur le front de l'Est, c'est le début de la débandade... Comme pour toutes les retraites (Rappelons celle des armées napoléoniennes), il ne s'agit officiellement que de «retraits stratégiques». L'oreille toujours collée à la radio, René Payot, l'éminent journaliste suisse de la Radio romande («Radio-Sottens») dont les émissions sont tout aussi brouillées que celles de Radio-Londres, nous permet malgré tout de rectifier les nouvelles distillées par «Radio-Paris» (nazie) et d'avoir une vue plus exacte des opérations.

Pénurie tous azimuts... Les tickets suffisent à peine, je rentre affamé du lycée et m'envoie des tartines d'un ignoble pain-maïs arrosé d'huile de fois de morue (dont on en a des réserves!). Pour le chauffage, des boulettes de pâte à papier journal, trempées, essorées, serrées puis séchées, servent d'appoint aux classiques boulets de charbon. Le salon est l'unique pièce chauffée grâce à un petit poêle qui rougeoit et dont le tuyau est branché dans la cheminée... On est contents quand, grâce à ce moyen, on atteint +15 degrés, car les hivers de ces années de guerre sont très rigoureux... Il faut se débrouiller... A 30 km de Paris, se trouve le providentiel manoir des Myslick, «Lisellot» (Lisa-Elly-Otto). Ton grand-père s'est chargé d'en assurer la gestion en l'absence des propriétaires réfugiés aux USA. Ces derniers, dans l'immédiat après-guerre, ne reviendront plus qu'épisodiquement et le manoir sera vendu. Entre temps l'oncle Otto est en effet devenu le grand patron de Singer. Il remplace Mr. Lightner (lui-même le successeur de Sir Douglas Alexander). C'est donc à New-York, et plus précisément à Greenwich, que désormais tante Lisa et oncle Otto habitent.

À 30 km donc, au Nord de Paris, en direction de Mantes, se trouve le petit village de Mareil-sur-Mauldre, à la périphérie duquel se trouve Lisellot. Ce village est desservi par un antique autocar style SOAR... Un peu plus fiable tout de même. C'est le seul moyen de communication et il ne circule que trois jours par semaine. Sur son toit, une montagne de bagages hétéroclites parmi lesquels notre malle-navette en osier, destinée au ravitaillement d'appoint... Mais il existe un autre moyen de se ravitailler, ma bicyclette. Elle remplace

celle disparue dans la tourmente de l'exode. Encore heureux d'en avoir trouvée une au retour, une «Génial-Lucifer», marque prestigieuse! Car on se les arrache ces bicyclettes! Mais gare aux vols, devenus très courants!... C'est avec cette bicyclette que régulièrement, au gré des loisirs, je ramène fromages, beurre, oeufs, et même à l'occasion une dinde, une oie! C'est du sport! Et puis la petite route à montagnes russes qui mène à Lisellot via Saint-Cloud n'est guère surveillée. Autre providence: l'Ovomaltine que nous procurent les Stussi... Paris a faim certes, mais dans l'ensemble les gens se «débrouillent»... Restent hélas les gens totalement démunis... Ceci dit en regard d'autres pour qui cette même pénurie est source de profits éhontés: le monde du «marché noir» avec ses «BOF» (Beurre-Oeufs-Fromages, comme on les appelle). Ils auront maille à partir avec la population au lendemain de la libération!

À l'âge de quinze-vingt ans une part d'insouciance protégée... Le ravitaillement, les études, les examens, préservent un peu des difficultés de l'heure... Il n'est pas non plus exclu que la situation de guerre tende à tuer inconsciemment l'esprit d'enfance, de même que, plus tard, les rébellions adolescentes... Il faut dire aussi que ma qualité de Suisse me vaut d'être préservé du STO (service du travail obligatoire en Allemagne)... À ce propos, je me souviens qu'en traversant à vélo la place de la Madeleine, je me vois violemment agrippé par un soldat allemand revolver au poing, Il me conduit au poste de la Kommandatur... Un attentat «terroriste» vient peut-être de se produire... Mes papiers (il faut toujours les avoir sur soi) et ma nationalité suisse semblent avoir eu la vertu de me faire relâcher... Ouf!

Malgré ce genre d'inconvénients, la vie continue... Les copains sont là, plus tard les copines... Les «surprises-parties» chez les uns, chez les autres, derrière l'obscurcissement des fenêtres et sous l'œil attendri des parents. On apporte de vagues jus de n'importe quoi, de vagues tartes aux carottes, des rutabagas enrubannés, déguisés en œufs de Pâques... On fait bien entendu la connaissance du jazz, cette «musique de nègres» interdite par l'occupant. Mais il ne faut pas rater le dernier métro, celui de minuit! C'est aussi l'époque des «zazous» et du «swing», les «Merveilleuses et les Muscadins» de l'époque, manière sans doute de canaliser la révolte contre la guerre...

Surprises-parties, swing et rutabagas n'ont pas manqué de déboucher sur les « amourettes » banales qu'on imagine, dont l'une assez durable, sincère et réciproque. L'objet aimé étant Michelle Gratton... A Paris j'ai bien connu sa famille, sa sœur aînée Marguerite et son frère cadet Jean-François. Veuf, son père représentait pour moi l'instituteur-né dans le sens le plus élogieux du terme et j'avais beaucoup d'admiration pour lui. Guy a eu la chance de l'avoir en classe enfantine au Lycée Janson-de-Sailly. Mais voilà que, pour en revenir à l'essentiel, l'âge adulte est là, les caractères s'affirment, sans pour autant s'assouplir... On se quitte... pour se retrouver beaucoup plus tard, très bons amis.

Michelle est une excellente artiste peintre, très originale et pleine d'idées. Miniatures très fines et harmonieuses, objets et œufs peints pour les fêtes de Pâques font son succès. D'ailleurs elle expose beaucoup tant en Suisse qu'à l'étranger, surtout en Allemagne. Veuve de Marc Peyer, pédiatre bernois, elle a six enfants qui ont fait leur chemin, notamment un fils, Jean-Marc Peyer, excellent peintre, qui vit à Saint-Rémy de Provence et qui parfois expose à Berne.

Avec Maman nous restons avec elle en relations épisodiques, dans la mesure où elle a le temps !...

On s'invite, on va voir ses expositions pour autant que ce ne soit pas trop loin... on s'écrit, on se téléphone, etc...

Quant aux disques? De rares aubaines chez les marchands. À la salle à manger chez nous, trône un phonographe déjà électrique, branché sur le haut-parleur de la TSF... Il en sort la musique déjà bien fidèle de nos 75 tours... Je les adore et m'en gave: le trio à l'Archiduc de Beethoven par Cortot, Thibault et Casals (le premier disque en est resté hélas introuvable)... La 5^{ème} symphonie de Beethoven, un Frescobaldi, bien entendu sublime, et un des mouvements d'un Magnificat de Bach, joué par l'orchestre symphonique de Bâle... La tante Marily y chante comme choriste, me dit ta grand-maman.

Sur le plan culturel, les futurs «existentialistes» sont à l'œuvre... Chassés de leurs chambres par le froid, ils se fréquentent et écrivent autour des poêles à charbon des bistrots.

Jean-Paul Sartre au Café de Flore, place St-Gemain-des-prés, y écrit une bonne partie de son œuvre.

Vers le milieu de la guerre, en 1942-43, les usines Renault de Boulogne-Billancourt, travaillant pour les Allemands, subissent des bombardements de plus en plus fréquents. Les sirènes hurlent, on se rend dans les caves voisines au risque d'être ensevelis sous les décombres ... Les Anglais viennent de nuit, éclairent la scène à l'aide de fusées parachutées qui lentement tombent, permettant aux avions de descendre l'un après l'autre, assez bas pour lâcher une à une leurs bombes, épargnant ainsi au maximum les alentours. Par contre les Américains, eux, ne font pas dans la dentelle... De jour et de très haute altitude, leurs escadres de «forteresses volantes» lâchent en vrac leur marchandise... au détriment bien entendu de tout ce qui est autour! Statistiquement parlant, la cible est atteinte mais tant pis pour les alentours! Dans la certitude désormais de la victoire finale et de la libération, on répète «qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs». Piètre réconfort pour les victimes.

C'est dans ces circonstances que nous déménageons provisoirement pour l'avenue de l'Opéra. On y campe dans l'immeuble Singer, assez confortablement il faut dire, le somptueux appartement de Sir Douglas Alexandre, pourvu quand même de l'essentiel, s'y prêtant à merveille. Il existe une photo de Guy à six ou sept ans, debout appuyé contre la balustrade du balcon qui du sixième étage surplombe l'avenue de L'Opéra.

La musique me manque... À vélo certains jours, je retourne en douce rue des Princes pour me gaver de Frescobaldi, Bach, Gounod et de son Ave Maria sublimement interprété par Yehudi Menuhin. Sur l'autre face le Scherzo-tarentelle de Wieniawski, etc... Je ne dis rien bien entendu de cette escapade.

Parfois, le dimanche, en bande entre copains et copines (Labrunie, Gratton, Massin, Fortier...), on se rend au Théâtre des Champs-Élysées où se donnent des concerts classiques, c'est la seule musique autorisée... Ce sont souvent des orchestres allemands, mais tant pis...La musique n'a pas de frontières!

Entre musique classique et musique populaire (accordéon notamment), aucune antinomie pour moi.

Dans ma tête cohabitent ces deux mondes! Di Duca me parle parfois de «musique classique», à sa manière d'autodidacte intelligent... Bizarrement je me souviens qu'émoustillé par une découverte anecdotique qu'il venait de faire, il me raconte comment Chopin (ou Mozart?), devant un accord de onze notes perfidement présenté, s'est servi de son nez pour le plaquer!

Un beau soir, j'entends à la radio une musique inconnue... Je tombe en arrêt. Puissante en effet, elle ne laisse place à rien d'autre! Une sorte de coup de foudre... Il s'agit, je l'apprendrai plus tard, du Sacre du Printemps d'Igor Stravinski. Mais il se passera pas mal de temps avant que ne s'offre l'occasion de réentendre l'œuvre et d'en savoir enfin l'auteur. On ne fait que citer Stravinski; le reste je le dois à Landormy qui m'éveillera.

Lire

Landormy? À Lisellot, parmi toutes sortes de vieilleries, je trouve un modeste bouquin écrit dans les années 20 par un certain Paul Landormy. Il s'agit d'une histoire de la musique. Je la dévore... Je n'aurai ainsi plus aucune excuse d'ignorer l'auteur du Sacre!

Cette trouvaille, je la fais durant les vacances en piochant dans toutes ces vieilleries... Par ailleurs, d'autres découvertes m'attendent, des trésors inextricablement noyés dans l'épaisseur d'un alignement sans fin de revues et de bouquins sans valeur!

Ce sont principalement, Victor Hugo (Les Misérables en édition de luxe grand format), Balzac (La Comédie Humaine en vingt volumes, une des premières éditions de chez Houssiaux, 1866), Voltaire (Œuvres complètes en une douzaine de gros volumes datés de 1867, sans grande valeur, mais tout de même!).

Voici donc compensée la pénurie en littérature française de notre petite bibliothèque familiale où ne figurent que des auteurs allemands, récupérés sans doute à Bâle dans la bibliothèque de Herr professeur

Boos, ainsi que deux ou trois livres russes, notamment Gogol que ton grand-père relira avec ravissement à Genève durant sa retraite.

En effet, tes grands-parents n'achètent pratiquement pas de livres... Sauf à l'occasion des Noël, notamment ceux qu'on fête le 27 décembre chez les Stüssi au Parc St-Maur, avec les Schobinger; une occasion d'échanges de cadeaux, donc souvent de livres... Ma petite bibliothèque personnelle se meuble.

Les Contes et légendes n'ont plus de secrets pour moi, de même que les Jack London, James Oliver Curwood, les Trois Mousquetaires, Vingt ans après, le Vicomte de Bragelonne et le Comte de Monte Cristo; ils me passionnent... Autant en Emporte le Vent de Margaret Mitchell, jugé séditieux par l'occupant, se passe sous le manteau pendant la guerre...

Malgré ces ajouts, la Comtesse de Ségur reste en place, de même que Mickey, Bicot Bicotin, Félix le chat, Bécassine, Les Pieds Nickelés, etc...

Plus tard, chez les bouquinistes des quais de la Seine, pour une bouchée de pain, je dégotte quelques aubaines, Montherland (à peu près tout), Duhamel (La chronique des Pasquiers), Roger Martin du Gard (Jean Barois), etc.



Lisant un Mickey

À Lisellot, dans l'intervalle libre que me laissent les heures où j'aide les employés de la ferme, tous Russes bien entendu, je lis. Traire, faire les foins et les moissons me sont désormais familiers... Une autre tâche est de m'occuper de six chiens, de les promener. Ce sont des bergers allemands, logés deux par deux, dans trois cages dispersées dans la propriété... Ils m'attendent en fin de journée en aboyant, de loin déjà. En automne, la richesse en variétés de pommes

est considérable si bien qu'à cette période de l'année, la promenade des chiens devient une tournée de dégustation!

Juste après la fin de la guerre, la ferme est vendue. Tante Lisa, revenue, m'invite à me servir parmi les livres. Je ne me fais pas prier! Ils sont toujours là, en bonne place. Guy en a pris sa part.

La libération

Ça y est, ils ont débarqué! C'est le 6 juin 1944. Après de lourds combats, les alliés arrivent au seuil de Paris. C'est à la division blindée du Général Leclerc que revient l'avantage d'y pénétrer la première... Au centre de Paris, la préfecture est déjà aux mains des FFI (forces françaises de l'intérieur) et des FTP (franc tireurs partisans, communistes). Il faut dire que la police ne demande pas mieux que de participer, ayant tant de chose à se faire pardonner (rafle du Vél-d'Hiv notamment et autres obéissances aux Allemands). Des barricades s'élèvent... Une bataille de quelques jours (une longue semaine tout de même si je me souviens bien) met Paris aux mains des alliés... Non sans pertes, bien entendu.

Soudain parvient une terrible nouvelle. Claude Labrunie et son frère Philippe ont été abattus par les Allemands en même temps qu'une vingtaine de jeunes gens partis à vélo rejoindre les forces alliées débarquées. Ils n'avaient aucune formation et portaient ainsi hélas comme pour un pique-nique. Une «taupe» les ayant dénoncés, les Allemands n'ont eu qu'à les cueillir au petit jour dans une ferme de Saint-Aubin, au sud de la Loire, et les fusiller à l'orée d'un petit bois. Inutile de dire la réaction de désespoir des parents Labrunie! Je les connaissais bien. Je suis atterré, au point de me sentir coupable de vivre...

J'étais alors engagé dans un groupe de premiers secours dont le poste se trouve dans un profond sous-sol de la rue Saint-Roch (près de l'Avenue de l'Opéra). Il est aménagé en infirmerie. Deux médecins chevronnés en ont la responsabilité. Des tours de garde sont organisés (3 x 8 heures). Une vieille ambulance,

munie d'un drapeau blanc, permet de sillonner le quartier... Les tirs crépitent. On n'est pas loin de l'Hôtel Meurice, grand quartier général allemand. D'autres hôtels des alentours sont également occupés par les Allemands. À tout moment, il faut se mettre à l'abri des balles perdues sous les porches des entrées d'immeubles. On ramasse des blessés, aussi bien français qu'allemands. Ces derniers ne sont plus tout jeunes généralement. Sachant la guerre perdue, ils sont résignés, sortent des grands hôtels qu'ils occupent et se rendent sans façon. En fait, ils sont terrorisés. Quelques officiers plus jeunes cherchent à livrer un ultime et inutile combat. Beaucoup se font descendre. Deux meurent d'hémorragie interne à l'infirmerie. Mais on n'a pas le temps d'être stressé, on repart...

Plus tard, on apprendra que, sur ordre de Hitler, Paris aurait dû être détruit (ordre de «brûler Paris», a-t-on dit). Le Général Von Choltitz, commandant du «Gross Paris», renonce à obéir à cet ordre imbécile à la suite, dit-on, d'un ultimatum que lui adresse l'Etat Major du Général de Gaulle par l'intermédiaire du consul de Suède. C'est le prélude à l'assaut de l'Hôtel Meurice. Choltitz se rend et signe l'acte de reddition.

Des liesses incroyables suivent. Je vois encore le Général de Gaulle descendre les Champs Elysées... Il est comme un périscope émergeant du flot humain, on ne peut voir que lui! La foule est innombrable. Malencontreusement, du haut des toits, des coups de feu éclatent. Des Allemands irréductibles? Ou peut-être les miliciens français de Doriot, à la solde des nazis? On se jette à terre, il y a des blessés. L'enthousiasme n'en est pas altéré pour autant. Les chars de Leclerc parquent dans le jardin des Tuileries, c'est l'occasion d'un chaleureux tumulte d'échanges... Les bouteilles de derrière les fagots circulent. Neuf mois plus tard bien entendu, des naissances...

Au bout de peu de temps, bien que soulagés, on déchanté... De sordides règlements de compte surviennent, souvent entre voisins. Des procès sommaires sont traités par de soi-disant tribunaux populaires hideux. Un livre circule intitulé «Liste des suspects et des douteux», ça donne le ton! À la vindicte publique s'ajoute la vanité de

certaines «résistants de la dernière heure» qui s'érigent en justiciers. De vrais ou faux collaborateurs sont désignés. Notamment des femmes souvent des serveuses accusées ou simplement soupçonnées d'avoir fréquenté des Allemands... Elles sont tondues sur la place publique. Bien des profiteurs du marché noir sont exécutés sommairement pour avoir suscité l'exaspération des ventres creux. Des intellectuels et des artistes sont également arrêtés pour avoir collaboré. Par exemple, Sacha Guitry, Arletty et bien d'autres. Beaucoup d'entre eux n'ont fait que poursuivre leur métier, notamment en se produisant sur les planches devant un public constitué en partie d'officiers allemands. Louis Ferdinand Céline, funambulesque antisémite caricatural, mais génial écrivain, est rattrapé en Hollande. Il est incarcéré à Paris avant de bénéficier d'un élargissement. Encore plus grave était l'engagement fasciste total et féroce de certains écrivains et éditorialistes: Jean Hérold Paquis, Ph. Henriot, Brasillach, Drieu La Rochelle, Maurras, Lucien Rebatet. Ce dernier sera condamné à mort mais finalement gracié. Il est l'auteur d'«Une histoire de la musique» ouvrage remarquable aux Ed. Bouquin 1969, plusieurs fois réédité.

L'euphorie de la Libération est ainsi ternie par l'«épuration». Il ne pouvait en être autrement. Il faudra plusieurs semaines pour que se réorganise une vie tant soit peu normale. L'approvisionnement reste précaire, le pain au son et au maïs est pâteux, visqueux, exécrable. Par contre, les moyens de communication se rétablissent peu à peu, les lignes ferroviaires se rétablissent. Les chemins de fer circulent à nouveau, tant bien que mal... Si bien qu'un an après, à la fin de juillet 1945, il m'est possible de répondre à «un ordre de marche» venu de Suisse, via le Consulat. Ce qui signifie me rendre à Bâle en train pour mon école de recrues. La fin des hostilités n'étant pas encore déclarée (C'est l'ultime guerre des Ardennes), l'ambassade suisse n'accorde ni dispense ni délai et j'ai déjà un an de retard. De toute façon, les vacances universitaires sont là. Au fond, je n'en suis pas mécontent et l'idée de retrouver la Suisse, une Suisse bien sûr idéalisée n'est pas pour me déplaire.

L'Après guerre. Retrouvailles avec la Suisse. L'ER

L'armistice n'étant pas loin, c'est déjà une espèce d'«après-guerre». La Suisse de ce jour de juillet 45 n'est bien entendue plus tout à fait celle que j'ai quittée, il y a six ans. Car six ans dans de pareilles circonstances, ça compte. En gare de Bâle, après un voyage interminable autant qu'enfumé et une fois franchi l'épais rideau douanier, policier et sanitaire, me voilà dépêtré, non sans avoir été aspergé de je ne sais quel DDT par les soldats sanitaires de service. L'oncle Edgar est là, toujours accueillant, chaleureux. Il m'emmène à travers la ville. Pour aller où? Éberlué, je n'en garde qu'un souvenir flou. Malgré le rationnement, la ville scintille, ses magasins sont pleins.

Quelques visites aux familles côté maternel, notamment un certain oncle Emile Sydler, chef de police à Bâle, père de Werner (le dentiste) et de Trudi Hohl, épouse d'Hermann Hohl, médecin à Heiden (Appenzell). Werner et Trudi sont donc les cousins de Martheli.

Toi, Sophie, et tes sœurs connaissez leurs enfants, surtout Rosmarie, la plus proche puisque domiciliée à La Chaux-de-Fonds.

De Rosmarie justement nous savons que l'oncle Emile Sydler-Bär, officier de police, aimait les spectacles et qu'il se portait volontaire pour assurer la sécurité de l'Opéra et du Théâtre de Bâle. Ainsi avait-il droit à une place gratuite. Ses propres enfants, Werner et Trudi, étant trop jeunes, c'était sa nièce Martheli qui en bénéficiait.

Cette dernière en a toujours parlé comme d'un magnifique souvenir.



Rosmarie 2010

À demain l'entrée à l'école de recrues (ER)... Autre comité d'accueil!

La «Caserne Rouge» dominant le Rhin, accueille ses recrues! Tumulte dans la cour, ordres hurlés, sous-officiers courant dans

tous les sens et faisant rapport sur rapport aux officiers postés dans un coin. Voilà pour le décor. Pour commencer les activités, se faire tondre par un coiffeur militaire à raz le crâne n'est pas une mince affaire, narcissiquement parlant... Ah, la bobine qu'on a!... (Le style crâne boule de billard actuel n'est pas encore de rigueur).

Puis l'uniforme gris vert ajusté bizarrement par des tailleurs non moins militaires parachève l'élégance de «l'uniforme». Le gris-vert me rappelle singulièrement quelque chose, avec en moins les bottes. En lieu et place, deux paires de «chaussettes-à-clous» offertes par la Confédération; elles seront définitivement notre propriété. La première est «de plaine», la seconde est «de montagne» avec des tricounis. Elles font l'objet d'une sorte de culte. Les instructions du livret de service se terminent d'ailleurs sur l'hymne à la gloire des chaussures du soldat suisse, «le mieux chaussé du monde!», ok. Il est vrai qu'elles feront leurs preuves! Je les garderai des années.

Le même livret de service nous apprend que pour éviter les cloques aux pieds, il faut impérativement se les saupoudrer à la poudre Arfol. De plus, afin d'éviter les ongles incarnés, il est tout aussi impérativement recommandé de se les couper carrés et non arrondis. Me voilà averti.

Mais dans l'immédiat, il faut s'y faire à l'«atmosphère»! Tout est gueulé, tout doit se faire au pas de course. On doit s'annoncer pour tout et pour rien («mon lieutenant, soldat sanitaire Tartempion!). Il est indispensable d'avoir toujours l'air affairé. Mais l'important n'est pas vraiment là. Il se trouve parmi mes nouveaux camarades: beaucoup d'étudiants en médecine, en pharmacie, en dentisterie ou en théologie... Ils viennent également y passer leurs vacances... Ils sont de par leur formation en cours les plus aptes à devenir les traditionnels «sanigonfles», terme plein de condescendance d'usage chez les soldats munis d'une arme.

Notre arme à nous, c'est le demi brancard, engin anachronique très 14-18, en fait 8 kg de bois et de «doile zolide»... Plié, il se porte comme un fusil et agrmente un paquetage encore très napoléonien:

sac à poils en peau de vache, encadré de la classique capote roulée serré-serré en saucisson, selon une technique longue et fastidieuse dont je te fais grâce. La dérouler en cas de froid ou de pluie, on n'aime pas ça, mais alors pas du tout! Parce que après il faut la re-enrouler!

La pelle, la pioche, la longue baïonnette-scie destinée à scier du bois et en faire des attelles ou du feu, le masque à gaz, le sac à pain et dieu sait quoi encore.

Ah, oui, j'allais oublier cerise sur le gâteau quatre petits bouts de bois tout en haut du paquetage, serrés sous les courroies de la capote! Ces bûchettes sont destinées, nous explique-t-on, à amorcer le feu lors des bivouacs. Et nous voilà transformés en sapins de Noël!... Encore un oubli: «le sachet de propreté»! En fait rien de plus sale, la brosse à habits côtoyant le chiffon à graisse à chaussures et autres babioles. Nous voilà harnachés, et partis pour les premiers 30 km... Aïe, les cloques... Mais ça fait les pieds dit-on! On se les soigne parmi, au moment des pauses.

Au retour, l'infirmerie est un recours possible. Elle est desservie par un vieil infirmier militaire de métier et par un jeune lieutenant médecin qui «paie ses galons» comme médecin d'école. Sans doute s'enquiquinent-ils à journée faite en attendant le retour des valeureux excursionnistes.

Et puis il y a Pète-sec! Le superman de l'école. Pète-sec? C'est l'adjudant Kaeser, personnage incontournable. Instructeur de métier, lui, ne gueule guère, il n'en a pas besoin. Son autorité suffit. Même si parfois il apostrophe crûment une recrue, mais c'est sans aucune méchanceté. Bêtement, on rit. Il faut dire que la condition de recrue n'est guère propice aux raffinements dialectiques de salon. Pète-sec, c'est l'âme de l'école, l'éminence grise qui, de génération en génération forme puis «conseille» les jeunes officiers inexpérimentés (j'en saurai quelque chose plus tard).

Quant au commandant d'école, le colonel Maeder, il est invisible, quasi-mythique, pendant que son adjoint, le capitaine Wüst, un demi-fou, joue au Prussien dans le rôle de «terreur» qu'il se donne! Ce psychopathe finira mal, je l'apprendrai bien des années après.

Le caractère fastidieux et astreignant des tâches et exercices n'occulte pas pour autant la prise de connaissance que je fais de mon pays au travers tous ces nouveaux camarades.

Tous de chics types, avec leurs manières d'être et leurs parlars différents, leurs accents, vaudois, genevois, neuchâtelois, fribourgeois... Leur humour aussi. En somme je suis en train de découvrir ce brassage qui soude les citoyens suisses, toutes couches sociales confondues. Il faut dire que les parlars sont encore authentiques, propres à chaque entité régionale, nullement nivelés encore par le rouleau compresseur du bredouillement franglo-beur.

Damoclès et les brosses à dents

Un certain samedi soir, veille du congé dominical, voilà que l'omniprésente Epée de Damoclès que représente «l'inspection surprise» s'abat sur nos têtes innocentes. Elle est raffinée, pour ne pas dire sadique! Le sérieux épiscopal de l'officiant chargé de la triste besogne transforme la perspective euphorisante du congé de fin de semaine en une oppressante ambiance. Soudain, panne d'électricité! (Elles étaient fréquentes à l'époque). Serait-elle providentielle? C'est bien ce que pensent les naïfs résidents que nous sommes. La Providence en effet, dans sa grande bonté, devrait inspirer la remise aux calendes grecques de cette inopportune inspection? Erreur!... Superbement, la Providence nous ignore... Sans état d'âme la lampe de poche de l'officiant scrute les ténèbres. Elle prend pour cible les tablards, au-dessus des lits, et plus particulièrement les brosses à dents! Ces dernières, plantées dans un verre à dents avec le «Sérodent» (pâte dentifrice), mettent en valeur l'austérité des paquetages modelés selon la rigueur géométrique d'un cube. Dans la pénombre, leur blancheur les rend perceptibles... Arrivé à ma hauteur, le faisceau lumineux s'attarde... Aïe! La voix galonnée glapit: «Votre brosse à dents, elle est où?» Catastrophe! l'aurais-je oubliée? (Si cet abruti ne la voit pas, c'est qu'elle n'y est pas...). De l'incorruptible tombe la sentence: «Toute la chambrée consignée». Et toc! Fin de l'inspection. Adieu veaux, vaches, couvées, congé! Revient la lumière. Sa cruauté rend évidente la non-absence de ma brosse à dents! Elle est là ma brosse à dents, bien là, plantée dans son verre à dent avec le Sérodent (poil aux dents). Oui, c'est bien ma brosse à dents... Ses poils sont hélas d'une noirceur insoutenable face à l'immaculée blancheur des quinze autres!

Faut-il préciser que mon génial exercice de camouflage noir sur noir ne suscite pas le moindre enthousiasme. En effet, dans le vibrant élan d'une solidarité outragée, le chœur des camarades résidents m'affuble de prestigieux noms d'oiseaux. Yapuka attendre philosophiquement le prochain congé! Tristement (poil aux dents), je change de brosse à dents.

Malgré mes manquements, je suis «pointé» pour l'école de sous-officier (SOF). Cette école me fait faire connaissance avec Georges Bridel que je retrouverai à l'hôpital de la Chaux-de-Fonds.

Aux cours annuels de répétition succède l'école d'officiers (OF). Toujours Bâle, toujours Pête-Sec. Pas de chance cette année, les cours d'équitation sont remplacés par des cours de Jeep, dommage! Je ne pourrais donc pas perpétuer l'image bucolique du médecin «parcourant à cheval le soir d'une bataille le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit...». C'est au cours de cette école d'officiers que je fais la connaissance de Pierre Humbert-Droz, marié à Sylviane, dite Carotte. Maman et moi poursuivons cette amitié... Pierre deviendra ton parrain, Sophie. L'été suivant, je paie mes galons comme médecin de l'école de recrues d'infanterie de la Pontaise, à Lausanne. Après ce «paiement de galons», suivent les annuels cours de répétition comme médecin dans les transmissions (radio, télégraphie, chiffre). Avantages de ces cours pas toujours drôles les connaissances qu'on y fait, les sympathies qui s'y nouent, souvent plus valables qu'au civil.

Retour en arrière, 1942

Nous sommes en pleine occupation. Une fois le bac en poche, que faire? L'agronomie? La médecine vétérinaire? La médecine humaine? Cette dernière l'emporte. La vie continue malgré des moyens réduits. On se serre les coudes, l'organisation scolaire et des universités est relativement préservée, les profs sont excellents, la solidarité estudiantine n'est pas un vain mot... Le tout, c'est de suivre. En effet, le passage de la dépendance de l'écolier à l'indépendance de l'étudiant n'est pas forcément chose facile...

Du PCB (Physique-Chimie-Biologie, c.a.d. propédeutique d'un an dispensée par la Faculté des Sciences), on passe à l'Université

dont dépend l'École de médecine. S'en suivent six années consacrées à l'étude des différentes disciplines médicales et aux stages dans les hôpitaux. C'est ainsi que d'un bout à l'autre sont menées de front la théorie et la pratique (le matin le stage, l'après-midi les cours). À la fin de chaque année, un examen de passage permet d'accéder à l'année suivante. En première année, mon premier stage clinique se fait en chirurgie chez le professeur Henri Mondor. Un personnage!... Esthète et académicien, enthousiaste de Stéphane Mallarmé. Peintre à ces heures, les roses ajoutant à sa renommée. Les citations pleuvent sur les «stagiaires ignares» comme il se plaît à nous qualifier (même pendant qu'il opère). Les dits stagiaires ignares sont juchés debout tout autour de la table d'opération sur des sortes de gradins, comme à un match.

Le premier jour de ce premier stage, dans un couloir, je me heurte à un type chauve. Je le prends pour une «huile». Il me détrompe et m'explique qu'il est stagiaire lui aussi, qu'il débute aujourd'hui, tout comme moi... C'est Jean Richard. Sa calvitie? Une séquelle de typhoïde, m'expliquera-t-il. Jean devait devenir un de mes meilleurs amis et plus tard le parrain de Valérie. Le lendemain, nous faisons plus ample connaissance autour de l'archaïque «masque d'Ombredane» (anesthésie au chloroforme-éther) que d'autorité nous met entre les mains une infirmière pressée, appelée à quelque autre tâche, plus pressante. Elle le fait moyennant tout de même quelques explications sommaires. Bien qu'«ignares», on s'en tire, la malade aussi! On en rirait encore si Jean Richard n'était hélas décédé il y a quelques années d'un cancer digestif. Marguerite, sa femme, psychiatre d'hôpital, prend en relais la fonction de marraine.

Du stage suivant, toujours en première année, mais en médecine cette fois, chez le professeur Moreau, dans les vieux murs de Bicêtre. De ce stage, je retiens le souvenir vivace et tragique d'une jeune anorexique mentale, la première qu'il m'a été donné de voir. Cette jeune personne, intelligente et subtile, comme la plupart des anorexiques, est déroutante. Elle parle de religion aux médecins et de médecine à l'aumônier! Elle devait décéder d'une grave tuberculose pulmonaire, comme beaucoup d'anorexiques de l'époque.

On est un petit groupe (Bonhomme, Dijon, Minkowski, Corone...) qui hantons, après le cours, le laboratoire d'anatomie du professeur Ollivier. Ce dernier partage la chaire avec le célèbre Rouvière dont les livres d'anatomie restent de grands classiques. Ollivier nous explique mille choses. Désabusé, il déplore s'être échiné toute sa vie à décrire tel détail de l'oreille interne face à des étudiants qui de toute façon n'en retiennent rien! C'est là le type de souvenir que l'on retient, dieu sait pourquoi!... Dijon, plus âgé que nous, est un barbichu bedonnant à la voix de tête; un original, très communicatif... Fortuné, il passe sa vie à étudier, il est docteur ès sciences, ingénieur agronome, docteur en droit, docteur es lettres... Il a des propriétés en province et passe ses nuits à rédiger d'excellentes critiques de littérature. Par ailleurs, en tant que juriste, il fait gagner des procès à des malheureux injustement éconduits par la «Sécu». Il a le don admirable d'aller à l'essentiel. On restera lié. Plus tard il viendra nous rendre visite à Perreux. Pas seulement pour nous voir, mais aussi pour planquer de l'argent. Diabétique grave se soignant lui-même, il mourra tragiquement d'un coma hypoglycémique, ce que nous apprendra plus tard Jacques Bonhomme.

Jean Richard ne fait pas partie de ce groupe. En fils unique, il vit à Auvers-sur-Oise (village où Van Gogh a vécu), entouré de sa mère, de sa grand-mère et de sa tante. Cette dernière est receveuse postale, c'est-à-dire directrice de la poste du lieu. C'est une «maîtresse femme». Elle restera sa seule «mère» après le décès de sa grand-mère puis de sa mère. Jean m'invite parfois à déjeuner et pour l'après-midi. Lorsque Jean vient chez nous à Boulogne, nous jouons un moment au tennis dans les environs. Un jour, Jean fait la connaissance d'un étudiant vietnamien, une curiosité pour l'époque, Yang (pas Tchang) et de ses deux sœurs. Leur français est approximatif. Yang, certainement fortuné, nous invite un jour à dîner à la Tour Eiffel, rien que ça!... en compagnie de ses enchanteresses de sœurs.

Quelque temps après, j'apprends que Yang a coupé les ponts! Un lamentable malentendu. Ne s'est-il pas imaginé que Jean l'avait traité de «chinetouque! Ce qui bien entendu est totalement faux. Mais il n'est plus possible de revenir en arrière, Yang s'est enfermé définitivement dans cette interprétation proprement délirante.

Fin des études à Paris. Péron

Lors d'un stage à Sainte-Anne (clinique psychiatrique universitaire de Paris), en cette fin d'études que représente sixième année, se pose l'orientation à donner à mes futures activités? Ce choix s'opère pour moi à la faveur de deux «chocs»:

Le premier choc, c'est la découverte du monde psychiatrique, lors d'un stage à Sainte-Anne (clinique psychiatrique universitaire de Paris). Ce monde pour moi insoupçonné jusqu'alors. Le patron n'est autre que Jean Delay, professeur prestigieux, académicien, et titulaire de la chaire... Il est donc comme Mondor un homme de lettres, connu notamment pour sa remarquable biographie d'André Gide («La jeunesse d'André Gide», 1957). Sur le plan scientifique, dans les années 50, il démontrera avec son adjoint Pierre Denicker l'intérêt d'un produit psychotrope révolutionnaire, le Largactil, celui qui allait changer radicalement le visage de la psychiatrie. Jusqu'alors ce produit n'était utilisé qu'en anesthésie chirurgicale dans le cadre de la méthode nouvelle de «l'hibernation artificielle» introduite par Laborit.



Cette méthode d'hibernation, mise au point au Val de Grâce (hôpital militaire) par Henri Laborit (chirurgien de la marine à l'origine), était destinée à réduire la perte de sang et à pallier au risque des redoutables chocs opératoires. C'est à lui que revient le mérite d'avoir attiré l'attention des psychiatres sur ce produit dont il observait les effets sédatifs sur ses opérés. On parlait alors de «déconnexion», le médicament s'interposant entre l'agression (l'intervention) et la réaction somato-psychique consécutive. Avant le Largactil, cette réaction de défense, en dépassant les bornes, pouvait mal tourner et constituer un «stress dépassé», autrement dit un «choc opératoire mortel». Ainsi disposait-on désormais d'un moyen de prévention inédit agissant tant sur le plan neuro-végétatif que sur le plan psychique. Ultérieurement Laborit, éthologue avant l'heure, se rendra célèbre par ses recherches en neuro-psycho-biologie, principalement dans le domaine des comportements. Sa fille, sourde-muette, sera la démonstration vivante des énormes

possibilités de compensation du cerveau face à une anomalie. A ce titre, se référer au remarquable film de Resnais, «Mon oncle d'Amérique», ainsi qu'à celui intitulé «Le monde du silence».



Pour en revenir à Ste-Anne et aux belles leçons de Jean Delay, elles m'ouvrent des horizons. Quelques années plus tard en effet, dans le cadre d'un diplôme de médecine légale et de psychiatrie que je préparais, je fréquente à nouveau Ste-Anne, prenant part à des petits séminaires du soir. Une vraie nourriture de l'esprit que d'entendre Guiraud, Ajuriaguerra, Hecaen, Henri Ey...

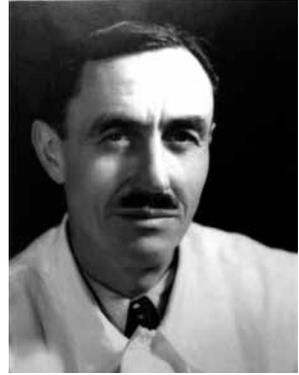
Le second choc, c'est la neurologie, en fin d'études aussi. Le théâtre en est la petite rue Boileau, à Auteuil, celle de mes premiers pas à l'école enfantine. Un cercle serait-il ainsi bouclé? Oui, sans doute, puisque l'hôpital Ambroise Paré, lieu d'un ultime stage hospitalier en médecine, sera en même temps le commencement d'autre chose. Bien que banal de prime abord, ce stage sera déterminant. Et pourtant, Dieu sait s'il commence mal!

Le patron en est Jean-Noël Péron, personnage rugueux en apparence, susceptible, à l'humour sarcastique, gros fumeur de cigarettes qu'inlassablement il roule... Il me prend en grippe parce qu'à sa demande, je lui indique innocemment mon lieu de domicile. Or ce domicile est proche d'Ambroise Paré. Il en conclut je l'apprendrai plus tard que si je ne me suis inscrit dans son service c'est uniquement par commodité et non pour sa notoriété! Ce n'est pas si faux, d'autant plus que je ne connaissais pas Péron! D'autres, connaissant le truc, s'inventent un domicile à l'autre bout de Paris!

Le personnage n'est pas facile certes, mais se révélera attachant et généreux. Péron est médecin des hôpitaux, également neurologue, psychiatre, remarquable clinicien, encore un peu «du genre patron à l'universalité du savoir». D'une façon générale, dans les années à venir, cette «universalité» sera remise en cause et fera d'ailleurs l'objet d'un film, «Le Grand Patron», avec l'acteur prestigieux qu'était Pierre Fresnay. Fini donc les patrons omniscients et interchangeables qui déménagent par exemple avec tout leur

personnel d'un service à un autre, parfois d'une discipline à une autre... J'exagère à peine!

Pourtant Péron et moi, on fera connaissance. Il est, dit-on, mésestimé de ses pairs. On dit aussi qu'il a été refusé à l'agrégation en raison de son caractère intrançais, hors normes. Se sent-il relégué dans son petit service de la rue Boileau? Dieu sait... Ultérieurement, il se verra confier (par la toute puissante Assistance Publique (l'«AP»), la charge d'un service de neurologie autrement plus important à la Salpêtrière. Il faut dire qu'à l'époque, la Salpêtrière est encore la Mecque de la neurologie, le rouleau compresseur anglo-américain n'étant pas encore passé. Plus tard, en 1954-55, après mon adaptation en Suisse, je reviendrai à Paris muni d'une bourse d'études, pour une année sabbatique d'étude, avec cette fois Maman, Natalie et Anne. On est logés chez tes grands parents, un grand avantage affectif et matériel.



Jean-Noël Perron

Qui est Noël Péron? Si j'en parle, c'est parce qu'il a beaucoup compté pour moi. Valentin Magnan, son grand-père (1835-1916), est un des grands noms de la psychiatrie française, professeur en chaire et médecin chef de «l'asile d'aliénés universitaire de Sainte-Anne» qui vient d'être inauguré (1867), hors des murs de Paris, c'est-à-dire encore en pleine campagne! Magnan est également le fondateur en 1875 de la Maison de Santé du Château de Suresnes, clinique privée qui reviendra à ses successeurs, dont Noël Péron. Cette clinique a accueilli bien des grands de ce monde, par exemple la deuxième fille de Victor Hugo, Adèle (1830-1915), dont l'état mental était atteint. C'est pour elle que s'est construit un petit pavillon dans le grand parc. Elle y serait morte... À Suresnes donc, au bord de la Seine, dans cet immense parc, se groupent autour du «Château» une série de pavillons destinés à recevoir chacun huit à dix malades.

Plus tard, lors de mon année sabbatique à Paris en 1954-55, j'aurai l'occasion d'y travailler à temps partiel, deux après-midi par semaine, comme remplaçant de l'adjoint en titre, Saladin. Cette activité me fut instructive en raison de la clientèle privée, très différente de celle des hôpitaux publics. De plus, l'aspect «beurre sur les épinards» n'est jamais négligeable.

Actuellement la clinique de Suresnes n'existe plus. La propriété a été vendue aux usines Dassault (aviation militaire). Noël Péron est mort vers 1970, à 70 ans, au cours d'une malencontreuse opération pour anévrisme du carrefour aortique.

Pour en revenir à l'Hôpital Ambroise Paré de la rue Boileau, il s'agit bien d'un service de médecine générale, avec une consultation qui, sans l'afficher, est fortement teintée de neurologie et de psychiatrie, ce que j'ignorais au départ. Pour moi en effet c'est la fin des études, les derniers stages, les derniers examens, un sujet de thèse à trouver, etc... Je m'intègre finalement au service. Au point de m'y sentir à l'aise et de me voir confier par Péron une thèse de doctorat sur un sujet à l'ordre du jour, l'électrochoc, une méthode récente qui a déjà fait ses preuves, mais seulement en milieu hospitalier (les médicaments psychotropes n'existant pas encore).



On peut dire qu'avec l'électrochoc (EC) et les cures d'insuline, s'amorçait le tournant de la psychiatrie moderne, juste avant l'avènement des médicaments psychotropes (largactil et suivants). Pichot, dans «Un siècle de psychiatrie», rapporte ce qui suit: «Peu avant la dernière guerre, au Maudsley-hospital de Londres, centre psychiatrique ou le niveau scientifique et où la qualité des soins était considérés comme les plus élevés du monde, Eliot Slater fut mis en présence d'une salle réservée aux mélancoliques chroniques (...) Menant des années durant une existence douloureuse sans que la médecine puisse leur apporter de secours (NDLR: notamment délires mélancoliques chroniques qu'on ne voit pratiquement plus de nos jours). Il rapporte dans ses souvenirs l'impression profonde qu'il ressentit lorsque l'introduction

de l'électrochoc provoqua leur guérison en quelques semaines, reléguant leur tableau clinique de chronicité à la psychiatrie historique!»



Ma thèse concerne principalement l'application ambulatoire de la méthode. Le titre en est d'ailleurs «L'électrochoc ambulatoire» (1949). Comme son nom l'indique, ce procédé est destiné, sous conditions de sécurité, à éviter au patient l'inconvénient d'une hospitalisation en milieu psychiatrique. Elle s'adresse principalement à des sujets atteints de dépression mélancolique, maladie qui se situe dans le cadre de la psychose périodique maniaco-dépressive (dite aujourd'hui «trouble bipolaire»). Au cours des années 60-70, l'EC est supplanté par l'apparition des médicaments psychotropes anti-dépressifs. Relégué à l'arrière plan, pour presque disparaître, l'EC reste pourtant le recours ultime dans certains cas rares, particulièrement réfractaires aux médicaments modernes.

Exemple: après ma retraite (1989), ayant ouvert chez moi la petite consultation privée que tu sais, je fais de l'EC la dernière et heureuse expérience. Il s'agit d'une personne d'une cinquantaine d'années, mère de famille d'un milieu vigneron des alentours. Elle est atteinte d'une mélancolie gravissime rebelle (ici, le mot mélancolie est employé dans le sens d'une grave et dangereuse psychose entrant dans le cadre des psychoses périodiques, bipolaire»). Sa famille ne sait plus à quel saint se vouer. Les meilleurs traitements anti-dépressifs ont échoué, y compris en milieux psychiatriques... L'état somatique se dégrade dangereusement (refus de nourriture, amaigrissement inquiétant, sans pourtant d'idées suicidaires exprimées...). Il n'est dès lors pas très difficile de faire accepter par la famille un traitement par électrochocs. Ces chocs seront pratiqués à Cery dont je connais un des patrons; un de ceux qui sont encore ouvert à ce traitement et qui résistent à l'ostracisme total jeté sur la méthode (par l' «anti-psychiatrie» notamment dans les années 70). Une série d'EC sous narcose viennent à bout de cette dangereuse mélancolie. Guérie, la patiente n'ose y croire, encore moins sa famille. Je la suis en

consultation quelques mois pour «consolidation». Et c'est sans scrupule que j'accepte les bonnes bouteilles dont me gratifie cette sympathique famille de vigneron.

Parallèlement à ma thèse, toujours en fin d'études, je fréquente l'institut médico-légal, et l'institut de médecine du travail. Ce qui fait que j'obtiens, en plus de mon doctorat en médecine un diplôme de médecine légale et psychiatrie et d'autre part un diplôme de médecine du travail. Cette dernière branche a fait son apparition dans l'immédiat après-guerre, en même temps que la Sécurité Sociale (dite la «Sécu»), assurance-maladie unique, étatique, née dans l'immédiate après-guerre. Sur papier, cette «Sécu» a été remarquablement conçue, mais a dégénéré en quelques années pour devenir un «machin» monstrueusement dispendieux et tracassier dans le cadre d'un système de santé défectueux. Parallèlement, l'Angleterre fait la même expérience avec sa «National Health», de piètre réputation. Pour moi ces deux diplômes de médecine légale et psychiatrie, et de médecine du travail, en sont restés là, au stade de potentiel inexploité.

Examens d'équivalence des diplômes français et suisses. Nouvelles amitiés

Je me prépare à l'équivalent du baccalauréat en Suisse. Il est nécessaire d'avoir appris une seconde langue du pays. N'ayant appris que l'anglais au lycée et non l'allemand, je me prépare à cette dernière langue à l'école Berlitz. L'équivalence du bac en allemand me sera accordée à Neuchâtel durant un petit séjour de vacances avec Guy. On joue au tennis... Le jour de l'examen les examinateurs sont bien gentils avec moi... Quant à l'histoire suisse et la géographie suisse, également exigées, je les potasse dans des livres scolaires. Les examens se passent l'année suivante à Genève. Tout se passe bien, Ouf!

Plus redoutable est la perspective des examens finaux de médecine (les premier et deuxième «propeds» m'étant accordés). Cette adaptation en vue des examens finaux se fait à Genève moyennant

deux semestres d'adaptation. A moi d'organiser le comblement de mes lacunes en fréquentant les cours qui conviennent. Tout se passe bien et me voilà, en 1951, titulaire du diplôme fédéral de médecine me conférant la qualité curieusement anachronique de «médecin-chirurgien». Genève est alors une ville charmante et gaie! Peu de voitures, la bicyclette y est vraiment «la petite reine». L'été, à midi, une vraie fourmilière à vélos se déverse dans des rues et sur les quais, en direction des Pâquis pour ceux qui vont pique-niquer et se baigner avant de retourner au travail.

Peu après mon arrivée à Genève en vue des examens finaux suisse, je fais la connaissance de quelques étudiants genevois. Ils sont relativement peu nombreux, un peu noyés sous le nombre d'étudiants américains (la Suisse a encore la cote...). Ce sont surtout René Victor et Olivier Flournoy. Ce dernier est fils et petit fils de psychanalystes réputés. Nullement sectaire, Olivier est un ami charmant. Il fait la preuve d'une grande ouverture d'esprit, mais veut lui aussi se consacrer à la psychanalyse. Discuter avec lui est agréable. Ses parents m'invitent parfois à déjeuner... Quant à René Victor que tout le monde appelle Totor, il me devient très proche par sa simplicité chaleureuse qui cache en fait beaucoup d'intelligence et de sensibilité. Il est sociable, invite souvent des amis et leur fait la cuisine. Il en raffole et mitonne toujours quelque plat hors du commun. Maman en a gardé la recette du fameux cake anglais de Noël!

Totor m'entraîne un jour en montagne. Partis en train en fin de matinée, cette course dans les Alpes savoyardes s'avérera mémorable. Le but à atteindre est la Mer de Glace. Au préalable il faut passer la nuit dans je sais plus quelle cabane. Totor qui connaît bien la région, décide de prendre un raccourci... Ce raccourci n'en finit pas, il dure, dure... on n'en voit pas le bout. A la nuit tombante, désorientés, fatigués, on se réfugie dans une anfractuosité de rocher... On n'a pas très chaud et l'on somnole... jusqu'à l'aurore. Une fois reparti, pas très frais mais rafraîchis, nous tombons sur un incroyable champ de myrtilles. On s'en gave... Ces myrtilles nous servent de petit déjeuner. Finalement, au milieu de la journée, on atteint le glacier convoité, la Mer de Glace. Un piton rocheux en forme de tour de

forteresse est impressionnant. Je ne m'en souviens plus du nom... Il paraît que les alpinistes chevronnés l'escaladent pour nous bien entendu, s'y aventurer, serait téméraire... Nous rentrons à Genève d'une traite par un autre chemin, plus rapide, pour rejoindre le train... On a bien ri de la curieuse notion de «raccourci» vue par Totor... Se méfier donc des raccourcis! Une fois à Bellelay, j'apprends que Guy vient à Genève pour des études de Droit. Je le présente à Totor... Guy prendra ainsi le relais, sans pour autant que je les perde de vue, ni l'un ni l'autre, du haut de mes Franches Montagnes! Totor devait hélas décéder prématurément d'une leucémie.

Après les diplômes, comment s'orienter?

On sait bien que pour la plupart des gens les motivations ne trouvent leurs vraies sources que d'étapes en étapes, au gré des expériences et des rencontres; les unes sans grand impact, les autres plus marquantes, voire déterminantes. Un élément contribue à me confirmer dans mon intérêt pour la neurologie, «la logique du plombier». La rigueur de l'examen clinique en neurologie a de quoi séduire. Amorcée chez Péron, je la retrouverai à la Salpêtrière auprès de certains maîtres d'alors, à la faveur bien sûr de quelques infidélités à Péron. D'une manière générale, il n'est pas inutile en effet d'aller écouter ce qui se dit dans les services voisins. Et puis, une année sabbatique, c'est fait pour ça! Je m'éclipse donc ici ou là pour entendre leçons et présentations d'Alajouanine et de Garcin (prononcer gââçin, sans r, car il est mââtiniquais d'origine...).



Chez Alajouanine je me trouve confronté à un service orienté sur les accidents vasculaires cérébraux et plus particulièrement sur le langage et l'aphasiologie. C'est une découverte. Car, comme le dit ALAIN, «tous les moyens de l'esprit sont contenus dans le langage. Qui n'a point réfléchi sur le langage n'a point réfléchi du tout». Juste à côté se trouve le service d'investigation neuro-psychologique destiné non seulement aux aphasiques, mais aux différents troubles gnosiques et praxiques. Plus tard, à l'Université de Neuchâtel, en

tant que chargé de cours à l'intention des futures orthophonistes, je me dois de consacrer quelques leçons à la pathologie du langage. Or on ne peut parler de pathologie sans donner un modeste aperçu de la place énorme qu'occupe le langage chez l'être humain. Mais voilà que le «qui-fait-quoi» universitaire me rattrape au tournant! Il faut rassurer Mesdames et Messieurs les professeurs orthophonistes et autres linguistes, leur expliquer que je n'empiète en rien sur leurs platebandes, que je me limite à l'essentiel clinique des troubles du langage, sans du tout entrer dans le domaine de la linguistique qui n'est pas de ma compétence. Les voilà rassurés...

Mais, c'est chez Garcin que je saisis mieux encore la «logique du plombier». Ses leçons cliniques sont remarquables, riches en corrélations anatomo-cliniques, physiologiques, etc...

C'est à partir de symptômes neurologiques déficitaires précis en effet et dans un contexte anamnestique donné que se forment les hypothèses diagnostiques. D'où la nécessité d'une bonne connaissance du système nerveux. Comment en effet comprendre quoi que ce soit à l'examen neurologique si l'on n'en a pas en tête les données essentielles, structurelles et fonctionnelles? En effet n'avons-nous pas affaire à une véritable dynamique sensitivo-motrice, sensorielle, cognitive, intellectuelle et émotionnelle?

Cette dynamique correspond en effet à l'étonnante plasticité du cerveau. Plasticité qui s'inscrit dans la notion jacksonienne d'une intégration étagée des fonctions cérébrales et de leur possible désintégration (Hughlings Jackson, neurologue britannique, 1835-1911). Bien qu'ancienne et dépassée, cette conception reste une référence pour les acquisitions modernes. Ce qui signifie pour le cerveau une inlassable dynamique étagée, soit dans le sens de l'enrichissement (apprentissage intégration), soit au contraire dans le sens de l'appauvrissement (dissolution) touchant, une ou plusieurs fonctions cérébrales. Ces altérations sont, soit liées à des altérations cérébrales (dégénératives, vasculaires, toxiques, tumorales...), soit à certaines formes de dissolutions mentales observées en psychiatrie.

Pour illustrer ces notions d'intégration et de dissolution étagées, je prendrai l'exemple du fameux réflexe cutané plantaire de Babinski (1857-1932). Il est, parmi d'autres exemples possibles, celui dont la logique est la plus accessible pour la compréhension des phénomènes

d'intégration et de désintégration. Concrètement et par exemple: chez le nouveau-né, la stimulation de la plante des pieds, provoque une extension vers le haut du gros orteil. Mais au fur et à mesure du contact répété de la plante des pieds avec le sol dans la perspective de l'apprentissage de la station debout et de la marche, il se produit une inversion de ce réflexe. Il passe de l'extension à la flexion (par inversion des chronaxies des muscles allongeurs et extenseurs). Cette flexion acquise peut être considérée comme une sorte d'agrippement au sol qui rappelle étrangement celui du singe aux branches. Ce n'est qu'au moment des premiers pas, c'est-à-dire tardivement chez l'homme, que ce réflexe désormais en flexion deviendra la norme. Norme fragile pourtant, car susceptible de dissolution à l'occasion d'atteintes touchant la voie motrice volontaire consciente ... Consciente avez-vous dit? Oui, par opposition aux voies motrices non conscientes, automatiques. Ces dernières pourraient être comparées à la servo-direction d'une voiture dont le mécanisme réel échappe à la conscience du conducteur. Ce dernier en effet ignore tout de ce qui se passe entre le volant et les roues directrices, il n'en a pas conscience, il ne fait que donner un ordre en actionnant le volant. De même pour tout ce qui se passe entre la pédale des freins et le freinage. En revenant à nos moutons, disons que le réflexe cutané plantaire, en perdant ses acquisitions, retombe en enfance! C'est ainsi que de la constatation du signe de Babinski chez l'adulte nous mettra sur la voie d'une probable atteinte de la voie motrice volontaire consciente. Tout cela a de quoi séduire un débutant, non?

D'une manière générale, l'affinement des connaissances de notre temps permet d'éviter le piège du scientisme naïf du XIXème siècle. L'hérédité par exemple, engendre, selon les conceptions d'alors, un cortège inéluctable de «dégénérés. L'hérédité faisait l'objet d'une croyance absolue. Tout s'expliquait par l'hérédité: hérédo-syphilis, hérédo-tuberculose, hérédo-alcoolisme, et pourquoi pas dans la foulée, l'hérédo-criminalité! Or ce n'est pourtant pas une blague! L'hérédité mise à toutes les sauces permettra notamment à Lombroso (aliéniste italien, 1836-1909), d'échafauder la doctrine du «criminel-né» par l'étude caricaturale des «stigmates morphologiques de dégénérescence»!

Ces dérives «scientifiques» n'ont pas manqué d'alimenter le

racisme et l'antisémitisme d'opinion, et de surcroît la doctrine médicale des «races de dégénérés» («dégénérescence» en tant qu'explication à tous les maux dont on ignore la cause...ce qui sous le nazisme allait jusqu'à la notion d'«untermenschen», les sous-hommes). La dégénérescence, liée à l'antisémitisme et au racisme, ne fera que s'amplifier à la fin de XIX^{ème} siècle, surtout après la défaite de la France à Sedan devant les Allemands, en 1870. Un nationalisme revanchard pernicieux en naîtra (Déroulède, le général Boulanger, la ligue des patriotes, la triste affaire Dreyfus etc...). L'affaire du capitaine Dreyfus (juif), véritable poison collectif, dressa les uns contre les autres «dreyfusards» et «antidreyfusards». Le paroxysme de l'antisémitisme sera atteint avec le 3^{ème} Reich allemand, sous Hitler. C'est ainsi que la très respectable science de l'hérédité (la génétique) se trouva momentanément pervertie. Grandeur et misère de la pensée humaine...



Spécialisation en Suisse. Bellelay

À la pension des «Délices» de Genève, je prépare les examens d'équivalence de médecine. Or un jour, un inconnu frappe à ma porte. C'est le docteur Jean-Jacques FEHR, médecin chef de la Maison de Santé de Bellelay. Il cherche un assistant. N'aimant pas les annonces, il préfère consulter la liste des candidats en cours d'examens et prendre directement contact avec eux. J'émetts quelques réserves, ne voulant pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

Mais, sur ma bonne mine, il me fait confiance. D'ailleurs les places d'assistants étant rares à Genève, et de plus n'étant pas Genevois, je n'ai pas le mauvais goût de refuser. D'ailleurs le professeur Roch (médecine interne à Genève), m'avait charitablement averti qu'il serait mort avant d'avoir épuisé sa liste d'attente! Me voilà donc au clair... et engagé à Bellelay.

Le diplôme en poche, par un beau jour d'été, je me retrouve à Bellelay avec armes et bagages (peu de choses).

D'emblée je suis frappé, peut-être même un peu décontenancé par la gentillesse de chacun et de l'accueil. La politesse stylée du personnel me frappe aussi, elle est aux confins de l'obséquiosité: «Monsieur le docteur par-ci, Monsieur le docteur par là...». Bon, on s'y fera...

J'apprends à taper à la machine, c'est utile. L'assistant est en effet responsable de la tenue des dossiers; écrire à la main est prohibé, à juste titre d'ailleurs.

Une bonne ambiance règne, tranquille à l'époque, sans véhicules, mis à part trois voitures, celle du médecin directeur, celle de son adjoint et celle de l'assistante sociale. Mon solex me rend service pour découvrir les environs. Sans TV ni ordinateur, c'est autant de gagné pour la vie en société: sorties en bande, petites fêtes. Il s'agit véritablement pour moi d'une initiation à la vie d'une «Maison de Santé», genre d'établissement généralement assez isolé...

Les protagonistes de ce microcosme? Fehr bien sûr, dont le nom se prête à des jeux de mots faciles (on s'amuse comme on peut!): poigne de fehr... Fehr à cheval ...Fehr a repassé... etc...

A part lui, Rod, sous-directeur et Aubert sous-directeur adjoint. Et puis trois médecins assistants, dont moi, le personnel soignant, les élèves-infirmières/ers, les secrétaires. Et, plus tard, Victor Albagli, médecin étranger ayant fait ses études à Genève. Ce dernier a fui l'Egypte après la chute du roi Farouk. Il est italo-égyptien. En même temps qu'il fuyait le changement du régime politique il fuyait une vie de famille chaotique... Un jour peu de temps après son arrivée à Bellelay, venant d'être nommé, il est présenté par Fehr à la commission administrative comme «le dernier des assistants» (rires obligatoires).

Avec Victor Albagli, être fantasque, amusant, intelligent, tourmenté, mais combien attachant, subsistera une amitié, jusqu'à sa mort à Perreux vers 1975. C'est à Perreux que nous l'avons retrouvé, après nos multiples et variés périple.

À Tavannes, à une portée de bus de Bellelay, maman et moi feront aussi la connaissance de Paul-Edouard Vaucher et de sa femme, Miquette. Ils sont sans enfants. Tous deux pharmaciens, fournisseurs

de Bellelay. Avec le temps, ils deviendront «Papa-Vaucher et Maman-Vaucher» pour avoir gardé ici ou là Natalie et Anne... Notre amitié réciproque a perduré en dépit des pérégrinations... Ayant pris leur retraite à Neuchâtel, nous les avons retrouvés à notre arrivée à Perreux en 1961. Miquette est morte au bout de quelques années. Elle était artiste en peinture sur porcelaine. Paul-Edouard a vécu encore longtemps, indépendant, venant souvent chez nous. De même allions-nous ensemble aux concerts de Bienne. Mais après deux pneumonies avec hospitalisations, il a finalement pris pension au Foyer de la Côte. Il s'y est trouvé sécurisé, chantant les louanges de l'établissement, la qualité des soins et de la nourriture, tout en regrettant, bien entendu, son appartement, sa voiture, etc... Revers de la médaille: ne trouver personne à qui parler, ce qui est hélas le lot dans les homes malgré toutes sortes d'«animations»... En août 2008, à l'âge de 96 ans, il devait décéder. Il me disait souvent n'avoir jamais été malade et n'avoir jamais pris un seul médicament jusqu'à ses deux récentes pneumonies, lui le pharmacien!

Autour d'un Sugus... Les «filles de bureau»

Euh, Mademoiselle Briggen... Merci de m'avoir tapé ce texte... Mais, à propos... Euh, aimez-vous les Sugus?

Ah, justement, en voilà un, même deux...

De Sugus en Sugus, l'hippogriffe odoriférant des centaures sylvestres prend le relais et fait bien les choses!

Tout est désormais bon pour être ensemble, notamment au cours des petites sorties et fêtes organisées par ceux qui de toute façon sympathisent (médecins assistants, assistante sociale, laborantine, certaines infirmières italiennes)...

Mais on aime bien se retrouver seuls, ne serait-ce que pour donner suite aux regards furtifs qui, de jour en jour, nous échappent ...

Intenses, ces regards ne passent sans doute pas inaperçus; tant mieux...

Sans ostentation aucune, mais toute en harmonie physique et morale, Jacqueline est une jeune personne fort attirante.

Son côté discret est comme un désir conscient de passer inaperçue...

Un des ouvrages d'Alain, «Propos sur l'esthétique», dans un chapitre intitulé «le vert de houx», évoque une femme très belle qui met du vert de houx sur le visage afin de s'enlaidir et d'échapper ainsi aux regards indiscrets...

Elle ne veut en effet être belle que lorsqu'elle le veut.

Vert de houx ou pas vert de houx nos regards se croisent donc...

Le sien, toujours fugace, devient à la longue d'une telle intensité que j'en reste imprégné pour de longs moments...

Voir ce n'est pas photographier, c'est regarder, c'est transformer le monde et tenter de voir ce qui est caché, saisir ce qui nous fascine... C'est désirer... Or, traduit en paroles, le regard risque la platitude... Alors on se tait...

Mais dans la nuit complice, «tous deux, en proie à une émotion intense, se regardent avec extase... leurs yeux ne cherchent plus à celer le secret qui dévore leurs âmes; enfin ils tombent dans les bras l'un de l'autre et restent longuement enlacés...»

(Eloge de la nuit dans le romantisme)

Mais on aime bien être un moment seuls...

Comme je suis dans la lecture de Proust, on se le lit ensemble.

Une après-midi de congé mémorable nous conduit à Bienne.

Comme il ne fait pas très beau, on s'enfile successivement dans trois salles de cinéma! On y déguste «Le dictateur» de Chaplin, un film sur André Gide, un film avec Gérard Philippe, «Monsieur Verdoux» de Charlie Chaplin encore.

On rentre un peu saoulés... Tout en se disant qu'on aurait pu voir n'importe quel film, n'importe quel navet, tout aurait été merveilleux...



Jacqueline décembre 1951

Les cours de répétition sont l'occasion d'échanges épistolaires et de rendez-vous le week-end.

Grand-maman Reine, à l'occasion de la visite de présentation, prépare à notre intention un repas raffiné dont des tripes à la mode de je ne sais quoi... (j'ai horreur des tripes). Je les mange stoïquement, sans sourciller. On en rit encore.

Malgré cet incident, le mariage a lieu le 19 juillet 1952, à La Chaux-de-Fonds; plus précisément en l'église des Eplatures, suivi d'une fête dans le grand jardin de la belle maison des Bolle. En plus de la présence de la famille et d'anciens copains, la Doctoresse Baliasny (réfugiée de la révolution russe) se taille un grand succès grâce à son impressionnant chapeau dont la plume jaillit hors du toit ouvrant de la Topolino d'Albagli! Mlle Wavre, une originale de bonne famille neuchâteloise, d'un âge déjà respectable, très SPA, toujours suivie de son chien Trixi, est aussi de la partie. Jardinière forcenée, par goût plus que par nécessité sans doute, elle prend un soin infini des magnifiques plates-bandes et rocailles de Bellelay.

Quant aux Bolle, amis de tes grands-parents maternels, ils ont hébergé maman pendant qu'elle préparait son bac afin de lui épargner de fastidieux trajets en train entre St-Imier et La Chaux-de-Fonds...



Les Bolle

Arnold Bolle, avocat et notaire, est un personnage considérable de La Chaux-de-Fonds, surnommé d'ailleurs «HyperBolle» en raison de son optimisme inébranlable.

Éphéméride des années 1924 et 1927

Essai destiné à situer notre enfance, à ta maman et à moi, dans le contexte de l'époque :

1924:

Le premier hélicoptère.

Le premier vol du Zeppelin en direct de

Friedrichshafen-New-York, 8160 km et 81 heures.

Record de vitesse de l'avion monoplan de Marcel Doret:

1000 km à 221 km/h.

Mort de Lénine.

Hitler est condamné à 5 ans de prison pour haute trahison.

Il écrit Mein Kampf.

7^{ème} Jeux olympiques à Paris.

Mort de Kafka.

Mort d'Anatole France.

Mort de Puccini.

Assassinat de Paul Doumer,

président de la République française en 1932.

Rhapsodie in Blue de Gershwin.

1927:

Débuts d'un jeune prodige de 10 ans, Menuhin.

Bergson, prix Nobel de littérature.

Lindbergh traverse l'Atlantique en 33 heures.

Éclipse totale du soleil en Angleterre le 29 juin,

elle dure 20 secondes environ.

Fin du cinéma muet.

Premier «film sonore et chantant» avec Al Johnson,

célèbre interprète noir de Gershwin.

Mort du peintre Juan Gris, cubiste de renom,

(«Bateau Lavoir» avec Picasso dès 1906).



Jacqueline et Ralph Mariage le 19 juillet 1952

La Peugeot 203 offerte par tes grands-parents fait merveille... On l'appelle Léocadie quand elle est propre, sinon c'est Léocaca! Mais propre ou sale, elle permet des escapades. Notamment celle du voyage de noces en l'île de Ré, à Trouse-chemise (sic). On campe au bord d'une plage déserte (camping qu'on appelle aujourd'hui «sauvage» en raison de la multiplication des adeptes). La mère Blanchet assure nos repas du soir, au village du même nom, à un kilomètre et demi de marche.

Bien des années après, en septembre 2004, je suis en visite à l'île de Ré chez Jacqueline II et Guy. Une promenade à vélo avec eux me permet de constater l'affligeant enlaidissement de l'endroit dans le cadre de la trop connue «touristification» des sites. Ledit site est proprement méconnaissable...

Fonder une famille c'est élargir notre vision des choses. Durant les années qui suivent. Très rapidement, les protagonistes Briggen de notre génération et de la suivante prennent leur essor au gré des mariages et des naissances. Désormais le regard que nous jetons sur la vie s'enrichit... Et puis une fois marié, plus question d'oublier ma paye! Monsieur Comte l'économiste y veille par «fille de bureau» interposée: «Allez donc dire au Dr. W. de venir toucher sa paye, elle traîne au bureau depuis huit jours!». Ce sympathique économiste à l'ancienne, originaire du pays de la bérudge et de la Damassine, appelle les secrétaires «filles de bureau» ou «les petites», sans malice aucune... Une époque révolue.

Pour ce qui est de la vie de famille de joyeuses retrouvailles se multiplient, entre Palerme, Bruxelles, Nice, ou Lorient... et Coffrane! Sans compter Perreux, lieu de vacances annuelles superbement tumultueuses en partie grâce aux quelques siciliens élèves de la «scoletta» de Geneviève.

Ces rencontres sont d'autant plus festives et encourageantes qu'au gré des années nous assistons à l'épanouissement et à l'originalité de tant de riches personnalités. Volontairement, je n'entre pas dans les détails... Ils n'auraient point de fin!

Détails? Certains pourtant ne le sont pas. Comment ne pas avoir envie de citer les merveilleux et merveilleuses belles soeurs et beaux-frères par alliance que sont ou ont été Arpag (éminent égyptologue), Mékhitar (puits de culture artistique, littéraire et musicale), Ginette,

Ignazio, Myriam... et leurs étonnants enfants, tous plus doués les uns que les autres, dont Laurence notre filleule, pour ne citer qu'eux... (un peu mince...)

Ou alors il faudrait entrer dans quelques «détails» sur la personnalité d'au moins 16 sujets... Ces «détails» n'auraient plus de fin! Je ne m'en sens guère le courage.

Léocadie nous permet aussi de nous rendre périodiquement à Paris où tes grands-parents habitent encore la rue des Princes. Par lettre, grand-maman nous donne des conseils de prudence pour le trajet en auto (pas d'autoroutes encore): «Faites attention aux tournures...(tournants)». Eux-mêmes viennent de temps à autre nous voir à Bellelay, en voiture. L'Hôtel de la Gare à Tavannes les accueille.

Les 19 mai 1953 et 5 novembre 1954, naissances de Natalie et d'Anne à La Source (Lausanne). Tante Aimée y est élève infirmière. Ces adorables «chérubins» comme dirait Natalie, si sages et si mignonnes, si rigolotes aussi, nous occupent avec bonheur... 1954, départ de Bellelay. Début des pérégrinations.

La Chaux-de-Fonds

Il n'était en effet pas question pour moi de rester plus longtemps à Bellelay car pour obtenir le titre de spécialiste FMH il fallait avoir été assistant au moins trois ans en psychiatrie (ce qui était fait) mais aussi un an dans un service de médecine interne. D'où notre déménagement à la Chaux de Fonds et mes débuts à l'hôpital de cette ville, en médecine interne afin de satisfaire à cette obligation. Le fonctionnement du psychisme étant lié à l'inéluctable support matériel qu'est le cerveau, mon intention reste de faire mieux connaissance de ce support... A défaut je me serais senti boiteux. Les stages à la Salpêtrière de Paris, en neuro-chirurgie à Zürich, et enfin en neurologie à Genève, en seront la suite logique. Rappelons qu'à cette époque, pour beaucoup de psychiatres, tout se réduit au «psychisme» (mises à part les arriérations et les démences organiques). Pour eux c'est comme si le cerveau n'existait pas. La psychanalyse, alors toute puissante (une quasi-idéologie) en est responsable

(Pourtant Freud, neurologue au départ, en tenait compte à sa manière, mais pas ses successeurs). Nous en avons déjà parlé plus haut.

La Chaux-de-Fonds où nous emménageons par un triste temps de fin d'automne donne une impression déprimante qui pourtant s'effacera rapidement! Cette ville est en fait très vivante: les gens y sont sympathiques et ouverts, beaucoup de choses s'y passent, notamment des conférences au Club 44, des expositions, de magnifiques concerts dans la belle salle de musique qui vient d'être construite... Les commerces fleurissent et attirent les flâneurs avides de belles vitrines. Le luxueux Hôtel Moreau reçoit les «gros clients» de l'horlogerie... Il est vrai que dans cette période d'après-guerre, la Chaux-de-Fonds est une ville opulente, «la vraie capitale horlogère» qui attire les meilleures troupes de théâtre, des orchestres prestigieux et de grands artistes, comme par exemple Arthur Rubinstein.

Nous y sommes pour un an. Me voilà assistant du service de médecine de l'hôpital. La petite famille est emménagée dans un immeuble qui vient d'être construit, rue du Premier Août, tout près de l'hôpital. Tout autour, règne encore la campagne. Des champs nous entourent, dont l'un me sert de raccourci pour gagner à pied l'hôpital (il s'agit bien entendu de l'ancien hôpital... plutôt vétuste).

Au nord de l'hôpital, un baraquement peu engageant planté au milieu d'un pré, il est du style, disons «camp d'accueil».

C'est du «provisoire qui dure», destiné aux tuberculeux chroniques, pour la plupart alcooliques, sans abri et misérables. Ils font le mur pour s'abreuver et il est bien difficile de faire observer un minimum de discipline.

Les médicaments modernes de la tuberculose ne sont pas encore nés (ni Streptomycine, ni PAS, ni Rimifon...). En somme, «c'est pas la gâche»... À tour de rôle, les assistants en assurent le fonctionnement médical.



À propos de tuberculose et pour en revenir aux hôpitaux psychiatriques, qu'en est-il de ce fléau? Ces établissements

psychiatriques sont tenus d'accepter les tuberculeux dits «asociaux», c'est-à-dire tous ceux qui, rebelles aux prises en charge usuelles, se montrent inaccessibles aux soins et aux mesures prises en leur faveur. Semeurs de pagaille dans les hôpitaux et dans les sanas, ils s'y rendent indésirables. Pitoyables, psychologiquement déséquilibrés et souvent alcooliques, ils sont dangereusement contagieux. Certains deviennent des cracheurs agressifs, l'animalcule de Koch se transformant en redoutable projectile!



Le service de chirurgie est aux mains du Dr. Wolf, une célébrité de La Chaux-de-Fonds, tandis que le service de médecine est sous la responsabilité du Dr. Secrétan. Ce dernier est séduit par les «yeux pervenche» de Natalie... Pervenche ou pas pervenche, cette dernière n'en gratifie pas moins Madame Bolle d'un retentissant «salut la Bolle!».

L'hiver est très rigoureux. La neige s'entasse presque jusqu'au premier étage, les conduites gèlent, parmi d'autres inconvénients...

On fera la connaissance des Bridel, des Bourquin, également assistants à l'hôpital, et de leurs enfants. Ces amitiés durables s'ajouteront à celle des Rod que nous connaissons déjà de Bellelay.

Quant au fonctionnement de l'hôpital de La Chaux-de-Fonds? Six assistants, dont trois en médecine, trois en chirurgie. Ils prennent la garde à tour de rôle, , maternité comprise puisque aucun assistant n'y est spécialement affecté. Ce qui fait beaucoup de gardes!

La maternité? Caricaturale car ce terme, abusif dans le cas particulier, désigne une grande salle commune en sous-sol et d'un archaïsme indescriptible. Elle fonctionne sous la houlette tyrannique de deux vieilles Sœurs de St-Loup, Berthe et Blanche (jeu de mots trop facile!) Elles font partie de cet excellent corps de métier que constituaient autrefois «Les Sœurs de Saint-Loup». Mais cette institution s'étiole et son école d'infirmières avec; laïcisation oblige.

Berthe et Blanche sont bornées. Pour elles, la grossesse n'est

encore que «le fruit du péché» («Vous n'avez pas tant crié quand on vous l'a fait, hein!») On verrait bien Zouc dans un sketch de ce genre.

Nous, éphémères assistants, en faisons le procès devant qui veut bien nous entendre...Tout cela disparaîtra bientôt, heureusement.

Pour les six assistants que nous sommes, un seul bureau... Il est exigü! Deux longues tables disposées en équerre, l'une pour les chirurgiens, l'autre pour les médecins (Bridel, Bourquin et moi) et plus tard Rod quand il aura quitté Bellelay pour prendre place à la table des chirurgiens. Le côté heureux de ce lieu vétuste et rébarbatif est qu'on s'y tient chaud au propre comme au figuré! On rigole, on se raconte le dernier «SanA» (San Antonio), ou les petits potins de l'hôpital. Il arrive aussi qu'on s'engueule, sans conséquence...

Les observations de malades, c'est à la main qu'on les rédige. Quant aux résultats de laboratoire à coller sur les pages, ce n'est plus la langue qui officie, ah non!... l'administration ne reculant devant aucun sacrifice nous a fourni de luxueux tampons cylindriques rotatifs baignant dans aqua simplex.

Cet instrument évite à nos langues l'injure du papier collant goût fraise. On remplit les formulaires d'assurances, les certificats et autres lettres de sortie, dans la mesure où le brouhaha le permet (excellent exercice de concentration!)

Combler à nos dépens les retards de cette paperasse est nécessaire, ne serait-ce que pour lui éviter l'outrage de notre coupable procrastination.

Du haut de la salle de garde située au troisième étage, je regarde les matchs de foot qui se jouent le dimanche à La Charrière... Pas de jumelles, dommage. Maman, Natalie et Anne me rendent visite.

On se fait la lecture, on grignote et l'on s'amuse de n'importe quoi...

À la maison, c'est le «p'tit bonheur» bien qu'on manque un peu d'argent. Léocadie reste au garage, et pour cause. Promenades à quatre aux alentours... Anne est dans sa poussette. De temps en temps, on se paie le cinéma à 1 Fr.-! Il arrive aussi qu'une aubaine se présente. C'est ainsi qu'un soir, lors d'une de ces rares soirées d'été un peu chaudes,

nous nous promenons, maman et moi, sur le Pod...

Dans la petite rue de traverse que nous prenons, on tombe en arrêt devant six jolies chaises qu'un brocanteur expose. Elles sont en bon état, rembourrées et valent 70 Fr.-. C'est cher pour une chaise d'occasion! Maman me fait remarquer que c'est 70 Fr.- le lot!

En digne émule de St-Thomas, je n'y crois pas. On entre... Maman a raison! Une occasion à ne pas rater, je m'incline. Et voilà ces chaises en notre possession, quitte à rogner un peu sur le budget!

Après une année, grand branle-bas! Le déménagement pour Paris. Je suis l'heureux bénéficiaire d'une bourse d'étude de l'Académie suisse de médecine. Une recommandation du Dr. Secrétan et un article dans la Revue Médicale de la Suisse Romande en 1956 me l'a valu. L'article en question s'intitulait «Un cas instructif de tumeur cérébrale». C'était celui d'une jeune personne présentant une symptomatologie déroutante à rechutes aiguës. Les psychiatres consultés en avaient fait un cas d'hystérie. Finalement, au décours d'une de ces crises atypiques sans doute épileptique mais cette fois avec apnée prolongée, elle devait décéder. L'examen du cerveau réalisé à Zürich par le professeur Minkowski démontrait une tumeur cérébrale droite temporale lente à caractère insidieux. Moralité: mieux vaut éviter de psychanalyser les tumeurs cérébrales...

Le séjour à Paris sera d'un an. Léocadie est pleine à craquer. Sur le toit, arrimé à triples courroies, un énorme coffre à diligence d'autrefois (80/55/45 cm environ) en modifie singulièrement le CX! Natalie et Anne sont super braves, d'autant plus qu'elles dorment beaucoup (déjà sans doute le sommeil proverbial des Briggen...)

Paris, la Salpêtrière, Suresnes...

Arrivés à Paris, on s'installe 25 bis rue des Princes. Léocadie reste dans la rue; on peut encore parquer sans se heurter à des difficultés insurmontables. Une crise pétrolière sévit. On fait la queue devant les pompes. Peu importe, de toute façon la voiture est réservée aux courses exceptionnelles, notamment avec «les Papesses», au parc de Saint-Cloud, et autres lieux propices, dont Lisellot.

C'est à Paris que Natalie retrouve sa marraine, Andrée Morin,

laborantine dans le service de Péron dont elle est l'amie. J'en avais fait la connaissance bien des années avant, lors de mon stage à l'hôpital Ambroise Paré, rue Boileau (voir plus haut).

C'est une personne très vive, généreuse et attachante, seule au monde (à part Péron); donc un peu accaparante, vu son passé... Intelligente et dynamique, mais fragile de santé... Nous considérant un peu comme sa famille, elle vient souvent nous voir en Suisse, notamment Bellelay, dont une fois avec Péron. Nous la rencontrons lors de nos escapades à Paris... Très bavarde, Andrée parfois fatigue un peu ... Elle a une petite chienne, Nica, une Tékél, gâtée au possible dont il existe quelque part une photo très drôle prise au moment où Andrée lui donne la becquée à la cuillère, parce qu'elle fait des caprices...

Après la mort de Péron, et comme de plus elle est retraitée, elle trouve un job qui consiste à faire des prélèvements à domicile pour le compte de laboratoires médicaux privés... Lassée d'avoir à circuler ainsi dans un Paris déjà surencombré, elle se monte un petit salon de pédicure... Finalement, ayant la nostalgie de son pays des Landes, elle acquiert à La Rochelle, près du port, un très joli petit appartement qu'elle aménage avec goût, dans le style marine... Le prévisible arrive pourtant, elle s'y embête à mourir, ne connaissant plus personne... Elle revend prestement ledit appartement, revient à Paris et emménage tout aussi prestement dans un joli petit appartement situé au rez-de-chaussée d'un immeuble plutôt cossu, pas loin de la Motte-Piquet. Nous lui rendons visite lors de nos passages à Paris.

Elle y vit quelques années jusqu'à ce que sa santé se dégrade dans le sens d'une maladie d'Alzheimer galopante. Admise dans un home fort bien tenu, elle y finit ses jours sans bien se rendre compte de sa situation... Nous allons la voir, de même que Natalie, mais l'endroit est peu accessible, très à la périphérie de Paris, à Conflans-Ste-Honorine.

Elle y meurt après quelques années, toujours assistée d'un curateur très dévoué en la personne d'un homme charmant, M. Berger, ancien architecte retraité. Ce dernier et sa femme nous invitent un jour à dîner en compagnie d'Andrée. Ce jour là, elle nous reconnaît bien, ce qui n'est pas toujours le cas.

Mais revenons à la Salpêtrière. Transféré de la rue Boileau, Péron a désormais son service à la Salpêtrière. Ce qui fait que je suis désormais éloigné de mon lieu de stage. Le métro m'y conduit. Quant à l'autobus, je le prends pour me rendre à la clinique de Suresnes, deux après-midi par semaine. J'ai encore affaire aux anciens autobus, rigolos, poétiques avec leur plate-forme arrière ouverte à tous vents.



Service à la Salpêtrière

L'été ils sont délicieux et revigorants!
Aujourd'hui, ils n'existent plus, dommage...

Maman, de son côté, s'initie à la vie parisienne sous la houlette de grand-maman et de diverses dames chapeautées qui se retrouvent chez la Marquise de Sévigné (Angelina aujourd'hui), haut-lieu du thé-chocolat-petits-gâteaux. Mais je pense que maman sera mieux à même d'en évoquer le souvenir.

Tout cela sans oublier les «Papesses» qu'on emmène un peu partout. Le temps libre nous permet de retrouver mes copains, Dijon, Bonhomme et sa famille, Jean Richard, etc... On sort parfois au théâtre, au cinéma...

Je prépare tout de même! le mémoire imposé aux «médecins assistants à titre étranger».



Il s'intitule «Contribution à l'étude des syndromes thalamo-sous-thalamo-pédonculaires. Ultérieurement, je participerai avec Péron à un article de l'encyclopédie médico-chirurgicale sur les atrophies cérébelleuses (totalement périmé aujourd'hui). Toujours ultérieurement, je présenterai à la Société Française

de Neurologie le cas d'un «épendymome dorso-lombaire intra- et extra-médullaire à forme camouflée. Opération. Guérison». Il est dit «camouflé» parce qu'il entre dans le cadre de ce genre de troubles restés longtemps méconnus et considérés souvent comme «hystériques», la symptomatologie «objective» faisant défaut! Ce qui contribuera à me fera répéter, que: «ce n'est pas parce qu'on ne trouve rien qu'il n'y a rien». Notamment à propos de bien des séquelles tardives de traumatismes crâniens et cervicaux («coup du lapin» entre autres). L'expérience d'une longue série d'expertises portant sur des années m'autorise en 1997 à publier dans la Revue Médicale de la Suisse Romande un article illustré de nombreux cas et intitulé «Les séquelles lointaines des syndromes cervicaux post-traumatiques vues par le neuropsychiatre». Mon donquichottisme n'empêchera pas, bien entendu, les abusifs et lapidaires diagnostics de «manifestations purement psychogène» ou «hystériques» de se perpétuer; au seul bénéfice des assurances et de leurs aficionados! Ce qui ne veut pas dire bien entendu que les réactions névrotiques, dans le sens psycho-somatiques ou tout simplement dans le sens d'une revendication d'assurance abusive n'existent pas!



Zürich, 1956-57. Neuro-chirurgie. Hugo Krayenbühl

Herr Professor Hugo Kräyenbuhl (HK) en est le prestigieux patron. Il s'est formé en Angleterre et aux Etats-Unis et on le considère comme le père de la neurochirurgie suisse. Son service est à l'époque le seul dans notre pays, mis à part un petit service concurrent à Berne. Cette discipline essaimera ultérieurement, pour ne pas dire se dispersera, entre St-Gall, Bâle, Berne, Lausanne, Genève... Ce qui est évidemment trop pour un petit pays de 7 millions d'habitants! La réputation européenne de HK et de son service attire des patients de partout, de Suisse comme de l'étranger. Le débit est considérable... Et le travail aussi (1700 admissions par an pour 70 lits)! Ce «roulement» fait qu'on apprend beaucoup; on galope tout autant! Entre les admissions et les urgences, on procède aux examens cliniques, aux observations écrites. Ces dernières doivent être dictées sur le champ.

De plus, il faut participer aux examens radiologiques (artériographies, encéphalographies gazeuses...) Un résumé préopératoire sur une feuille de papier rose (dite «Rote Zusammenfassung») doit être prêt obligatoirement la veille de l'opération. De même, faut-il assister les opérateurs certains matins, à tour de rôle, dès 7 heures. Les hernies discales sont légions: c'est le pain quotidien du neurochirurgien. Les tumeurs cérébrales, les anévrysmes et autres affections susceptibles d'être opérées sont bien entendu moins fréquents, mais quasi-quotidiens puisque tout est concentré sur Zürich. Il m'est donné aussi d'assister aux premiers pas des opérations stéréotaxiques, notamment pour la maladie de Parkinson, les médicaments modernes spécifiques n'existant pas encore.

Hugo Kräyenbuhl et ses trois adjoints opèrent... Les assister n'est pas une sinécure, notamment pas avec HK! Car nous, les assistants (les petits, les obscurs, les sans grades) préposés aux écarteurs et au «strom» (cautérisation), on éponge, on écarte, on stromise!... Le tout sous l'avalanche de prises à partie contre l'un ou contre l'autre! On est des moins que rien... J'admire l'impassibilité des instrumentistes et des anesthésistes. Je comprends vite qu'il faut «se blinder» et ne pas prendre pour soi ces «coups de gueule», même si l'on s'en trouve momentanément la cible, car elles sont surtout émotionnelles, c'est «le ciel pris à partie!». Il faut dire que la plupart des opérations sont lourdes en charge émotionnelle (surtout les anévrysmes qui saignent beaucoup). Or Kräyenbuhl est un être sensible et réagissant, il est d'ailleurs d'une morphologie toute en rondeur. Au demeurant, le meilleur des hommes, très humain aussi. Je me souviens de ce que j'appelle «l'effet-HK-du-samedi-matin». Le samedi (jour annonciateur du repos dominical) est lourd des foudres potentielles de Zeus-HK... On est là au grand complet, sur le qui-vive, dossiers en main, prêts à répondre. C'est alors que, de lit en lit, s'opère «l'effet HK», c'est-à-dire une approche cordiale et sécurisante pour chaque malade, ce dernier bénéficiant d'une information personnalisée, d'un encouragement ponctué souvent d'un bon mot (rien à voir avec cette sorte de gentillesse vide qui sert souvent de masque et de refuge au médecin devant le malade). L'atmosphère se détend... À l'égard de ses collaborateurs, HK sait mettre le doigt sur une lacune sans pour

autant humilier. À l'inverse, il sait gratifier d'un mot discret celui qui a bien fait. De nos jours, on appelle ça «du paternalisme». Or ce paternalisme là relève de l'élégance d'un savoir-vivre authentique, celle d'un vrai «grand patron».

Nous habitons un peu loin de l'hôpital, une sorte de proche banlieue moderne, verdoyante et aérée. Je fais les trajets à vélo (c'est encore possible). Elly et Gilbert n'habitent pas loin, à la Möhrlistrasse 122. Parfois, face à un problème pratique de prime abord insoluble, le rituel du «on va demander à Elly» fait miracle!

Le peu de temps libre et de congés permet tout de même de ne pas laisser chômer Léocadie et d'explorer la campagne avoisinante, en quête de places de jeux, de baignades et autres pique-niques. En semaine, durant la belle saison, maman se rend avec les «Papesses» à la piscine du voisinage. Les jeunes mères toujours «inconscientes» dans l'esprit des dévouées gardiennes sont rappelées à l'ordre. Ces vigilantes par exemple estiment inadmissible de tricoter sans adopter la position assise sur un banc. Sur l'herbe, expliquent-elles doctement, les bébés risquent d'avaler les aiguilles... Les mêmes bienveillantes réveillent les jeunes mères assoupies pour leur éviter l'insolation. C'est merveilleux, on est vraiment en Suisse! Le soir, c'est le bonheur de retrouver les deux «chérubines» qui, au milieu de leurs jeux, s'abreuvent de «toi vilaine, moi mignonne»... En attendant le souper, on joue. Parfois, on sort en voiture pour retrouver des jeux à la lisière d'une forêt. Les soirs d'été, au coucher du soleil, le toit de l'immeuble remplit sa fonction de vaste observatoire et tient sa promesse: Une vue superbe! Libre cours alors à l'imagination: le soleil, une fois sa journée terminée, prend son souper, se prépare à aller au lit, se lave les dents, met son pyjama, se couche et disparaît! Un vrai coucher de soleil! Sur cet édifiant exemple, on rentre... Pour en faire autant.

Anna apprend l'allemand.

Elle en fait d'ailleurs la démonstration: «Wineteleur» (winteler) ! Elle fera encore mieux plus tard, à Bâle.

Genève. Valérie, 1959, La rue du Grand-Bureau, Le Château-Banquet. L'hôpital

L'année zurichoise s'étant écoulée, nouveau déménagement. Engagé à l'hôpital cantonal de Genève, je m'active désormais dans le service de neurologie du professeur Georges de Morsier. Ce service vétuste se situe au rez-de-chaussée de «l'Ancien Hôpital». Le «Nouvel Hôpital» (celui qu'on connaît aujourd'hui) n'en est qu'à l'état de projet.



Georges de Morsier, affable, érudit, mais d'une intraitable intransigeance négative à l'égard de l'aspect psychologique des maladies, quelles qu'elles soient. Ce stage sera donc pour moi celui de toutes les ambiguïtés! Il est en effet étonnant de constater combien nos manières de voir, pourtant voisines (la sienne et la mienne), peuvent en fait diverger. Pour ma part, il m'est impossible d'entrer dans cette vision fermée d'un monde verrouillé sur l'organicisme. Pour prendre un exemple il existe une salle où règne ce qu'on a appelé l'«hystériculture», c'est-à-dire une manière d'annuler ce que l'on stigmatise par l'alibi d'une prétendue lésion qui toujours reste à découvrir... Dans cette chambrée sont notamment réunies des femmes dont les souffrances mentales sont converties en maux divers, «psycho-somatiques». Elles seraient justifiables, non d'interminables, coûteuses et inutiles investigations somatiques, mais d'une prise en soins médico-psychosociale intelligente et efficace. On se croirait revenu au temps de Charcot qui, placé devant une de ces nombreuses et spectaculaires hystériques de l'époque, invoquait des «lésions dynamiques diffuses». De manière analogue, pour de Morsier, ces troubles sans supports organiques décelables, deviennent des «névraxites», des sortes d'hypothétiques inflammations diffuses du névraxe. Ces deux manières de voir, celle de Charcot et celle de de Morsier, relèvent du même processus qui veut tout expliquer par un trouble essentiellement organique : soit l'hypothétique lésion pour le premier, soit l'hypothétique inflammation du névraxe pour le second. Inutile de dire que, de nos jours, on ne parle plus de «névraxite». Un bémol pourtant, celui que nous apportent les moyens techniques d'investigation de pointe actuelle qui permettent de mettre en évidences

certaines microlésions jusqu'alors inobjectivables.

Exemple: Une de mes récentes expertises me conforte dans cette manière de voir. Il s'agit d'un patient qui traîne depuis 2001 avec le trop commode diagnostic de «séquelles subjectives» d'un traumatisme cranio-cérébro-cervical, pourtant majeur. Il s'agit une chute vertigineuse dans un escalier extérieur entièrement verglacé, avec pour conséquence un coma de plusieurs jours, une quadriplégie heureusement régressive, sauf pour un des membres supérieurs resté partiellement impotent. Des altérations cervicales anciennes sont visibles (fréquentes cervicarthroses chez chacun de nous à partir d'un certain âge. Restée asymptomatique jusqu'à l'accident le fragile équilibre acquis au cours des années est rompu. Bien entendu l'assurance s'y achoppe par le jeu pervers de la notion de «lésion préexistante»!... pour eux l'accident n'a rien à y voir, les altérations cervicales sont rejetées sur l'assurance maladie... qui bien entendu se réfuse!... On se rejette la balle... L'AI ne veut rien en savoir non plus... Enfin, chez notre accidenté existe un léger déficit objectivable des fonctions mentales (mémoire, concentration...). D'expertise en expertise (toutes plus partiales les unes que les autres), le cas est immuablement qualifié de purement «psychogène». De recours en recours, cet homme se trouve en proie au sentiment cruel d'une injustice qui peu à peu se teinte de plus d'une xénophobie dirigée contre lui. Notre homme est en effet d'origine serbe. Il habite Romont et a acquis la citoyenneté suisse après trente ans de séjour dans notre pays. Il jouit d'une situation sociale honorable: infirmier à Fribourg, responsable de salle d'opération, spécialisé ultérieurement dans les prothèses de genoux. Son médecin généraliste est indigné, comme d'ailleurs le psychiatre chargé de l'aider psychologiquement.

Tous les recours officiels ayant été épuisés et le dossier risquant d'être clos, une expertise privée m'est demandée par son avocat en 2005. Après lecture et relecture d'un dossier plein d'embûches et après l'avoir examiné cliniquement (tous les examens techniques ayant déjà été réalisés), je conclus à une indubitable relation de cause à effet entre l'accident et les séquelles actuelles. (Séquelles importantes et durables de l'accident, avec coma de 4 jours, choc spinal et tétraplégie régressive. Atteinte de l'intégrité corporelle avec cervicarthrose décompensée, algodystrophie d'un membre supérieur et impotence. Atteinte à l'intégrité neurovégétative et psychique vraisemblablement par atteinte du tronc cérébral et du cortex

frontal). Cet avis n'est pas pris en considération, mais débouche tout de même sur la décision de ne pas clore définitivement le dossier; d'où de nouveaux recours et de nouvelles expertises... Or, dernièrement, en août 2008, ne vient-on pas d'établir la preuve matérielle de microlésions réparties tout au long du tronc cérébral, à l'aide d'un super-IRM qui fonctionne désormais à Sainte-Anne à Paris, dans le service d'imagerie morphologique et fonctionnelle du professeur Daniel Frédy. Cet appareil a permis dans le cas particulier la visualisation de microlésions jusque-là non objectivables! Il n'empêche que malgré ces faits nouveaux, aussi bien l'assurance accident que les administrations juridiques, traînent les pieds et demandent toujours d'autres avis... J'attends des nouvelles... Subitement, en janvier 2010, c.a.d. deux ans après, le patient m'annonce, tout heureux, que le Tribunal Fédéral lui a donné gain de cause!

D'une manière générale, les techniques devenant de plus en plus «pointues», parviendra-t-on un jour à «matérialiser l'immatériel»? Rappelons qu'à l'époque de Charcot, d'autres que lui évoquaient déjà la possibilité de «modifications d'ordre chimique ou physique lors de troubles apparemment sans cause organique». De même aujourd'hui, depuis la découverte des médiateurs chimiques du cerveau, de la physique quantique et de la mécanique ondulatoire n'émettons-nous pas l'hypothèse d'électrons, de protons, de neutrons, agissant comme des ondes dans un milieu immatériel (?) Ce qui nous ouvre des horizons certes... En dépit de quoi l'articulation entre le neurone et la pensée reste (et restera sans doute toujours) un mystère.

Tout ceci dit pour tenter de circonscrire les nécessaires remises en question qu'exigent les situations de prise en sandwich entre le «lésionnel» et le «fonctionnel». Pour moduler nos évaluations la nécessité du recul historique s'impose et nous rappelle que «la critique est aisée mais que l'art est difficile». C'est ce qu'exprime aussi déjà par le titre le livre d'Henri Flournoy, un psychanalyste de renom: «Erreurs et dignité de la pensée humaine» (Edition du Mont-Blanc, 1949).

Retour au service de neurologie de Genève. Même déception face aux quelques anorexiques mentales traînées d'investigations en investigations (radiologiques, endocrinologiques, etc...), toutes bien entendu destinées à déceler quelque mal physique apparenté aux «cachexies hypophysaires», notamment celles de Simmonds ou de Sheehan, maladies endocriniennes très rares, identifiées au début du XXème siècle et survenant après des

grossesses multiples. Ce qui n'est pas le cas chez les anorexiques mentales habituelles dont la structure mentale est si particulière.

Mais, pour se répéter, n'est-on pas en pleine ambiguïté, avec d'une part l'hypothèse toujours présente mais jamais confirmée d'un «élément organique» chez des névrotiques, et d'autre part la recherche non moins acharnée (mais légitime) de lésions chez les traumatisés crâniens dont les séquelles sont considérées comme dénuées de facteurs organiques décelables et de ce fait qualifiées de «purement psychogènes».

Georges de Morsier, il faut le reconnaître, a toujours affirmé une manière qui nous était à peu près commune d'appréhender les séquelles de traumatismes crâniens. Au moins un point positif.



J'ai mis une année à me rendre compte que l'installation privée que je venais d'ouvrir à Genève m'ennuyait, d'autant plus que les tarifs médicaux étaient misérables, ne tenant nul compte de la psychiatrie. Seul le psychanalyste s'y retrouve avec des patients aisés payant cher, de leur poche. J'ai donc remis mon cabinet à un confrère, psychanalyste justement... Ce qui m'a permis de rembourser l'argent prêté...

Il s'est trouvé fortuitement que Robert de Montmollin, médecin directeur de Perreux, m'a sollicité, via Albagli (une coïncidence?). Il songe à sa retraite et s'enquiert d'un éventuel successeur.

Quelques visites et entretiens entraînent ma décision. Une sympathie s'installe et surtout je sens qu'il y a beaucoup à faire dans le secteur psychiatrique neuchâtelois.

Il faut dire que le problème chronique, ancien, de la pénurie de logements, à Genève (savamment entretenue), a également pesé en faveur de Perreux.

Nous habitons un appartement situé à la «rue du Grand Bureau», dans ce quartier triste des Acacias. Le bruit des «boilles» de lait chargées et déchargées jour et nuit sous nos fenêtres par les «Laiteries Réunies» devenait intolérable!

Le 18 mars 1959, à la grande joie de tous, naissance de Valérie à la maternité de l'hôpital cantonal! Valérie investit prestement le «Grand-Bureau»... Suit une magnifique fête de baptême au Creux-de-Genthod. Sa marraine Françoise et son parrain Jean Richard sont là... Je suis heureux que Jean ait accepté... lui aussi d'ailleurs. Les familles des deux côtés sont largement représentées... Des photos l'attestent. Le Château-Banquet, domicile de tes Grands Parents, est très fréquenté...



Jacqueline et Françoise baptême de Valérie

Natalie et Anne, à l'école de Carouge (1^{ère} et 2^{ème} année), se heurtent aux méthodes nouvelles d'apprentissage de la lecture, sans trop de dommages heureusement, moyennant une aide de notre part. A la maison, elles jouent avec Lourdès, une petite Espagnole de la maison. Au-dessus, habitent Madame Albagli et sa fille Nicole. Cette dernière, adolescente en pleine révolte, hurle d'une voix de fausset des chansons à la mode. Deux voisins, mari et femme, sont étudiants en psychologie; bien que sympathiques, n'en font pas moins pas mal de bruit avec leur radio, etc...

Perreux, 1961

Nous y emménageons en juin 1961.



Perreux

Le docteur Robert de Montmollin en est le médecin directeur depuis 1942. Neuchâtelois pur souche, il reste dans la ligne de son vénéré maître genevois Ferdinand Morel. Ce dernier est un homme éminent, «organiciste» à tout crin. Après avoir tâté de la théologie et de la psychanalyse, il a publié un livre remarquable pour l'époque: «Introduction à la psychiatrie neurologique». Fermement ancré dans son quant à soi, il fuit les polémiques stériles. Soit dit en passant, c'est avec Ferdinand Morel qu'a eu lieu mon épreuve de psychiatrie lors de mes examens d'équivalence en 1950-51.



Robert de Montmollin



À propos de polémiques stériles, beaucoup se souviennent des luttes doctrinaires entre «organicistes» et «psychogénéticiens», controverses toujours prêtes à rebondir bien qu'actuellement obsolètes.

Discussions passionnelles à l'image de l'historique scolastique confrontée à la naissance de la pensée rationnelle. et scientifique à l'aube de la Renaissance. Sans oublier la controverse sur le sexe des anges, la querelle des anciens et des modernes, les partisans de l'inné et de l'acquis, les partisans de «la Gauche» et de «la Droite»... La transcendance et de l'immanence, n'y font pas exception. Seules les sciences exactes y échappent.

Rappelons l'intolérance de la scolastique freudienne à l'égard des hérétiques, c'est à dire à ceux qui ne se livrent pas sans réserves au psittacisme de rigueur.

C'est ainsi que la pression est mise sur les jeunes assistants qui, sincères ou opportunistes, entrent en psychanalyse comme on entre en religion.

De lucratives séances didactiques (initiatiques) auprès d'un aîné agréé en sont la condition. À raison de deux ou trois séances par semaine (souvent pendant des mois, parfois des années), une bonne partie de leur salaire d'assistant y passe. Mais, pas de souci! Lesdits jeunes analysés deviendront analysants et se rattraperont sur les suivants...

Au cours de ces dernières décennies, une évolution se dessine sous la poussée de l'extraordinaire essor des neurosciences. Les psychanalystes les plus orthodoxes (pour ne pas dire les plus intégristes) se sentent obligés de lâcher du lest, sous peine de ridicule non sans contorsions dialectiques. Les plus jeunes ont heureusement une attitude plus ouverte, ils introduisent de nouvelles méthodes.

Ce sont notamment les méthodes cognitivo-comportementales, les psychothérapies brèves, les psychothérapies de groupe, etc...

Tout en maintenant, de manière éclectique ce qui reste de fondamentalement valable de la «dynamique freudienne».

Dans le même courant d'idées, s'est développée la psychologie expérimentale, de même que l'éthologie avec Konrad Lorenz.

Sans oublier l'essor extraordinaire de la neurobiologie. On serait en droit de se demander si nos anciens et irréductibles psychanalystes peuvent encore garder la nostalgie de la seule vérité freudienne, celle de «divan-le-Terrible» et de toutes les «freudaines»?



Lorsqu'il m'engage en 1961, Robert de Montmollin songe à sa retraite. Je reprendrai donc le flambeau en 1969. Or il se trouve que cette même année 69 je suis chargé de la présidence de la Société Neuchâteloise de Médecine (SNM). Entre autres tâches, je dois recevoir officiellement les nouveaux médecins comme membres de la Société, notamment Michel Guggisberg qui travaillera comme médecin chef adjoint de Perreux à mes côtés dès le 1^{er} avril 1970, il y a donc très exactement quarante ans! (ça s'arrose)

Véronique et Michel Guggisberg? Nous faisons leur connaissance, Maman et moi, lors d'une réunion Borel à Cery. Animée, notre discussion débouche sur le désir de nous revoir... Ce sera leur visite ultérieure à Perreux par un beau jour d'été. Karine et David, leurs enfants, sont de la partie et cerise sur le gâteau la promenade à la Pointe du Grain qui termine cette journée. Les enfants jouent... Toi, Sophie et tes sœurs participez... Chacun rentre enchanté. Deux ou trois ans s'écoulent et voici les Guggisberg installés à Perreux. S'ensuivent les longues années de collaboration et d'amitié.

Karine, David, puis Adrien y ont grandi, quelque peu décalés dans le temps par rapport à toi et à tes sœurs.

Pour en revenir à notre arrivée en 1961, de Montmollin est un personnage original, déroutant pour certains, quasi muet lors de réceptions ou d'assemblées, il supporte mal le verbiage... Il n'en écoute pas moins et fait ses réflexions après... Sa langue pourtant se délie lorsqu'il estime que cela vaut la peine... C'est ainsi qu'à Bellelay, lors d'un dîner de clôture des examens, à moi qu'il ne connaissait pas et qui avais osé le solliciter, il me parle longuement de Toulouse Lautrec... Il peint en effet avec passion (nous avons encore quelques unes de ses œuvres, notamment le Combray de Proust). Il est également passionné de mécanique et entretient lui-même sa vieille Riley, (marque de voiture anglaise qui n'existe plus). Dans la même optique se rend-t-il souvent l'atelier de mécanique...

En digne émule de Morel, une autre mécanique est pour lui celle du cerveau, support d'une destinée inéluctable; sans pour autant nier l'acquis, mais en tant que fragile artifice (cf. Nature et Culture). Il n'en reste pas moins très humain et sensible à tout ce qui se passe dans Perreux... sans trop s'aventurer toutefois dans les services de soins!... Devant les discours des psychiatres de l'époque il reste sur son quant à soi; il écoute, «assis au banc des rieurs» comme il aime à dire...

A l'intention des élèves qui à cette époque sont italiens (en fait italiennes surtout) pour la plupart et peu scolarisées, il a l'habitude de confectionner de petites maquettes en bois et carton illustrant les problèmes de physique élémentaire... Peu après sa retraite quelques unes de ces maquettes entreposées dans une pièce momentanément vide... De Montmollin aime enseigner aux élèves, avec cependant des digressions...

Par exemple sur Christophe Colomb, personnage qui l'a préoccupé longtemps à la suite d'un livre qui venait de paraître (et qu'il m'a d'ailleurs offert), dont l'auteur, un historien Jacques de Mahieu avait décrit Colomb comme un imposteur et un affairiste qui en réalité n'avait jamais découvert l'Amérique... Il digresse également sur la peinture bien entendu et sur bien d'autres choses «qui valent le détour»... Les anciens élèves s'en souviennent.

Un jour m'ayant vu empêtré dans je ne sais quel petit problème

pratique, il m'offre une trousse bleue contenant un assortiment de tourne vis et d'un poinçon (elle est toujours dans ma boîte à outils). En vacances il part dans le sud de la France pour dessiner et peindre, souvent en compagnie de feu l'artiste neuchâtelois, Marcel North, avec lequel il est très lié. En temps normal, ses petites escapades récréatives de la semaine le dirigent vers la librairie Reymond où il bouquine...

Un jour, après la retraite de de Montmollin, la famille Winteler de Genève, venue en fin de semaine, visite Perreux. En passant, un coup d'œil est jeté dans une pièce momentanément libre... Oh surprise, les petites maquettes de de Montmollin y sont entreposées! Marc semble intéressé au plus haut point... on lui explique que ces objets appartiennent à l'ancien docteur. Après un temps, une fois la visite terminée, ne déclare-t-il pas subitement vouloir lui aussi devenir «ancien docteur»!

De Montmollin, après notre arrivée, me laisse rapidement «la bride sur le cou», pour autant qu'il soit consulté et informé, ce qui est la moindre des choses. Mais alors se pose la question, par où commencer? Informer l'opinion publique me paraît indispensable, afin de faire tomber les préjugés et faire comprendre que «les hospices, ce n'est plus comme avant». Ces causeries dont beaucoup me sont demandées par la «ligue d'hygiène mentale», sont illustrées de diapositives et me permettent d'évoquer des perspectives d'avenir à partir du chemin parcouru, c'est à dire à partir de la longue et douloureuse histoire de la psychiatrie. Cette rétrospective doit avoir eu une vertu anti-soporifique grâce au petit frisson que suscite toujours l'évocation des méthodes d'autrefois! Ce qui a au moins pour conséquence d'animer la discussion!

Dans la foulée, il faut s'en prendre à l'appellation d'«Hospice Cantonal des incurables». Il faudrait la gommer. De Montmollin est bien d'accord. Il le suggère au comité directeur. Ce dernier en accepte l'idée. Encore faut-il l'aval du Grand Conseil et du département de l'intérieur, c'est à dire de l'Etat, puisque Perreux appartient à l'Etat. Mais cette affaire d'Etat ne risque-t-elle pas de s'enliser, de se politiser? Non, heureusement. Les discussions au Grand Conseil vont bon train. Hôpital psychiatrique» ne plait pas à tout le monde...

D'autres appellations sont proposées, dont «hôpital psychanalytique», sans doute pour faire moderne. Finalement, un Grd Conseiller, un peu excédé, s'exclame: « appelons ça Les Folies Bergères et qu'on n'en parle plus!...» C'est ainsi qu' «Hôpital Psychiatrique Cantonal» est adopté à l'unanimité.

Si je m'étends un peu sur ces considérations, c'est qu'elles feront désormais partie de mes préoccupations face à un système d'assistance encore plein de vétustés, mais non dépourvu d'un potentiel dynamique face aux mutations en cours.

À la lumière des moyens nouveaux (notamment médicamenteux), déjà s'améliorent les conditions d'hospitalisation. On met l'accent sur une meilleure formation possible des soignants. Les nouvelles «Cliniques Femme» et «Cliniques Homme» (futurs «Cèdres» et «Erables») sont en voie d'achèvement.

Mais il faut dire que l'«hospitalocentrisme» règne encore et que, mis à part quelques homes pour personnes âgées et pour enfants handicapés, aucun moyen de soins ambulatoires, aucune des «structures intermédiaires» comme l'on dit aujourd'hui n'existent encore (de nos jours elles foisonnent).

La population vieillit, on parle de «l'inversion de la pyramide des âges». Le nombre croissant de personnes âgées dépendantes gonfle les demandes d'admission. Et la liste d'attente s'allonge! L'éponger au fur et à mesure n'est plus possible.

On nous prend à partie (médecins, familles, hôpitaux). À l'intention du comité directeur et du Conseil d'administration (représentation des communes disparue depuis), j'établis rapport sur rapport afin d'obtenir les moyens nécessaires en rénovations et en personnel soignant. Hélas, tout est toujours trop cher!

C'est un comble à l'ère de la «surchauffe» et de la surabondance! Il n'y a pas de chômage, la main d'œuvre est rare, les entreprises fonctionnent à plein rendement; elles vont jusqu'à créer au sein dans leurs usines et dans Perreux, des ateliers protégés, soit pour l'horlogerie, soit pour le montage de bicyclettes et bien d'autres montages... Tant mieux pour Perreux et pour ses handicapés. La pénurie en personnel soignant est lancinante car de par ses astreintes la profession n'attire guère les jeunes qui boudent les apprentissages puisqu'ils trouvent facilement du travail sans formation. Notre école

ne recrute guère que des étrangers, italiens pour la plupart.

Pourtant les caisses de l'Etat regorgent d'argent (contrairement à ce qui se passera lors de la crise horlogère des années 70... et plus tard). Dans le domaine de l'horlogerie, par inertie, la Suisse ronronnante se fait devancer par les Japonais. Ces derniers s'emparent du système à quartz, invention suisse pourtant mais snobée par nos patrons. Puisque tout va si bien pourquoi changer? La venue de la Swatch redonne confiance. Bon. En attendant, Perreux vivote de budget en budget, les autorités refusant d'investir au delà de 200'000 fr.- par crainte d'avoir à «passer devant le peuple», ledit peuple approuvant presque toujours les améliorations sociales et de santé. Un mouvement extérieur existe, auquel je participe...

C'est la «Ligue d'Hygiène Mentale» dont le but est de promouvoir les moyens d'assistance aux personnes atteintes dans leur santé mentale. Avec elle, on se préoccupe du sort des patients qui sortent de l'hôpital psychiatrique et de ceux qui, sans nécessiter d'hospitalisation, ont besoin d'une aide médico-psychologique et sociale. D'où l'idée de fonder une polyclinique psychiatrique en ville de Neuchâtel, le but étant de prouver qu'un tel service ambulatoire est nécessaire. Mandaté par la ligue, je m'y atèle. L'état est d'accord. La Ville m'octroie à l'essai un vieux bureau bancal inoccupé au dernier étage du bâtiment voisin des pompiers, au Faubourg de l'Hôpital, Peu à peu, des personnes n'ayant nul besoin d'hospitalisation psychiatrique viennent consulter, envoyés par leur médecin traitant ou par la rumeur. Par contre il est curieux que certains confrères ont vu l'ouverture de cette polyclinique d'un mauvais œil, craignant la concurrence! Un comble en effet, alors qu'il y avait pénurie de médecins!

Devant la SNM (société neuchâteloise de médecine), je me fends d'un exposé dans le but d'expliquer les buts et le fonctionnement de cette polyclinique ainsi que ses perspectives d'avenir. Pendant huit ans, j'accomplirai cette tâche deux fois par semaine, le mardi et le samedi. Le samedi parce que c'est un jour commode pour ceux qui travaillent. Ceci jusqu'au jour où se pointent les deux oiseaux rares recherchés, les Drs Cherpillod et de Quervain, formés à Genève. Et c'est le point de départ de l'actuel Centre Psycho-social (CPS), créé d'emblée sous forme de fondation, indépendante donc de Perreux et de Préfargier.

Ses locaux sont répartis entre Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds, avec une antenne bi-hebdomadaire au Val-de-Travers. L'évolution est positive. Bientôt le CPS se voit renforcé par l'arrivée de bon nombre de médecins en formation, de psychologues et d'assistants sociaux. Une collaboration s'établit ainsi, entre ledit CPS et Perreux, surtout à propos de malades en voie de sortie et qui nécessitent l'organisation d'une prise en charge ambulatoire.

Mais, revers de la médaille, avec l'évolution de la demande, les patients sortis de Préfargier ou de Perreux se trouvent minorisés par les personnes souffrant de troubles ne nécessitant pas d'hospitalisation (névroses de toutes sortes, situations existentielles difficiles...). Parallèlement, la venue de bon nombre de psychologues augmente les possibilités de prises en soins dans un canton qui n'en comprenait que deux lors de notre venue en 1961. Ultérieurement seront créés à Perreux deux postes de psychologues et plus tard un poste de neuropsychologue.

C'est quelques années avant ma retraite, vers 1984-85, qu'enfin le plan d'ensemble de rénovation souhaité depuis des années se concrétise grâce à la manne fédérale. Un budget de base cantonal est en même temps accordé par le peuple. Il est heureux aussi d'apprendre que ces rénovations valent pour tous les hôpitaux psychiatriques de Suisse, largement subventionnées par la Confédération.

C'est ainsi qu'après de longues études, les rénovations planifiées pour Perreux entrent dans un vaste plan d'ensemble. Il est prévu notamment que les travaux (déjà commencés) s'étaleront sur dix ans. En fait, ils dureront plus longtemps... Il faut dire que jusque-là, Perreux ne rénovait qu'à la petite semaine, de budget en budget.

Une trentaine d'années passent (1961-1989)

N'étant ni écrivain ni poète, m'attarder sur les mille et un détails qui font cette trentaine d'années, risque d'être fastidieux. Chacun ayant en effet sa propre collection de souvenirs et sa propre vision des choses, il m'a paru préférable de respecter le bagage de chacun et l'idée qu'il s'en fait.

Demander à chacun des membres de la petite famille d'apporter

sa contribution en souvenirs personnels est ainsi souhaité.

Ainsi donc, en 1961, ladite petite famille, avec pour le moment ses trois «Papesses», emménage dans un appartement situé dans un des deux bâtiments de l'ancienne «colonie agricole», à l'extrémité ouest de Perreux, de part et d'autre de la ferme.

«Colonie agricole»? En effet, ces deux bâtiments servaient autrefois à héberger les laissés pour compte de la société; vagabonds, alcooliques, inadaptables, etc... «Mettre au vert» à titre de rééducation au travail ces inaptes sociaux et autres «pipeurs, larrons, jureurs et blasphémateurs» (Villon), faisait partie de la tâche d'un «hospice». Par l'évolution des idées et l'amélioration des moyens de prises en charges extérieures, cette colonie agricole a disparu. Les deux bâtiments, réaménagés, servent désormais de logements au personnel dont nous faisons désormais partie. Nos proches voisins sont les Flühmann (chef des cultures du domaine). Plus loin, le jardinier-chef adjoint Fritschy, l'économiste Frossard, le chef mécanicien Matthey, deux médecins, Fischer et Albagli.

Avant notre arrivée, notre futur appartement a fait l'objet de substantielles réfections, ce qui nous vaudra un «confort moderne». Il est situé au premier étage, au dessus des Flühmann. Récupérées sur d'inutiles combles, deux coquettes chambres mansardées sont aménagées pour les déjà grandes filles que sont Natalie et Anne.

Quant à Valérie elle restera avec ses parents en attendant ta venue au monde, Sophie, le 16 avril 1964, coucou!...

Au rez-de-chaussée, sous nos fenêtres, madame Flühmann soigne son poulailler. Ce qui ne manque pas d'occuper au plus haut point l'intérêt de notre jeune neveu Jean-Grégoire de Bruxelles. Devant notre étonnement de le voir ainsi accroupi interminablement devant la grille, il nous explique qu'il guette le pet des poules!

Comme pour l'agriculture, presque tous les corps de métiers sont représentés ce qui fait que Perreux vit dans une quasi-autarcie. Chaque secteur est sous la responsabilité d'un chef artisan; tous des gens merveilleux, «tel qu'on n'en fait plus» serait-on tenté de dire. Aujourd'hui, bien de ces services

n'existent plus, supprimés ou remaniés de manière démotivante sous prétexte de rationalisation et d'économie. On se sert à l'extérieur et l'on s'étonne d'un budget qui enfle...

Notre appartement. Du côté sud, un balcon a été réaménagé; il domine les champs. Pas loin, au delà de la voie ferrée, se profilent les ondoyants vallonnements de Cortaillod. Seule la pointe acérée de son clocher émerge. Plongeant dans le lac de l'autre côté des collines,



Jacqueline et Ralph

le vignoble reste invisible. Plus tard, vers 1979-80, nous reprenons l'appartement de la direction laissé vide par la retraite de de Montmollin. On ne manquera pas de place!...

À l'instar de la «colonie agricole», le «placement familial», lui aussi disparaît peu à peu. Jusqu'alors, sortir les pensionnaires tranquilles et leur offrir une vie plus indépendante, plus «familiale», était le but, avec si possible une occupation; le contrôle social et médical étant assuré par Perreux.

Mais voilà que le prix de pension versé aux familles d'accueil (des paysans le plus souvent) est pris dans le collimateur des «progressistes» qui n'y voient qu'une source de profits abusifs au seul avantage de ces familles d'accueil. Personnellement, je n'ai jamais eu connaissance de ce genre d'abus. C'était une manière de faire, valable, mais bien entendu remaniable, comme toute chose. Indépendamment des clichés jargonnant contestataires de l'époque (1968-75), on savait bien que dans toute la mesure du possible, il fallait rendre les gens aussi indépendants que possible, «au sein de la cité» (cliché tout aussi lassant) et favoriser l'ambulatoire. Les mises au point thérapeutiques modernes et le développement de structures d'accueil différenciées permettent de réduire de près de 50% l'effectif des patients hospitalisés! (450 en 1961; 250 en 1989

quand nous quittons)... au grand dam de nos autorités qui voient fondre une source de revenus pour les caisses de l'Etat!

Un de nos édiles n'a-t-il pas été jusqu'à m'écrire pour me demander s'il n'était pas possible de retarder la sortie des patients! (toujours la réalité qui dépasse la fiction!)

Au cours des années donc, des foyers, des centres de prise en soins ambulatoires se créent. La polyclinique est devenue le Centre Psycho-social neuchâtelois (CPSN). Se développent également des possibilités d'accueil extrahospitalières. Nous voilà donc sortis, ou presque, de l'«hospitalocentrisme».

De plus, le vocabulaire change, les «malades» deviennent des «pensionnaires» (à quand «les clients» comme au Canada?), les «aigus» et les «chroniques» disparaissent pour faire place aux «courts séjours» et «longs séjours»... On sourit, mais n'est-ce pas le symbole de toute une évolution?

Pour en revenir à 1961 et vu d'un œil neuf, «l'Hospice Cantonal pour Incurables de Perreux» est déjà pris dans le sillage de la «modernité»; il n'en garde pas moins des relents d'autrefois... c'est bien dans l'ordre des choses. La révolution liée au Largactil se poursuit. Un EEG (électro-encéphalogramme) est déjà installé, le seul encore du canton. De nouveaux médicaments viennent compléter la panoplie et contribuent grandement à la libéralisation des services; les portes s'ouvrent, les clefs se font pudiques, les «divisions d'agités» sont en voie d'extinction.

Un remaniement général des services s'impose. L'ouverture des deux cliniques (Homme et Femme) vient à point nommé et prennent valeur de test. Une perspective s'ouvre pour les patients transférés dans ces nouveaux «lieux de vie». Sans rien modifier aux médications, le simple changement de cadre est profitable, tant pour les pensionnaires que pour les soignants. Le dialogue s'enrichit et l'on assiste à la modification positive de bien des comportements.

Quant au personnel, bien qu'informé, il est quelque peu bousculé dans ses habitudes, mais finalement ravi! À propos des nouvelles habitudes à prendre, on se serait attendu à beaucoup de questions. Mais c'est par la bande, à l'occasion par exemple d'une pause-café à laquelle il m'arrive de participer, que des questions surgissent,

occasion à saisir pour informer davantage, élargir l'horizon et placer la psychiatrie dans la mouvance d'une société en pleine évolution. Chacun s'en dit finalement conscient.

Les retombées de mai 68

Considérées comme à détruire, toutes les institutions sont visées. Les «instruments d'oppression» que sont les hôpitaux psychiatriques n'y font pas exception. Ce n'est pourtant que vers les années 70 que le mouvement «antipsychiatrique» devient particulièrement virulent. L'antipsychiatrie affirme notamment que la maladie mentale n'existe pas, qu'elle n'est que le fruit d'une «société, intolérante, fasciste, etc...». De même les médicaments ne sont que des «camisoles de force chimiques».

Quant aux psychiatres, ce sont des «flichiatres» au service d'un système étatique fasciste... Supprimer les hôpitaux psychiatriques devient un programme avec pour objectif de «rendre à la cité, les opprimés abusivement enfermés».

Ce courant d'idées débouche un jour sur la diffusion d'une nouvelle, celle que Perreux serait fermé, rayé de la carte!... Nos pensionnaires effrayés se demandent ce qu'ils vont devenir. Il faut les rassurer, eux et leurs familles...

En pleine mélasse, les mass media s'en donnent à cœur joie et montent en épingle le moindre incident. Des journalistes au grand cœur demandent à faire des enquêtes. Bien des hôpitaux refusent la venue de journalistes sous prétexte de secret médical, ce qui leur vaut d'être outrageusement malmenés par la presse, la radio et la TV. C'est le cas notamment de Bel-Air et Cery. De plus, diverses organisations soucieuses des droits de l'homme «font mousser».

Certains médecins avides de publicité y trouvent l'occasion de se manifester. Des pages entières sont consacrées aux méfaits d'un «enfermement digne du Moyen-âge».

Avec l'accord de nos autorités, Michel Guggisberg et moi optons pour la politique inverse qui consiste à accueillir les journalistes à bras ouverts. On leur offre le café, on cause. On n'a rien à cacher, ils peuvent aller partout à condition de ne jamais photographier les

patients, surtout pas leurs visages. Les journalistes jouent le jeu et tout se passe plutôt bien.

Une anecdote cependant: une ancienne patiente de Perreux, hospitalisée il y a plusieurs années, trouve l'occasion trop belle! Elle ameut la presse et dénonce les mauvais traitements dont elle aurait fait l'objet à Perreux. Les journalistes accourent, veulent voir les lieux, notamment «la cellule où Mme X a été enfermée».

Ils photographient la chambre en question pour finalement conclure qu'elle n'offre aucun intérêt... S'attendaient-ils à une chambre de torture? Une conférence de presse avec nos autorités est censée mettre le point final à cette agitation, du moins dans le canton.

Ce n'est malheureusement pas le cas. En effet au ferment antipsychiatrique se mêlent certaines organisations sectaires dont la plus pernicieuse, la «scientologie».

Elle s'intitule «église de scientologie» afin bien entendu de satisfaire aux exigences légales de la liberté de croyance et de culte. En fait, il s'agit d'une des sectes les plus pernicieuses et des plus dangereuses. De par le monde, elle brasse les milliards escroqués à ses trop crédules adeptes. Ces derniers, pour autant que leurs yeux se dessillent un jour, ne peuvent s'en dégager qu'à grand-peine, au prix de pressions et de chantages intolérables. Pour les scientologues, le mouvement antipsychiatrique est une aubaine, puisque la psychiatrie est leur ennemi N°1.

Ils s'en servent pour démontrer par exemple, au cours de conférences, que les psychiatres «brûlent le cerveau de leurs patients» à coup d'électrochocs! Pour ce faire, ils actionnent Dieu sait quels appareils truqués munis d'électrodes et brûlent sur scène, devant les spectateurs médusés, des cerveaux de moutons! CQFD... Le ridicule tue... La perversité, non.

Indépendamment des sectes, l'antipsychiatrie, en dépit de ses outrances, nous oblige à repenser notre métier. Le remarquable ouvrage de Michel Foucault, «l'Histoire de la folie à l'âge classique» nous interpelle. Il s'agit en fait d'une décortication de la société remettant en question ses rouages. Foucault part du «Grand Siècle», celui de l'ère totalitaire et concentrationnaire sous Louis XIV. C'est en même temps l'ère de la raison triomphante (l'ère de «l'honnête homme») et du «Grand renfermement». C'est ainsi que pêle-mêle

sont entassés les «insensés et les vicieux» (fous et délinquants) dans des bâtiments désaffectés devenus hospices-prison (la Salpêtrière, Bicêtre...)

L'arbitraire règne et tout dépend désormais du totalitarisme de la raison triomphante. Les fous sont enfermés, non parce qu'ils sont fous, mais parce qu'ils déraisonnent. C'est après la Révolution française, principalement avec l'Empire, que le fou acquerra un statut social reconnu. Médicalisé, il deviendra l'«aliéné», celui pour qui l'on édifiera des «asiles» tout au long du XIX^{ème} siècle. Les médecins qui s'en occupent sont des «aliénistes». Le terme «psychiatrie» n'existera qu'à partir de 1802, créé en Allemagne par Reil. Cet indéniable progrès sur le plan humain que constitue l'«asile» n'en est pas moins considéré par Foucault comme une autre structure destinée à exclure les aliénés en les mettant au vert, hors de la vue! Malheureusement, nous savons que l'exclusion est une constante. Elle fait indissolublement partie de l'Histoire de l'humanité. Tout système sécrète l'exclusion. Foucault, pourfendeur des structures sociales, les rend responsables de toutes les déviations, excluant du même coup la responsabilité individuelle et la liberté. Cette manière de voir entre dans le cadre de la philosophie dite «structuraliste» dont de Saussure (1857-1913) est l'initiateur à partir de son «cours de linguistique générale», suivi de Foucault, Lévi-Strauss, Lacan, Althusser... Chacun à sa façon donnera consistance à cette optique nouvelle qui prendra le nom de «structuralisme».

Structuralisme? Il s'agit d'une sorte de déterminisme à la fois génétique, biologique, politique, social, psychologique et linguistique qui ne laisserait à l'homme que peu de ressources pour se faire lui-même, la structure de base étant privilégiée par rapport à l'évolution des idées et à l'acquis. La liberté devient ainsi une sorte de mythe. M. Foucault parle du «sol le plus profond», de l'«archéologie de la pensée» sur laquelle s'édifie l'humanité. A mon sens, il rejoint «l'inconscient collectif» et les «archétypes» de Jung. Il est vrai que ce dernier se place davantage sur un plan spirituel teinté d'ésotérisme. Pour le structuralisme, la faible marge de responsabilité de l'homme n'existerait que par le jeu d'un déterminisme à double aspect, à la fois contraignant (la nature) et d'autre part structurant (la culture). Au sein de ces louvoiements se niche la notion de «Liberté»...

A l'engouement pour le structuralisme succède l'existentialisme. L'existentialisme de J.P. Sartre s'oppose au structuralisme. Il s'agit d'une philosophie impossible qui n'admet que l'engagement personnel de chaque individu, indépendamment de toute contingence biologique ou sociale. L'homme ne serait que ce qu'il a choisi d'être; absolument libre, seul responsable de son propre destin. C'est «l'homme condamné à être libre». (Sartre). Selon A. Comte-Sponville, cette prétendue liberté totale telle que la conçoit l'existentialisme n'est qu'un «humanisme imaginaire». En quoi il rejoint P. Valéry et son génial raccourci: «nous naissons avec du possible inné».

Il n'en reste pas moins que l'antipsychiatrie s'est emparée du structuralisme pour en faire caricaturalement l'arme idéologique violente décrite ci-dessus. Sa virulence primaire est pimentée de toutes sortes de slogans inspirés de mai 68 et du maoïsme. La maladie mentale n'existe pas. Seule la société est malade... Nyaka la changer et le tour est joué!

Mais trêve de philosophades alambiquées. Car du point de vue pratique, le courant d'idées structuraliste a des aspects constructifs. Par exemple, il n'est certainement pas étranger à l'éclosion de la notion de «constellation familiale», une «structure» dont la dynamique diffère de celle de l'individu pris isolément. Ainsi ces thérapies sont-elles orientées vers la prise en soins de la famille dans sa globalité, l'individu n'étant pas pris en compte en priorité. Telles sont les «thérapies familiales» et les thérapies dites «dynamique de groupe».

C'est ce moment troublé que choisit la Croix-Rouge Suisse (CRS), pour réformer l'enseignement des soins infirmiers dans toute la Suisse. Ce qui n'est pas forcément pour déplaire. En effet, depuis les années 1920, cet enseignement est assuré par chaque hôpital psychiatrique et chapeauté par ladite CRS. En fait, le vrai trait d'union entre les hôpitaux psychiatriques est à cette époque la «Centrale Suisse de Psychiatrie Pratique», organisme non gouvernemental, un peu «artisanal» il est vrai, disparu depuis, mais efficace, définissant les programmes d'enseignement et groupant lors des examens tous les candidats de Suisse romande dans l'un des hôpitaux, à tour de rôle. Ces diplômes étaient reconnus hors de Suisse, pratiquement dans

toute l'Europe. Mais voilà, l'ère des centralisations a sonné en faveur du regroupement de toutes les institutions publiques de soins sous le même bonnet, la Croix-Rouge Suisse. Quelques années se passent en séances de discussions fastidieuses avec des gens qui multiplient les séances comme pour vous avoir à l'usure (Ces technocrates, on le sait encore mieux de nos jours, n'ont que ça à faire, alors que les gens de métiers ont d'autres chats à fouetter). Il n'est pas exclu non plus qu'aux yeux de la CRS, les psychiatres n'en font que trop à leur tête, échappant ainsi à son pouvoir. Pourtant ces négociations finissent par aboutir positivement. Il faut dire que nous avons joué le jeu, d'abord pour ne pas envenimer la situation, ensuite dans l'idée qu'en fin de compte, surgirait un vrai «progrès».

De manière concomitante, et comme par hasard, existait alors un fort mouvement politisé, dont le but était l'émancipation de la corporation infirmière, hors des griffes de ces vilains médecins, «arrogants et tyranniques». Bien sûr, des modifications étaient justifiées, mais pas forcément liées à «l'arrogance» des médecins. Il était de bon ton cependant de distiller cet argument de manière répétitive.

Les soins infirmiers deviennent, en effet, de plus en plus sophistiqués et nécessitent une formation spécifique. Exemple: les injections et prélèvements par voie veineuse, geste courant pour les infirmières d'aujourd'hui, étaient autrefois réservés aux seuls médecins. Ces mêmes médecins apprenaient aux futures infirmières à faire des pansements! Aujourd'hui, ce serait plutôt l'inverse!

C'est comme cela, je crois, qu'il faut comprendre le besoin légitime des infirmières de sortir de leur rôle d'auxiliaire pour se constituer enfin en un corps de métier, celui que nous connaissons aujourd'hui. De leur côté, les médecins, absorbés par l'essor rapide des connaissances, des investigations et des traitements, n'ont sans doute pas été assez attentifs à ces courants d'idées.

La CRS exige que la direction des écoles en soins soit confiée à une infirmière ou à un infirmier. Exigence légitime et généralement bien comprise. Malheureusement du moins pour ce qui concerne Neuchâtel pas moyen de trouver un soignant chevronné dans l'immédiat et désireux d'assumer la fonction. C'est alors que Michel Guggisberg propose de reprendre cette tâche provisoirement.

Il l'assumera avec savoir-faire et efficacité jusqu'à ce que se profilent les oiseaux rares souhaités. Cette implication de Michel concrétise pour moi l'incassable tandem que nous formons face à tous ces problèmes et aux embûches. Pendant quelques années, nous devons rester en contact avec Lausanne et Genève afin de coordonner nos efforts. Les débats ne sont pas simples! La méfiance du corps infirmier en est une des causes. Sous roche, c'est toujours et encore la panoplie des affreux médecins qui ne pensent qu'à maintenir leurs prérogatives! Il faut négocier, prendre en compte les bonnes idées, discuter les utopies, mais aussi féliciter, et surtout rassurer en répétant qu'en fin de compte nous poursuivons le même but. Pas facile! Ces longues séances sont tuantes. Mais c'est en passant par là que peu à peu se profile une manière nouvelle et réaliste de collaborer. Elle se fait en plusieurs étapes dont la première est la fusion des écoles de Préfargier et de Perreux. Elle n'est pas concluante car le va-va des enseignants et des élèves ne va pas du tout dans le sens d'une économie. Deuxième étape, le regroupement des deux écoles en ville de Neuchâtel, à Gibraltar, avec enfin une direction infirmière. C'est déjà mieux. Quant à la troisième étape, ce sera la création quelques années plus tard, d'un «tronc commun» regroupant toutes les disciplines de soins (Physiques et psychiatriques, avec spécialisations ultérieures) dans un seul bâtiment, attendant à l'hôpital de La Chaux-de-Fonds. Actuellement, cette formule a fait ses preuves et perdure. Il est vrai qu'au départ, notre crainte avait été de perdre l'émulation que suscite toujours la présence sur place de jeunes en formation. Mais l'évidence s'est imposée, l'école un peu style «internat», a fait son temps. Toute évolution (et ce n'est jamais la dernière) ne se fait pas sans péripéties car derrière les aspects politico-économiques se cache le facteur humain (idéologies, vanités et non dits... tous plus pesants que le problème en lui-même). Ainsi notre appréhension d'être perdants se dissipe en raison des stages, des séminaires organisés. De plus les «journées annuelles d'information de Perreux» se créent, initialisées avec Michel Guggisberg, destinées à toutes les institutions du canton, y compris les services d'assistance (tutelles, Pro-infirmis, Caritas, Pro-senectute, services extrahospitaliers, puis peu à peu aussi la direction des homes médicalisés). En tant qu'introducteur je participe aux débats. Un professeur d'université est généralement

convié pour un exposé touchant le thème de ces Journées...). La salle des fêtes Borel est comble.

Parallèlement, en faveur des patients et pensionnaires dont nous avons la charge, se développent des lieux d'animation, des ateliers à caractère «industriel», des ateliers créatifs, une cafétéria, et autres lieux de rencontre. L'ouverture d'esprit et l'imagination de bien des collaborateurs y est pour beaucoup. Un coup de chapeau tout particulier à M. Domjean, (actuel directeur de «L'Arrosée», centre de réhabilitation pour handicapés situé près des hôpitaux de la Providence et de Pourtalès). Rééducateur et ergothérapeute, il se voit confier la coordination de toutes les activités d'animation. De nombreuses réalisations lui sont redevables, notamment la kermesse annuelle. Ainsi Perreux se développe le plus possible comme un lieu de vie se rapprochant autant que possible de «la vie normale».

Aujourd'hui encore, il est réconfortant, autant pour Michel Guggisberg que pour moi, de savoir que tant de collaborateurs et d'anciens élèves sont devenus responsables de services importants dans le canton: Service médico-social (les «addictions»), direction de homes pour personnes âgées, direction de l'école en soins infirmiers... Sans compter tous les anciens médecins assistants ou chefs de clinique qui se sont installés dans le canton.

Autres activités

Mise à part la policlinique psychiatrique fondée vers 1962-63 puis remise «clé en main» à Cherpillod et de Quervain vers 1970, je donne quelques consultations à Perreux, dans la mesure du temps dont je dispose; elles me sont demandées par des confrères ou viennent par le bouche-à-oreille. Il s'agit aussi assez souvent d'expertises médico-légale pour le compte des autorités tutélaires et pénales. Des cas AI s'y ajoutent et enfin les cas relevant de contentieux d'assurances, essentiellement les séquelles lointaines de traumatismes crânio-cervicaux (dont le fameux «coup du lapin»). Je confie certaines expertises à des assistants; ils doivent en effet en faire dans le cadre de leur formation.



Jacqueline et Ralph à Bellelay 2009

Une fois retraité, j'ai poursuivi cette activité. Finalement un peu submergé de demandes et prenant de l'âge, j'ai remis mon tablier.

Une autre activité est celle de consultant à la clinique La Rochelle de Vaumarcus. Cette dernière se trouve à cheval sur la frontière Vaud/Neuchâtel, ce qui ne va pas bien entendu sans un conflit toujours renaissant, entre les deux cantons. Ce n'est évidemment pas mon problème, mais celui des «chantiers de l'Eglise» auxquels la clinique appartient, ainsi que du service cantonal de la santé publique, c'est-à-dire du gouvernement. En somme une affaire clochemerlesque entre Etats.

La Rochelle recevant davantage de cas neuchâtelois que de cas vaudois, un accord s'établit finalement par gain de paix. L'activité de La Rochelle concerne des cas relativement «légers» auxquels on peut éviter la lourdeur d'une hospitalisation psychiatrique.

Je ne m'étendrai pas non plus sur mes activités d'enseignant: école d'infirmières et infirmiers.

Chargé de cours à l'université (orthophonistes), une activité que j'aimais particulièrement puisque j'avais affaire à un autre «public», exigeant une autre manière, plus étoffée, d'enseigner, hors du train-train coutumier. Et puis enseigner, n'est-ce pas la meilleure manière d'apprendre?

S'ajoutent les diverses conférences dans différents cadres: Université Populaire, Université du troisième âge, cercles divers...

La retraite. Les Beaux-Arts

Après mon départ, en 1989, Perreux sera subdivisé en trois secteurs: la psychiatrie d'adultes, la psychiatrie gériatrique et la «réhabilitation», ce dernier terme étant un euphémisme pour désigner le service destiné à l'hébergement de grands infirmes mentaux qu'on ne peut rendre à la vie extérieure. Michel Guggisberg me succède, il est affecté au service de psychiatrie gériatrique (CPG) en train d'être refondu de fond en comble. Il y met toute sa compétence, avec pour adjoint James Renard. Les autres secteurs sont confiés à deux autres directions.

Michel Guggisberg ayant à son tour pris sa retraite, James Renard reprend avec dynamisme la direction du Centre de Psychiatrie Gériatrique (CPG) dont les rénovations sont en voie d'être achevées. Malheureusement, les tracasseries administratives pleuvent, jusqu'à devenir insupportables le canton est en proie plus que jamais aux convulsions politico-financières. Ayant remarquablement assuré les débuts du fonctionnement du CPG, mais découragé par toutes ses lourdeurs, Renard démissionne et s'installe avec succès à Neuchâtel. On le comprend, mais dommage pour Perreux.

Maman et moi restons très liés à ces anciens collaborateurs et nous les voyons une fois l'an, après Noël... Martine et Martin Affolter, respectivement, ancienne assistante sociale de Perreux et infirmier chef, sont de la partie.



Noces d'émeraude 40 ans de mariage fêter aux Grisons

La retraite, c'est épatant pourvu qu'on ait la santé... Certes on renonce un jour à la voiture, mais l'on découvre les trains et son pays grâce à l'abonnement général! Les grands voyages cèdent progressivement le pas aux petits... Les Franches Montagne n'ont plus de secrets pour nous. Le lac est toujours à portée de main. Enfants et petits enfants deviennent grands... Amitiés entretenues... Disponibilité jamais suffisante.

Place aussi à la musique... On lit le plus possible... Le bridge de Maman... Que de lectures et de relectures en commun avec Maman! En somme mille et une occasions de s'occuper, de visiter, de s'instruire. Quitte à oublier au fur et à mesure!

Quelle chance, disons-nous souvent, de pouvoir vivre ainsi si bien entourés, de près comme de loin, par nos très chères filles...

En famille. Chacune s'exprime

Je préfère maintenant passer la parole à celles qui ont le plus contribué à tisser la trame d'une vie familiale somme toute heureuse.

Les gens heureux n'ont pas d'histoire, dit-on... Or, avoir à se souvenir et raconter, n'est-ce pas l'occasion de découvrir de l'originalité dans le banal?

Maman

Au risque de grosses platitudes, il m'est difficile d'exprimer ici toute ma tendre reconnaissance envers elle... De même, et d'une façon générale, m'est-il délicat de traduire ce qu'évoquent des souvenirs communs, dont la part affective est considérable.

Pour les six que nous formons, l'investissement total qui a animé maman à partir de moment où elle a accepté de m'épouser est exemplaire... autrement dit, son amour. Il n'est guère possible non plus de ne pas évoquer son activité tranquille et efficace, son talent d'organisatrice. Ce talent, aujourd'hui comme hier, contribue au bonheur que nous donnent «nos quatre bonnes filles», comme nous aimons le répéter entre nous.

Maman a aussi beaucoup donné à l'extérieur, au sein de diverses organisations féminines dont, d'une part le Lyceum Club qu'elle a présidé durant plusieurs années, et d'autre part le club Innerwheel, issu du Club Rotary Boudry-La Béroche dont je faisais partie. À ne pas oublier enfin l'association Isabelle de Charrière. C'est en effet grâce à elle que cette écrivaine hollandaise, neuchâteloise par mariage, a été exhumée et mise en valeur, à l'instar de l'association homologue de Hollande. Ainsi Isabelle de Charrière est-elle désormais bien ancrée dans le monde francophone des lettres.

De Maman en 2010

« Un lointain souvenir me reste au cœur, de même qu'un rêve...

Il m'appelait Quiquinon-des-amours, mon Papa!

Quand il s'installait à son bureau, je grimpais sur ses genoux et il m'apprenait à ouvrir soigneusement ses lettres et ses journaux. Je ne savais pas encore lire, mais prendre en main un livre me fascinait. Nous ne parlions pas, tout se faisait en grand silence. C'était pour moi des moments merveilleux. C'est de là, je crois, que m'est venu l'amour des livres.



La famille Briggen

Ainsi passent les années...

Dans un grand nuage, je prends Matéo par la main et monte avec lui vers Maité et Silaravia qui nous font signe de venir danser une farandole... Grand-papa Briggen est là, souriant, il nous attend tous pour un brin de musique».

Jacqueline a entretenu une correspondance assidue avec sa chère amie de gymnase Françoise Nussbaum qui fut la marraine de Valérie. Deux ans avant sa mort, elle a remis à sa filleule une cinquantaine de lettres écrites par Jacqueline et qu'elle avait conservées. En voici huit, qui ont été écrites entre 1949 et 1952.



Françoise et Jacqueline



Bellelay, 3 novembre 1949

Chère Françoise,

Si, au seuil du Paradis on m'empêchera d'y entrer car j'aurai commis le péché d'orgueil, ce sera ta faute, et non la mienne. Et pour contrebalancer certaines de tes affirmations que tu mentionnes dans ta dernière lettre, je m'en vais te dire ceci:

J'adore lire tes lettres (j'espère que cette calligraphie restera imprimée dans tes yeux, et l'idée ancrée dans ton cerveau). Elles me procurent toujours des émotions: il y a au moins 6 petites feuilles, non numérotées, dont une au moins est tournée à l'envers. Donc, je suis toujours interrompue dans la suite d'une de tes idées. Cela me fait toujours rire, et te rend unique à mes yeux (comme pour le petit prince les grelots des étoiles). Puis, au moment d'y répondre, je dois me livrer à une prospection sérieuse de mes fonds d'armoire pour retrouver ton adresse la plus récente. Et comme j'ai toujours l'idée que tu as changé de logeuse, j'expédie mes réponses avec l'idée qu'elles arriveront en retour, on que tu les recevras 15 jours plus tard. Tout cela fait partie du climat dans lequel je te sens, et c'est très bien ainsi.

Et les autres raisons plus sérieuses que j'ai d'aimer te lire, ce sont les mêmes dont tu parles dans ta dernière lettre, réciproquement : parce que tu es celle à qui j'ai écrit des choses que, par exemple, je ne «dirais» jamais, et à personne d'autre. Et cela compte beaucoup.

Par quelle équation mathématique faudrait-il te prouver, savante dentistes, que l'impression ressentie par moi, en pensant à tes lettres en général, ce n'est pas la puériorité? J'y renonce, je n'aime pas les maths. Il faudrait que je t'aie là, assise vis-à-vis de moi sur la petite chaise que j'affectionne, et te dise en riant (car j'ironise toujours sur les choses graves qui me tiennent très à cœur) certaines choses qui ne se peuvent écrire, et peut-être comprendrais-tu avec ton âme.

Peut-être pour Puce que j'aime aussi beaucoup, pourrait-on parler de puériorité. Mais si charmante et irrésistible, celle d'une petite fille enthousiaste devant la vie, et qui ignorera toujours certaines choses, certains sentiments surtout, qui est semblable à une pure estampe japonaise. Et je l'aime justement à cause de cette puériorité, puisque tu emploies le terme. Elle a été créée pour faire du bonheur, c'est tout.

Si cela peut te faire plaisir: je suis muette comme une carpe dans les discussions. Même lorsque je sens que, si je m'exprimais, cela ajouterait une certaine valeur à la conversation. Ou bien j'interviens en citant la pensée de quelqu'un d'autre, avec laquelle je ne suis pas nécessairement d'accord. Ou, quand je m'érige en petit Voltaire, je fais une réflexion pour jeter le trouble dans de belles idées soit disant claires. Ma vieille, je crois que j'aime trop Montaigne et Gide. Et puis, après tout, ce n'est pas toujours vrai, ce que je viens de te dire. Il arrive que j'aime discuter. Mais, de même que toi, j'essaie toujours de voir toutes les faces d'une question. C'est un vice atroce que de penser unilatéralement. Ma collègue est, ce qu'on appelle, une bonne catholique très pratiquante. C'est elle qui m'a appris à discuter une idée, et m'opposer «verbalement» à des idées. Avant, je laissais dire, même si intérieurement, je trouvais, les opinions émises crétines. Mais avec sa manie de catholique de ne voir du bon que dans son église etc... (voir Claudel) j'en suis arrivée à ne plus lui laisser croire que j'étais d'accord. Car, si on se tait «on est pour». Et encore, je suis gentille avec elle, et ne jette pas trop de doute en elle. Il y a une phrase qui m'a fait bien réfléchir: « Pourquoi vouloir arracher quelqu'un à ses illusions, si, en même temps, tu lui ôtes le sommeil?» (Thibon). Et cette autre fameuse: «Il vaut mieux avoir tort et ne tuer personne que d'avoir raison devant un charnier».

Les événements que ce soit tôt ou tard, te forcent à adopter en face de la vie une attitude, mais garder son esprit libre, disponible, grand ouvert. Et en te disant cela, je sais bien, tout de même, que à moins d'être malade mental, on doit

choisir. Et notre vie se passe à faire cela. Mais pourtant, ma vieille, il y a là un danger, en même temps que le sain équilibre. C'est très contradictoire. Justement, après midi, je lisais dans Baudelaire, «Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre». C'est si vrai.

Je crois que tu prends pour de la puérilité tu emploies, trois fois ce terme dans ta lettre, il faut croire que cette idée te poursuit! cette faculté que tu possèdes encore plus que moi, d'être disponible devant la vie, et hésitante aussi, et désorientée, justement, devant un choix à faire.

Tout d'abord, moi aussi, en certaines circonstances, je ressens ce sentiment de petite-fille-à-sa-première-audition-de-piano! Mais c'est un fait que, plus vite que toi, et plus tôt que je ne l'aurais désiré, j'ai dû prendre position, et réfléchir à certaines situations. Tu sais, ma vieille branche, qu'un cerveau et un cœur d'adolescente qui se trouve devant la maladie mentale de son père est frappée, puis réagit. Maintenant, j'ai dépassé, heureusement, l'état de stupeur, et accepte que déferle sur elle un tas de choses impossibles à imaginer. Depuis quelques mois me voici chef moral et du point de vue matériel en partie aussi de notre famille. Mes parents devront se séparer, l'opinion publique s'émeut, injurie, accable, les frères ont une peine de chien à s'en tirer, la sœur aînée, passée la période de petite neurasthénie, compense un peu cela en devenant infirmière, et la petite sœur s'occupe de ses robes, et ne comprend pas bien tout cela. C'est donc moi qui ai fait front avec ma mère à certaines situations, et qui lui dit ce qu'elle doit faire. Car maintenant que la justice s'en mêle et que toute une famille en vient aux calomnies, elle est à bout de forces, ou alors risque de réagir violemment. Voilà devant quoi je dois choisir. Une fois de plus, tu vas, tout d'abord t'effarer et objectivement, il y a de quoi puis m'admirer. Et bien, Françoise, le plus beau cadeau de Noël que tu puisses me faire, c'est de ne pas justement, m'admirer, comme beaucoup le font d'ailleurs. C'est simplement que, de par mon travail et ma connaissance de certaines personnes,

et de la lecture trop sérieuse pour une jeune fille, et quelques connaissances de certaines lois psychologiques, que tout le monde n'accepte pas de reconnaître, j'ai appris à voir objectivement les choses. Je ne sais plus perdre la tête devant les situations abracadabrantes. Je ne sais plus m'exalter devant certains faits; je ne suis pas désabusée, mais, la pire atrocité ne m'étonnerait pas. Je me dis profondément que «tout» est possible. Voilà pourquoi je te parais si admirable! Alors que je suis devant toi, comme gardant un tas de choses que j'ai trop vite perdues. C'est simple.

Et pour le rassurer, je m'en vais t'avouer que, dans 15 jours, j'irai me faire faire ma première permanente. J'en tremble pire qu'à mon bac: car je suis sûre que mes cheveux vont s'abîmer! C'est pire que si on m'envoyait en prison!

Aujourd'hui, jour solennel, j'ai reçu pour la première fois de ma vie, mon bordereau d'impôts. Et je me sens tout à coup très proche de Gauguin, ou van Gogh, dont je viens de lire les correspondances!! Et je fraternise ce soir avec tous les artistes sans le sou.

Adieu ma vieille, tu m'as tenu lieu de journal, ce soir. Contrairement à toi, je ne pense jamais à ce que sera notre première rencontre, cela ne me préoccupe plus. (j'y ai pensé un temps, c'est vrai). Elle sera au-delà de tout ce que nous pourrions supposer; c'est comme si tu voulais exactement savoir comment sera ton mari!

Jacqueline

Je viens de relire. C'est très confus et incomplet. Je m'en excuse. Mais j'aborde là des questions insondables et sans solutions.

Je crois que vraiment, cette fois, ton adresse est fausse: je la lis sur une de tes lettres datée du 30.9.48!

S.T.P. dans ta prochaine, écris-là moi sur un billet, que je coudrai, comme Pascal, dans la doublure de mon manteau!



Bellelay, 31 mai 1950

Ma chère Françoise,

Il y a de quoi s'émerveiller chaque jour, dans la nature: ainsi, recevoir une lettre dont toutes les pages sont numérotées, de la part de Françoise la dentiste, c'est vraiment digne des annales. Et je pourrais te dire que j'en ai éprouvé un tel saisissement, que le tremblement qui agite mes membres, depuis lors, ne m'a pas permis de répondre plus tôt à ta lettre numérotée.

Merci infiniment de ta relation de voyage à Paris. Quand j'y repense, je n'en reviens pas encore du miracle de Versailles. Avant de voir le château on m'avait appris qu'il était de bon ton de l'admirer, et de le voir. Et j'avais vu des reproductions. Et par avance, comme devant toute chose que beaucoup de personnes s'accordent à trouver parfaite, j'étais méfiante, et très réservée, et sur la défensive. Mais voilà que tout cela est tombé, de soi-même, devant la contemplation de ce chef d'œuvre. Et malgré que c'était la journée la plus chaude d'août, et que je venais de dîner un peu trop copieusement, et que je m'étais un peu aussi tordu le pied entre les pavés de la cour d'entrée, il n'y a plus eu de place que pour un petit avant-goût de paradis; et cette même impression de communier avec quelque chose d'authentique, comme, lorsque j'avais 10 ans, le soir, je jouais à la cachette avec mes frères et sœurs, de toutes les fibres de mon être, de toute mon âme. C'est là quelque chose que l'on perd, en grandissant.

Moi aussi, j'ai eu l'impression, surtout dans le métro, que tout le monde vous regarde. Et malgré cela, on se sent si libre!

Je t'en supplie, ce n'était pas un psychiatre, ce nègre que j'ai rencontré. Un neurologue. Malgré toute ma bonne volonté, je ne puis concevoir un noir psychiatre. C'est contre toute logique!... Ils sont bien trop insaisissables pour penser

se faire psychanalyser, ou le faire aux autres. J'étais en train de boire un Cointreau, quand il m'a invitée. Et depuis lors, j'ai toujours un drôle de petit sourire, en absorbant le breuvage!

Ce soir, je n'ai pas l'humeur à avoir envie de me rendre au cinquantenaire du gybus. Je changerai certainement d'avis d'ici là, car entre, il y aura les vacances. A compter, d'ailleurs, que je serai sûrement de la tournée 1947, et non la tienne, (la vraie miennel!). Mais je désertterai. Bien que, dans la dernière volée, je serais capable de rester pour deux garçons, qui m'étaient fort sympathiques. Et je serais envieuse de voir ce qu'ils sont maintenant. Essaie de deviner lesquels c'est!

Mais, en regard de notre classe, je n'hésite pas! Vite que je cours vers la blonde Françoise dont Perrine disait, en regardant la bouche, qu'elle saurait sûrement bien embrasser... tu te rappelles?

Dans 10 jours, je pars en vacances à Strasbourg au festival Bach. Je me réjouis avec une force égale à l'attente de Paris. Et quand tu sauras que, la musique d'une part, et l'ironie d'autre part, ont été, et sont pour moi les grands stabilisateurs, tu comprendras comme je suis impatiente.

Je suis arrivée maintenant, à ce que j'appelle mon point de saturation. J'ai dû travailler double ces derniers temps; si tard, dans la nuit, que le veilleur venait, à 2h m'apporter une tasse de café. Il y a eu aussi des admissions d'urgences, au milieu de la nuit. Cela faisait alors très sélect de trouver une secrétaire prête à recevoir, et discuter des formalités. Et les parents, ou les médecins s'en retournent pleins de respect pour l'organisation du servie administratif. Cela fait d'ailleurs très «cinéma»: tu vois le grand bâtiment. Tout à coup, la sonnette de nuit, au son très prolongé à cause de l'écho, les lumières en veilleuse des longs corridors. Des bruits de clefs qui paraissent si insistants, à cause du silence. Et on voit une auto arriver sur le pont. Deux infirmiers s'approchant, le médecin généralement de très mauvaise humeur s'approche, ou ne parle qu'au souffle, et le moindre

pas se répercute mille fois contre les murs. A mesure qu'on passe un corridor, la lumière s'éteint derrière vous, car le concierge a des principes! Ça donne une impression de gouffre. Et quand on fait le chemin inverse, la même chose. Dans cette atmosphère, cela sonne très faux de discuter de prix, de pension, situation de famille, etc... Et je liquide cela au plus vite : Puis les fantômes s'engouffrent de nouveau dans l'auto, et les phares s'éloignent. S'il y a la lune, c'est le moment de la petite promenade avec le médecin dérangé par l'admission, qui liquide sa mauvaise humeur en comptant les étoiles et répétant ce qu'obligatoirement un homme dira à une jeune fille à une heure indue de la nuit, sous la lune etc...

Heureusement d'ailleurs que seuls 2 médecins goûtent ce sport, et que, d'autre part, il est plutôt rare que je veille! Sans cela, mon point de saturation serait atteint depuis longtemps.

Mais il est grandement temps que Bach vienne un peu débrouiller tout cela.

Quand j'irai à Genève, je me ferai faire un nettoyage de bouche par Prévost Martin 39. Il y a 2 ans que je n'ai plus été en traitement dentaire. Et mes dents auraient besoin d'être blanchies! Tu vois que je ne serais pas un «cas», mais tu pourrais me garder 3 heures sur la chaise. Mais ne prends pas la manie de mon dentiste de me questionner, et me demander mon avis, au moment où j'ai la bouche obstruée par toutes sortes de petites affaires! Il reste bien alors le langage des yeux... mais cela pourrait provoquer des distractions.

Je t'embrasse sur le bout du nez

Jacqueline

P. S. si tu as le temps, essaie de compter les «et» de ma lettre. Je viens de la relire, et suis épouvantée. A croire que je n'aurais lu que du Ramuz toute ma vie.



Bellelay, 21 mars 1951

Ma petite préférée,

Il est bon de terminer une soirée avec Françoise, et un petit poème de Garcia Lorca qui me plaît:

Sonnet

*J'ai peur de perdre la merveille
De tes yeux de statue et l'accent
Que de nuit me pose sur la joue
La solitaire rose de ton haleine
J'ai peur d'être sur ce versant
Un tronc sans rameaux et désespère
De n'avoir fleur, pulpe ni terre
Pour le ver de mon tourment.
Si tu es mon trésor caché
Si tu es ma croix, mon chagrin mouillé
Si je suis le chien de ta seigneurie,
Ne me laisse pas perdre ce que j'ai gagné
Et vois ta rivière embellie
Des feuilles de mon automne dévoué.*

J'ai passé une semaine «complète», comme j'appelle cette atmosphère: à expédier une sœur récalcitrante en Angleterre, à consoler une mère un peu à bout, à m'entretenir poésie avec ma sœur aînée, à décider le directeur d'ici d'acheter un tableau de mon cousin pour son bureau, à obtenir de Berne la permission éventuelle de travailler ici étant mariée à un médecin, à enguirlander mon frère puis à le rassurer car c'est un petit garçon désemparé devant la vie, à écouter les saisons de Vivaldi que Ralph toujours au service m'a laissées en pension, à m'embêter sur les statistiques du rapport annuel, à broder un adorable jupon en soie, à constater que j'étais sans le sou, et à ignorer délicieusement où je passerai mon week-end avec Ralph, qui m'embarque je ne sais où. Il veut me faire la surprise.

Alors dans toute cette agitation, je viens me reposer une minute vers toi. Étape sur le chemin de mon lit, car il est minuit.

Le second jour de printemps te salue, Françoise.

Jacqueline



Bellelay, 17 juin 1951

Chère Françoise,

Selon les gens que je rencontre, j'ai différents prénoms: pour un certain je suis Adèle; je suis sa digne épouse depuis 25 ans, et comme nous n'avons pas d'enfants, nous avons chez nous une petite nièce (ma collègue) avec sa petite amie, enfant de réfugiés (l'assistante sociale) qui se nomme Antoine. C'était l'assistant d'été de l'an passé et pendant 3 mois, nous avons vécu dans cette fiction, à tenir nos rôles respectifs avec une imagination fertile. Tous les hôtes de la salle à manger avaient leur rôle; p. ex. la secrétaire comptable c'était cousine Colette, l'infirmière chef c'était la-couturière-qui-mange-avec-nous-tous-les-mercredis; l'autre assistant c'était le secrétaire particulier du tonton Antoine, et sa femme c'était ma femme de charge.

Pour un autre, je suis Charlotte, je suis sa fille, ainsi que l'assistante: Caroline, ma collègue: Catherine. Il a un frère qui est notre tonton, et l'assistant actuel tient lieu de grand-père! Et quand nous nous rencontrons, nous entrons dans nos rôles et nous amusons comme des fous. C'est ainsi qu'en grande confiance, notre père nous a confié hier, que nous avons chacune une mère différente: il avait fait un séjour à Paris, était allée aux Folies-Bergères 4 soirs, et voilà! Du 4^{ème} soir date notre petit frère, ancien assistant de Bellelay, maintenant en Norvège. Et nous échangeons ainsi une correspondance suivie, loufoque, abracadabrante, nous nous passons des phrases bien senties, auxquelles chacun

ajoute son commentaire, et l'expéditions en Norvège.

Pour un autre je suis Béatrice, un autre Micounette, un autre, tante Jacqueline, un autre «ma petite chérie» et nous nous inventons des liens de parenté, et vivons dans cette ambiance. Je t'assure que cela détend, délasse, vous fait oublier et on apprend ainsi un tas de choses sur son compte et celui des autres, en se voyant entrer ainsi dans la peau d'un personnage! Quand je raconte cela à ma sœur, elle me regarde d'un air un peu apitoyé: c'est Bellelay qui influence! Mais à y réfléchir, cela convient tout à fait à mon caractère, tout au fond trop renfermé. Et je me réfugie ainsi derrière un personnage, une fiction, comme un écran entre les autres et moi, et par la bouche de nos personnages, je dis plus de vérités que directement.

C'est aussi curieux de constater que certaines personnes ne suggèrent pas du tout cette comédie. Et on a parfois plus de difficulté à se connaître que si on se retranchait derrière un personnage de théâtre.

Maintenant, pour toi toute seule, ce petit madrigal que je viens de relever dans une revue, en italien, naturellement: «Già chiusa, era la casa, già la gioia d'andar lontano mi raggiava il viso, quando mi volsi e vidi... il tuo sorriso: rimasi e rimarrò fino ch'io muoia!»

Délicieux, n'est-ce pas?

Je l'entendrais, déclamé dans l'embrasure de la petite porte de notre château, que je goûterais un instant de félicité parfaite.

Je viens de lire "La Devinaigre" de Landry. Si tu peux, lis-le, ce livre m'a beaucoup plu. Un genre de grand Meaulnes. Je suis aussi en train de lire un livre d'histoire de l'art italien, en italien, ce qui va un peu lentement. Mais c'est passionnant, car l'auteur analyse, établit des parallèles entre les peintures que nous avons vues. J'aime mieux consulter les ouvrages de critique après avoir vu l'œuvre. On regrette parfois de n'avoir pas assez remarqué certains détails, ou d'avoir omis de voir certaines choses, mais on comprend tellement mieux! L'idéal, c'est au fond, comme nous, avoir eu les leçons de Perrin,

en avoir conservé la structure intellectuelle indispensable et une certaine formation du goût très large, une ambiance plus que tout autre chose; puis voir les œuvres, et ensuite pouvoir lire des commentaires un peu plus poussés.

Voilà ma digression dominicale terminée. Je m'en vais manger une tomate, prendre un livre, et attendre ainsi le soir. Dolce far niente de Bellelay... c'est presque le cloître de Santa Croce, à part que le paysage est trop épinard.

Bien affectueusement

Jacqueline



Bellelay, 6 juillet 1951

Ma vieille,

Vite un mot, pour vibrer à l'unisson avec toi, en t'annonçant que Bellelay se "vespacise" aussi à grand train. Pas moi par exemple mais les infirmières s'y mettent.

Je t'écrivais surtout pour te proposer de venir à Bellelay. Histoire que nous sortions mutuellement les robes laissées dans les valises à Florence... Que dirais-tu du week-end 21-22 juillet? Je puis très facilement te coucher. Agnès aurait congé de jour, là.

Je suis en train d'organiser mon programme d'été. Aussi Il me serait utile de connaître quand notre petite âme chantante (Dieu que j'en ai besoin ce soir) viendra.

Si ce soir tu étais là, je te ferais du café turc extraordinairement fort, fumerais un paquet de gitanes à la suite, dirais du mal des hommes et des femmes, sauf des fleurs, casserais peut-être une tasse et serais capable de pleurer dans tes bras. Beau bilan, ma vieille. Mais tu verras, quand tu viendras, la petite "douce amère" sera délicieuse, douce, douce, tout sourire....

Jacqueline



Bellelay, 10 novembre 1951

Ma chère Françoise,

Et ne m'en veux pas, si je te tutoie, je dis tu à tous ceux que j'aime... même si je ne leur écris pas.*

Tu vois, je commence sur le ton avec lequel tu finissais ta lettre de septembre... et j'ai ta carte de Picasso sous les yeux. Elle me plaît beaucoup. Je l'ai installée sur la bibliothèque, à côté d'une grande belle feuille morte, exactement de la même nuance. Je suis ainsi tout à fait satisfaite de la vie.

Je me demandais, tous ces jours, pourquoi je mettais parfois si longtemps à t'écrire, alors que j'en avais souvent l'envie, et qu'au cours d'une journée je t'associe facilement à mes pensées.

Tu es de loin ma correspondante préférée, et j'attends des mois avant de te donner signe de vie. J'ai constaté alors que tu constituais une petite conserve, une petite soupape de sûreté. Si bien que ce que j'aime, c'est cette pensée: "ah, j'ai devant moi la perspective d'avoir à écrire à Françoise" si je m'en réjouis tant, de ce moment "petit château toscan" qu'est toujours pour moi celui où je t'écris, que parfois je renonce à l'acte, pour m'en réjouir plus longtemps. Ça ne fait pas toujours l'affaire de l'autre, ce système! Et tu vois qu'occuper un premier rang suppose parfois une espèce d'éloignement.

J'ai rencontré Widmer à la gare de Lausanne, dimanche dernier. Il doit me prendre pour vraiment un peu toquée d'être ainsi toujours enterrée à Bellelay. C'est tout juste s'il n'y avait pas une petite lueur inquiète dans ses beaux yeux bleu gris, enfoncés, qui me font penser à Romain Rolland. Je ne sais si je t'ai dit que je lisais Jean-Christophe. Un vrai régali. 1500 pages, papier bible. On n'a plus le courage maintenant, d'écrire un pareil livre, lent, dense, qui a des entrailles. Je bénis le ciel de ne l'avoir pas lu du temps du gymnase car maintenant j'en jouirais moins.

Pour couper, je lis les poèmes de Supervielle. C'est un des modernes que je préfère. Par exemple:

La mer secrète.

*Quand nul ne la regarde,
La mer n'est plus la mer,
Elle est ce que nous sommes
Quand nul ne nous voit.
Elle a d'autres poissons,
D'autres vagues aussi.
C'est la mer pour la mer
Et pour ceux qui en rêvent,
Comme je fais ici.*

A un arbre

*Avec un peu de feuillage et de tronc
Tu dis si bien ce que je ne sais dire
Qu'à tout jamais je cesserais d'écrire
S'il me restait tant soit peu de raison.*

*Et tout ce que je voudrais ne pas taire
Pour ce qu'il a de perdu et d'obscur
Me semble peu digne que je l'éclaire
Lorsque je mets une racine à nu
Dans son mutisme et ses larmes de terre.*

Ce dernier poème, il est digne d'une belle vieille ballade française, mise en musique par Kosma, comme dans les Visiteurs du Soir. C'est piquant de voir que cet homme qui est si près de Prévert, est si près de Ronsard aussi. Enfin, c'est là une impression gratuite, toute personnelle, et horriblement fautive, je pense, pour un directeur de conservatoire.

Je t'ai je crois déjà parlé de cet assistant avec lequel je m'entends très bien. Notre dernier passe-temps, c'est de nous faire la lecture à haute voix des contes de Perrault. Ma vieille,

je suis infiniment heureuse d'être capable d'apprécier cela, et d'avoir rencontré un lecteur. C'est une rareté, qui rachète mes cinq ans de vie à Bellelay.

Lorsque tu reviendras une fois à Bellelay pour y passer une soirée rien qu'à deux, je te ferai entendre le concerto pour 4 pianos de Bach, qui est mon préféré, et les variations symphoniques de Franck. Ce sont les premiers monuments de ma discothèque. Je les ai reçus, et me sens sur le bord de commencer à m'en acheter. J'ai déjà un pied dans ce gouffre, au secours... Françoise, ma chère âme chantante, chante-moi une parole stoïque qui me fasse remonter le pied sur sol ferme. Je t'enverrai en récompense «la fourmi», chantée par Juliette Greco. C'est tout aussi bien que du Palestrina, mais en sens opposé.

Un grand merci pour le Morgan. J'aime Morgan. Quand je serai riche, il paraît qu'un jour je le serai, et que j'aurai une belle auto noire j'achèterai ses œuvres complètes. Et je t'achèterai le journal de Julien Green. On m'en a lu des passages. J'en ai un volume là sur ma table, je me réjouis de le lire. Je sens que c'est bien à distance, c'est un peu basardeux, et ce n'est pas du tout bien les idées préconçues.

Simone Weil te plaît-elle? Ce n'est pas toujours accessible, mais je trouve que c'est grand.

La prochaine fois que nous irons ensemble en vacances c'est fort peu probable mais j'aime à y penser, depuis qu'il y a eu Florence nous ferons des tas de choses bien. Voilà!

Je te quitte sur cette pensée reconfortante, ma petite boîte de conserve.

Jacqueline



(note de VW: inspiré de Prévert...)

*(...) Rappelle-toi cela Barbara
Et ne m'en veux pas si je te tutoie
Je dis tu a tous ceux que j'aime
Même si je ne les ai vus qu'une seule fois
Je dis tu a tous ceux qui s'aiment
Même si je ne les connais pas (...)*



Bellelay, 29 février 1952

Ma chère Françoise,

J'ai vu, dimanche dernier, le film «Justice est faite». Tu m'en avais parlé, et j'avais depuis l'intention de le voir. Il m'a plu énormément, comme tu peux bien le penser. Je ne vais pas jusqu'à dire, cependant que je le préfère aux Enfants du Paradis. Peut-être cette impression est-elle renforcée par mon état actuel! Mais je crois tout de même qu'il y a en moi une atmosphère de petit conte de fée, de rêve, d'irréalité, toujours sous-jacente. C'est d'ailleurs cela qui m'a aidé à supporter certaines circonstances difficiles, et si maintenant le conte de fées est un peu plus réel, ... tant pis.

J'aime tellement la façon dont le film (Justice est faite) est conduit. Si vrai tout cela. Tout y est saisi par l'essentiel, profondément humain. Il y a une sorte de correspondance entre l'héroïne et toi. Tu dois te sentir très proche de Clara, comme moi de Garance, ceci, avec toutes les réserves que de telles comparaisons exigent! Comprends cela, disons, d'une façon très transposée.

J'ignorais le décès de Jim. La dernière fois que j'étais à Lausanne, j'ai découvert à la Riponne un de ses bouquins, que je me suis empressée d'acheter «Le pays natal». Je lui dois aussi tant, à Jim. Par exemple, il m'a guérie radicalement de cet espèce de calvinisme que toute fille de pasteur respire à la maison, qui juge toute chose en bien et en mal. Alors

qu'il s'agit bien plus de considérer les actes d'autrui comme autant de vérités propres, ayant d'autres fins, exécutés dans d'autres perspectives et selon d'autres vérités. Toujours ce St Ex, qui a finalement raison. Je crois d'ailleurs t'avoir déjà relevé cette pensée de lui: «Je sais bien que l'erreur n'est pas le contraire de la vérité, mais un autre arrangement, un autre temple bâti des mêmes pierres, ni plus vrai, ni plus faux, mais autre».

Voilà par exemple une idée qui correspond exactement à l'ambiance que Ralph crée autour de lui. Il ne juge pas «ça c'est bien, ça c'est mal». Forcément que chacun opère toujours un choix, mais il ne le fait pas «à la Suisse».

Ma Françoise chère, je les connais les ambiances de famille-bien-intentionnée-qui-vit-dans-l'attente-de. Bien que chez moi, beaucoup se demandaient quel serait l'hurluberlu qui aurait le cran de s'accommoder de mon indépendance d'esprit et de cette espèce de non conformisme qui inquiète ma grand-mère maternelle. Tu dois de temps en temps faire la même impression, chez toi. Des jours on rit, des jours on se demande si vraiment... Mais je suis de plus en plus persuadée que seules les femmes qui n'ont pas peur du célibat et savent s'en organiser un bien, et l'apprécier, sont vraiment capables d'être après de vraies femmes. Elles sont plus complètes. Le mariage et l'adaptation leur est parfois un peu plus difficile peut-être, mais au moins, elles évitent plus facilement de perdre toute personnalité. Enfin, c'est assez arbitraire ce que je dis là, et je pourrais maintenant te citer un cas qui démontre juste le contraire!... Et Ralph qui n'a pas l'air de me croire quand je lui dis que je suis très complexe!...

Françoise, tu me plais tant! Si nous faisons une cérémonie de mariage orthodoxe ce qui est assez peu probable ! tu seras la première invitée.

*Couronnés de thym et de marjolaine
Les elfes joyeux dansent sur la plaine*

Jacqueline



Bellelay, 24 juin 1952

Mon petit chou,

J'attrape au vol un petit moment entre 2 dictées pour te dire... je pense bien à toi.

Ceci étant dit, je te donne quelques précisions quant à notre mariage.

Question toilette, je ne serai pas en robe longue, pas en robe blanche, mais en robe habillée (rouge et noire; (!...)) ce sont les goûts de mon futur, je te passe les discussions et remous que cela a provoqué chez moi. Ma sœur aînée aura une robe blanche, ou presque, donc tu ne confondras pas avec la mariée. Je t'avertis, car il y aurait de quoi !!!

Tu seras probablement avec M. Olivier Flounoy, l'ami de noce de Ralph, un camarade d'études de Genève. Il travaille à Leysin comme médecin, après avoir été malade quelques mois. Nous sommes allés le voir dimanche. Très sympathique. Il est aussi plein de bonnes intentions, car il nous a promis de rester, s'il le fallait, tout seul au fond du parc avec nous, pour nous reposer de la foule. J'oubliais de te le situer socialement: c'est le fil du Dr. Flournoy, bien connu, de Genève. Vous êtes donc, les 2, les «amis de noce», toutes les autres personnes étant + ou moins de la famille.

Maintenant, comme notre mariage aura toutes les qualités, sauf celle d'être protocolaire, je te demande si tu pourrais venir avec l'auto de ton père; cela nous rendrait service comme nous nous marions aux Eplatures.

Tu ne t'effrayeras pas d'entendre parler le russe, les père, oncle et cousins de Ralph parlant cette langue entre eux. Leur famille habitait la Russie avant la révolution. C'est d'ailleurs très agréable d'entendre le russe! Pour te consoler, ils savent tous le français quand même!! Ralph a, à part cela, un petit

frère de 17 ans, qui est en train de passer son 1^{er} bac, qui aime beaucoup passer pour un parfait homme de salon. J'ai une belle-mère adorable, bâloise d'origine, qui écorche aussi passablement le français. Bref, c'est nous qui aurons l'air de parisiens dans toute l'affaire. Je ne te parle pas de la tante Nina, une vraie russe celle-là, que je tremble de voir arriver avec 10 kg de bijoux sur elle, et elle aurait de quoi en placer car elle est énorme...

Papa ne sera pas là. Le pasteur qui bénira le mariage est un de ses amis, tout simple et sympathique au possible.

Je ne peux te dire encore maintenant quand il conviendra que tu te présentes devant nos faces, le 19. J'aimerais bien t'avoir déjà avant la cérémonie aux Eplatures, enfin, je verrai; de toute façon je te téléphonerai.

Maintenant, si tu as l'occasion de hanter nos parages, nous t'attendons, pour faire ta connaissance. Nous ne pourrons pas aller à Montreux avant notre mariage, peut-être à la Chx-de-Fds si tu y étais? Dis-moi ton programme.

J'ai vu Huguette au casino, à Genève, samedi dernier. Cela m'a fait plaisir de la revoir, et j'espère bien passer un jour chez elle à Cortébert. Pourrais-tu me donner l'adresse de Puce?

Adieu ma vieille, toujours à ta disposition pour mes instructions matrimoniales. J'avais tellement peu l'intention de me marier, encore cet hiver, que j'ai l'impression de jouer un rôle au théâtre. Sympathique que je puisse t'avoir comme partenaire.

Jacqueline



Quatre filles , quatre personnalités



Natalie



Natalie est née à la clinique de la Source à Lausanne le 19 mai 1953. Son idéal de vérité et d'authenticité reste pour moi le leitmotiv des souvenirs que je garde d'elle et de son parcours. Son attirance pour tout ce qui touche la nature, les animaux et les gens de la terre,

a certainement été la base de ses choix. La part paysanne de Perreux et de ses alentours, de même que son investissement dans le scoutisme sous la férule de Castor... L'équitation, les escapades sac au dos, le camping correspondent dans le même registre à ses aspirations. Plus tard, elle choisira l'agronomie. Et c'est au Poly de Zürich qu'elle rencontrera son alter ego, Yves Yersin, un garçon à la personnalité riche et généreuse. La suite, chacun la connaît... Leurs périples nous ont valu, à Maman et moi, de merveilleux séjours en Inde puis, au Canada.

Aujourd'hui, Natalie, après dix ans d'exploitation quasi-scientifique et même psychologique d'un élevage de vaches avec Yves, s'est muée en infirmière non sans de courageuses études. A Montréal elle s'est qualifiée principalement en psychiatrie gériatrique, mais n'échappe pas pour autant à bien des admissions psychiatriques de cas difficile, la drogue étant partout, la plaie des hôpitaux et de notre monde.... Tout cela sans du tout négliger le violon de son grand-père paternel! Le stimulant que constitue sa participation à un orchestre nous vaut de temps à autre un disque.

Yves, quant à lui, a participé périodiquement à l'aide technique au Burkina Fasso, pour s'adonner ensuite à l'hydro-géologie. Notre petite fille Maïté et Dany, avec la naissance de l'adorable petit Matéo, nous font accéder au grade d'arrière grands-parents!

Quant à Julie et Jérôme, ils ont emménagé dans une jolie maison pourvue d'un grand jardin. Ils sont tous deux agents d'assurance mais dans des secteurs différents. Les uns et les autres, c'est-à-dire tous, reviennent périodiquement au pays, pour notre plus grand plaisir. A nous pour qui les grands voyages ont cédé le pas aux petites escapades!

Natalie nous adresse de manière brève mais percutante quelques souvenirs d'enfance, tous porteurs de sens.

Souvenirs de Natalie

Je me souviens,

De mon premier vol en avion, avec une boîte de Néocolor neuve et Papa avec une canne à cause d'un abcès de la banche...

Des petites lectures du soir et des vistemboires glissés ça et là, histoire de tester notre degré de conscience....

De mon admiration à entendre Papa parler le russe avec Grand-Papa.....

Des leçons de natation, au lac...

De la construction d'une étagère...

Des crayons taillés au canif...

Des parties de «douratchki»...

Des apparitions sporadiques de l'accordéon, jusqu'à ce qu'il sorte définitivement du placard ainsi que les crayons et le papier à dessin, pour parer à la menace «retraite», avec 20 ans d'avance.....

Du jour où Papa m'a donné mon premier argent de poche: 2 francs, renouvelable au besoin (NB: à l'époque, un petit pain à la récré était 20 centimes)...après c'est plutôt Maman qui s'est chargée de la gestion de l'argent de poche...

Des heures de passées à griller sur le bateau, chacun le nez plongé dans son bouquin...

De la découverte du Sud de la France, vestiges romains, bouillabaisse, Camargue et les fortifications d'Aigues-Mortes, où les annales de la prison relataient la présence d'un détenu dangereux du fait qu'il venait de Genève....

Des entraînements à la conduite du bateau, puis de l'auto avec les alertes au lapin pour l'entraînement du réflexe «de l'embrayage», et les sueurs froides de Papa devant la menace que représentaient les traîtres de petits murets en bordure des chemins de Perreux... mais par la suite, il lui est arrivé de s'endormir, en guise de surveillance de l'apprentie conductrice que j'étais...

D'avoir entendu Papa «râler» à propos du comité d'administration de Perreux, de l'administration en général à maintes reprises....

Du soir où, ado traînant mes humeurs mélancoliques depuis des semaines, Papa est entré dans ma chambre pour me dire qu'il m'aimait, m'assurant ainsi de son affection (probablement en porte-parole parental), sans me demander de raconter ma vie...

De la traite des chèvres le samedi soir au Pâquier, à laquelle Papa tenait à participer, mettant en pratique un art appris pendant la guerre par compassion pour les pauvres vaches françaises privées de ce soulagement par l'absence de leur propriétaire....

Avec reconnaissance, des efforts consentis pour affronter les continents lointains où je posais mes pénates...

De la très grande capacité de Papa d'occuper l'espace dès qu'il est disponible, 4 ou 5 chambres à Perreux (je dois avoir hérité d'un gène)....

De sa mine réjouie quand il ouvre une bouteille lors de mes visites en Suisse...

Affectueusement.



Anna vient au monde le 5 novembre 1954, également à la clinique de La Source. L'école de Mone Perrenoud, professeur de danse, me paraît une bonne manière de concrétiser d'emblée la tendance d'Anna à se passionner, à remettre en question, à se montrer intransigente

tout en restant fondamentalement généreuse et constructive. Cette première passion d'Anna pour une forme de danse qui se voulait contestataire par rejet des classiques «pointes» (encore en vogue à l'école rivale de Markoff) en est un exemple... Manière sans doute de structurer son désir d'aller de l'avant vers «autre chose»...

Elle a d'ailleurs (comme Valérie plus tard) été à bonne école avec Mr. Demarta, excellent instituteur de Bevaix, soucieux davantage de formation de la personnalité que de bourrage de crâne. Au gymnase, on retrouve ces traits de caractère. Par exemple elle n'hésite pas à prendre à partie tel ou tel professeur, la discussion se terminant généralement par un renforcement d'estime réciproque. La période de gymnase se termine par la palme qu'elle remporte au piano lors d'un concours organisé à l'occasion de la fête de clôture. Mais son avenir n'est pas le piano... Elle l'abandonne d'ailleurs.

La grande affaire de sa vie sera et restera le rapport du corps à l'espace. Les activités successives auxquelles elle se livre ne font que démontrer son esprit d'entreprise doublé de ténacité et d'exigence envers soi-même. Un des points culminants se situe à Cannes à l'école de danse de Rosella Hightower, vedette mondialement connue et enseignante très exigeante. Cette longue période de danse classique sera brusquement interrompue aussitôt après avoir remporté un premier prix de chorégraphie à Paris!... Suit une période d'art contemporain, peut-être la plus significative, puisqu'en dépit des difficultés et des embûches, elle parvient à se faire exposer dans différentes capitales, dont New-York, Paris et autres grandes villes; ce qui lui vaut finalement un nom dans le monde d'un art aussi difficile qu'aléatoire. Mereth Oppenheim, personnage-clé incontesté et dont le nom honore d'ailleurs une des rues de Berne et une place de Bâle reste sa grande référence. La vidéo s'y ajoute bientôt. Elle y excelle et l'enseigne, notamment à Pipilotti Rist devenue célèbre depuis... Quant à nous, les petits parents, n'étant pas très versés en la matière, nous suivons tant bien que mal, à petits pas... Notre désir étant simplement d'être encourageants.

Le besoin impérieux de renouvellement conduit finalement Anna vers les dures exigences de l'école de physiothérapie de l'hôpital cantonal de Bâle. «L'Oase» en est aujourd'hui l'aboutissement.

Il s'agit d'un centre privé qu'elle mène avec ténacité et savoir faire, malgré les difficultés de l'heure, notamment en matière de santé publique. Son intérêt pour son passé, pour l'art et la littérature n'en reste pas moins vif. «Bewegung ist Leben».

Souvenirs d'Anna

Une grande, très grande maison: carrée, 3 étages, un balcon faisant face au monde un énorme cèdre du Liban qui pouvait être escaladé, une petite route de campagne menant tout droit sur la droite vers l'école primaire, puis secondaire, le train s'arrêtant sur demande et certains «malades» qui se jetaient dessous papa allant ramasser les morceaux derrière la ligne du train la route nationale pour les autos, l'auto de maman nous conduisant à nos leçons et puis le lac, sa surface que nous ne pouvons pas voir, l'autre côté du lac, la berge opposée, les alpes et l'Italie avec la Sicile toute proche.... Le balcon est au premier. Il offre un toit arrondi au parterre, là ou papa a son bureau sous l'ombre du balcon. Tous les bureaux sont en bas. Nous y avons accès par une porte qui s'ouvre avec un petit bouton en laiton dur à presser et qui fait mal au bout des doigts. Aller dans les bureaux est une forme de transgression. On n'ose pas tellement.

Le premier étage est à nous. Côté balcon il y a je pense encore trois fenêtres à gauche et 2 à droite? sur le côté droit peut-être les deux grandes fenêtres du salon de la bibliothèque donnant sur le jardin, la ferme, le monde de l'école, avec le chemin en pente qui délimite l'hôpital ou nous faisons de la luge en hiver montant d'abord le plus haut possible dans la forêt juste derrière la maison. Derrière c'est le Jura. J'aime pas. Sombre, froid, fermé, pas de monde. Si on monte assez haut, on prendra de la vitesse et la luge glissera mieux. Le jardin «livre» un énorme bouquet de fleurs chaque semaine. Maman aime les fleurs et décore la maison quand elle a le temps entre deux taxis.

Sur le côté gauche il y a peut-être quatre fenêtres: chambre de Valérie, corridor, chambre des parents. Elles donnent sur un parc peu attrayant arrivant au réfectoire, aux cuisines; à côté la buanderie ou maman donne ses grandes lessives qui nous reviennent bien repassées dans une grosse corbeille.

Le deuxième étage c'est le mien. Aussi celui de Natalie. Il n'y a plus de balcon. Beaucoup de fenêtres. Les miennes je dois les nettoyer de temps en temps. J'aime pas nettoyer mes fenêtres. Peut-être que la maturité se mesure par le fait de commencer à aimer nettoyer ses fenêtres. Ma chambre, quand on regarde la maison en tournant le dos au monde, au train et au cèdre, c'est la fenêtre tout à droite de la façade et du balcon. Le balcon est au milieu, ma fenêtre est à l'étage supérieur, en dessus du balcon sur la diagonale menant à l'angle droit supérieur. Une fenêtre donne sur le dit-parc peu-attrayant, sur le réfectoire et la cuisine...

Bref ce balcon, cette maison, le monde, la largeur de l'espace autour de moi, le nombre de chambres, les distances de la maison à l'école, à la leçon de piano, aux cours de danse m'ont habités d'un sentiment de grande liberté spatiale. Mon Eldorado helvétique. Liberté.

Un jour ma chère maman m'enferma dans ma chambre par soucis de discipline. Je voulais m'en aller elle voulait que je reste. J'ai pris mon drap de dessous et mon drap de dessus ai fait un grand nœud entre les deux ai fixé le dit drap quelque part et me suis échappée par la fenêtre. J'ai fait une fugue. Le balcon n'avait servi à rien, je ne pouvait l'atteindre depuis ma chambre. Je me suis échappée vers le monde à gauche de la grande maison, vers la ville. Je suis allée en ville. Je suis retournée 3 jours plus tard après tractations et médiation paternelle. Je suis certaine que rentrer à la maison n'a pas été trop dur. Le monde restait là ou il était, la maison là où elle devait être et moi là d'où je venais.

Ce souvenir est un souvenir amusant. La maison reste une belle maison, la plus belle maison évidemment.



C'est dans le contexte genevois que naît Valérie, le 18 mars 1959. Elle aura affaire à ses grandes sœurs. Cinq ans de moins, ça compte. Mais tout se passera au mieux. Elle ravit chacun, y compris bien entendu ses grands-parents! Elle nous demandera une fois

«pourquoi ne me grondez-vous jamais?» La réponse serait pourtant simple... À l'école de Bevaix, après notre emménagement à Perreux, elle pâtura comme ses sœurs des nouvelles et successives méthodes d'apprentissage de la lecture (chacune de ses soeurs auront eu affaire à une méthode différente!) Grâce à un tout petit alphabet d'autrefois trouvé dans notre bibliothèque et devenu le support de jeux, Valérie devient une grande lectrice, avide de bonne littérature. Mais son choix pour la musique sera heureux. Après son diplôme, fascinée par la musique baroque, elle s'y formera à La Haye auprès du pape de la flûte baroque de l'époque Bart Kuijken. C'est ainsi que, toujours soucieuse de perfection, elle s'est mise au rang du meilleur des professionnalisés. L'enseignement et l'organisation de séminaires, de même que sa participation à des concerts en Suisse romande lui prennent l'essentiel de son temps. Soucieuse de renouveau, elle s'y livre avec enthousiasme et ténacité. Nombreux sont les CD où elle joue avec des groupes baroque, mais elle a tout de même éprouvé le besoin de réaliser son disque. Il s'intitule «La flûte et le silence» un CD qui lui est très personnel et où elle démontre les possibilités de toutes sortes de flûtes (flûtes traversières renaissance, baroque, classique en bois où en argent), des musiques de pays différents et d'époques différentes. Ce qui ne l'empêche pas de trouver du temps pour lire, s'intéresser à l'art et à cultiver l'amitié. Elle partage avec moi l'amour des chiens; Finaud puis Flocc et surtout sa petite Loulou qui a elle seule mériterait un roman... Sans compter LK, la très attachante chienne de Francis, une forte Rottweiler qui curieusement trouvera en Loulou une mère. Tous ces chiens, tristement, ont disparu. Francis, le compagnon de Valérie, directeur technique au théâtre, est un être affectionné et stimulant, pourvu d'une vraie intelligence. J'entends par «vraie intelligence» celle qui pour des raisons diverses a échappé à l'aspect contraignant et limitatif d'un cadre scolaire qui se veut structurant. En fait, c'est sur la base de qualités inhérentes inexploitées personnelles et originales que, face à l'exigence sociale, toutes ces carences se trouvent aujourd'hui largement compensées, notamment par son grand appétit de connaissances, doublé des mille et une techniques acquises et qu'il maîtrise étonnamment... dont bien entendu la cuisine pour notre plus grand bonheur à tous!

Lors de son anniversaire des 50 ans fêté le 4.7.09 en même temps que le mien, Valérie résumait joliment l'essentiel de ce qu'elle a vécu.

Souvenirs de Valérie

Gros-Crêt, le dimanche 4 juillet 2009

Cher papa,

Si j'ai eu depuis le mois de mars un peu de temps pour m'exercer à être cinquantenaire...

Tu ne sais pas encore ce que c'est que d'avoir 85 ans vu que ce n'est que pour le 21 juillet. Moi non plus d'ailleurs, alors voyons comment je peux déjà évoquer les 84 qui précèdent.

Bon, disons que les 35 premières, je les saute allègrement, vu que je n'y étais pas et que tu les évoques toi-même parfaitement dans les mémoires que tu es en train de terminer et que la famille attend avec une impatiente philosophie vu que tes retouches et relectures semblent sans fin.

Les 1^{er} souvenirs que j'ai de toi... sont mêlés d'histoires lues le soir, des blagues du petit Lulu, de promenades dominicales qui faisaient râler comme des putois Anne et Natalie et où il fallait que tu me portes le plus longtemps possible, de pique-niques à la pointe du Grain, d'apprentissages divers et importants comme nager, aller à vélo, skier, lire ba be bi bo bu etc.

Tu te levais toujours très tôt et après avoir travaillé ou couru dans la forêt, tu te préparais cette chose: le cacao à l'eau, qui n'a jamais fait d'autres adeptes que toi même, et geste attentionné, tu mettais déjà le dentifrice sur nos brosses à dents; c'était gentil mais énervant pour nous car avant que nous nous lavions les dents, le dentifrice avait eu le temps de sécher sur la brosse et c'était très désagréable.

Il y a eu les chiens, Finaud puis Flocc. Finaud que tu as pris en main trop tard car comme au départ c'était le chien de Natalie et Anne, le dressage fut très aléatoire. J'en avais un peu peur au début, j'avais 7 ans, et je me vois encore, tout

à fait dépitée le regardant mâchouiller le paquet de caramels Klaus qu'on m'avait offert et que je n'osais pas lui reprendre. Un bon chien, aboyeur, chasseur... il me semble que tu as du plus d'une fois aller plaider sa cause au tribunal de Boudry pour assassinats divers de moutons et chevreuils. Les 15 lapins c'était Floc, l'excellent Floc, beaucoup mieux dressé, mais chasseur quand même. Je relèverai parmi ses talents celui de chanteur, et votre duo chien/accordéon était connu et réclamé loin à la ronde.

Oui car la musique que tu écoutes quotidiennement et pour laquelle tu t'enthousiasmes toujours est une de tes passions. Après une interruption d'une trentaine d'année l'accordéon t'accompagne aujourd'hui depuis 35 ans, car à 50 ans tu t'es remis à jouer de cet instrument guidé par l'exigeant Frédy Balta. Tu t'es farcis tout Hanon ou presque à l'accordéon, c'est dire! les pianistes comprendront.

Je me souviens aussi que pendant de longues soirées, avant d'assister aux opéras, vous écoutiez entre amis la tétralogie de Wagner avec la partition en buvant du vin rouge et en mangeant du chocolat. La formule Baumann qui vous a tant marquée! A part ça, les connaisseurs vous diront qu'un bon vin rouge et un chocolat noir choisi se marient parfaitement. Et les très grands connaisseurs que c'est avec un vin moelleux tel le porto que le chocolat se déguste.

Retournons à la musique et au chant, que tu as aussi étudié également avec assiduité avec Henk van den Brink qui fut aussi le professeur de Jacqueline ici présente. Avez-vous chanté en duo une fois?

Nous deux en tout cas on a chanté quasiment tout Boris Vian, le soir pour se remettre de la lecture à haute voix du Roman de la Momie, tellement barbant. On pourrait d'ailleurs maintenant entonner la Complainte du Progrès...

Qu'est-ce qu'on retient encore comme enfant (et comme adulte d'ailleurs): les vacances. On en a passé de belles que ce soit en Sicile, en Vendée et en Finlande, il fallait au moins aller jusque là pour se faire traiter de Zatopek, car sportif toujours, tu faisais ton cross sur la plage sous l'œil admiratif des autochtones. Et puis les vacances chez nous dans la grande maison où nous accueillions la smala des cousins et où tu te muais en capitaine de bateau et en maître nageur. Tu as toujours aimé la natation, la course à pied et le basket; à Perreux tu avais pris en charge l'entraînement physique du personnel et je crois que c'était très apprécié, même si le groupe était extrêmement disparate. Fervent nageur, nous allions souvent le mercredi à la piscine de Bienne, celle de Neuchâtel n'existait pas encore. Était-ce pour le bain ou le steak café de Paris qui suivait? J'ai des doutes en ce qui me concerne. L'hiver ne t'arrêtait pas et il y eu les bains quotidiens à la Pointe du Grain jusqu'à ce qu'une pneumonie te cloue au lit.



Vacances en Sicile

Très impliqué dans ton métier de psychiatre en «nerfes crâniens» tu as toujours pris très à cœur l'aspect humain de ta profession; à table, dans les années 80, on t'entendait de plus en plus tempêter contre la technocratie montante, usante, mangeuse de temps et d'énergie. Tu t'es beaucoup investi pour défendre les intérêts des patients et celui du personnel, j'en ai longtemps eu les échos par la suite lorsque de mes rencontres avec les uns et les autres. Comme enseignant, les orthophonistes que j'ai connues plus tard ont toujours évoqué ton nom avec un grand sourire et en soulignant la dimension philosophique et l'humour qui parsemaient tes cours.

C'est vrai que la philosophie est une aussi grande part de ta vie, elle emplit les textes que tu nous écris au gré des

festivités, les courriers des lecteurs de l'Express et les sujets de conférences dans lesquels tu te plonges avec passion.

Enfin voilà c'est un portrait un peu esquissé que j'apporte là car il est évident qu'ayant commencé ce texte hier après-midi, je n'ai pas eu le loisir de vraiment approfondir et que je suis passée sur plein de choses: ton amour de la pêche par exemple, immédiatement étouffé par le contrôle de police lors de l'unique prise de ta vie et qui s'est soldé par une amende car la truite était trop petite? ou tu pêchais trop près du bord? Bref cette perche est restée ensuite des mois dans le casier congélateur du frigo et je crois bien que j'ai fini pas la disséquer un mercredi après-midi, suite à un cours de biologie qui m'avait enthousiasmée: le prof nous avait laissés seuls un bon moment, chacun avec une truite puante et tous les organes avaient volés dans la classe pendant cette étude, où on s'escrimait entre autre à faire éclater ces sacrées vessies natatoires.

Vraiment, je n'arriverai pas à terminer si je fais de telles digressions, je disais donc que j'oubliais plein de choses: tes distractions, les départs en vacances se faisaient en plusieurs fois car il y avait toujours quelque chose qui manquait, tes talents culinaires sur lesquels je passe rapidement, tes rangements de bureau perpétuels et parfois envahissants, le couloir de 12 m suffisant à peine à contenir les piles, le béret bleu qui ne va avec rien et le training si confortable que tu as peine à quitter quand les visites arrivent.

Bref, c'est la vie, comme disait Mme Settecase, c'est ta vie qui semble se dérouler sous le signe de la curiosité, de l'écriture, de la littérature, de l'écoute et de la réflexion, vie parsemée par les rencontres apéritives, rotariennes, familiales telles qu'aujourd'hui et qui comme toute bonne histoire se passe aussi en chanson et je mets ma menace à exécution en te proposant que nous entonnions la complainte du progrès sus-mentionnée.



C'est le 16 avril 1964, Sophie, que tu apparais au monde à Neuchâtel, dans la petite Clinique-du-Crêt, disparue depuis. Avec Valérie, tu fais désormais partie des «deux petites» face aux «deux grandes» que sont Natalie et Anne.

Un souvenir concrétise à ravir la situation: nous cinq déambulant à Londres en 1984, moi courant après les grandes, sans être pour autant rattrapé par les petites!...

Quelques déboires orthographiques scolaires ne t'ont pas empêchée de devenir une journaliste rédactrice de talent spécialisée dans les interviews de gens en vogue. C'est ainsi qu'aujourd'hui tu sais que ton nom s'écrit Sophie et non pas Sophie...

Ton sens pratique développé se double de la capacité de toujours mettre en exécution sans tarder ce que tu as décidé. «Ce que je dis, je le fais» pourrait être ta devise, du moins je le crois. L'école de commerce semble avoir été un excellent complément destiné à affronter les embûches d'un monde devenu de plus en plus gestionnaire, technocratique et tracassier.

Une formation de photographe t'a permis d'accéder au journalisme. Mais la photo professionnelle, tu l'as abandonnée au profit du texte. Toujours en mouvement, tu es en quête de découvertes. Personne ne sait au juste où tu n'as pas mis les pieds dans ce vaste monde!... Les interviews pour le compte de l'Illustré ont également contribué à satisfaire ta soif de déplacements et de rencontres enrichissantes.

La natation est ton sport d'élection. Comme monitrice, une surprise t'attend, celle de ta rencontre avec Christophe Persoz, valeureux étudiant en médecine, tout aussi passionné de natation que de voyages.

A vous voir aujourd'hui, vous formez un couple épatant ayant à peu près la même manière de voir les choses, le souci de perfection et de toute façon l'attirance pour le mouvement, les voyages et les randonnées, au gré des saisons. Comme bien des jeunes couples d'aujourd'hui, et avec un sens remarquable de l'organisation, vous partagez au mieux les tâches ménagères et éducatives, en fonction de vos horaires chargés; sans pour autant oublier vos vieux parents, merci... Léo et Maxime ont de la chance. Ce sont des enfants vifs et intelligents, âgés respectivement 13 et 11 ans, souvent turbulents et eux-mêmes friands d'activités sportives, musicales et autres... Mais ne passons pas sous silence une scolarité qu'ils assument et réussissent avec le souci de bien faire. Leur bagage d'expériences et de savoir est déjà étonnant.

Ce bagage à la fois formatif, éducatif et affectif sera leur viatique pour la vie. Sophie, Christophe, Léo, Maxime, bon vent!

Comme tes soeurs, Sophie, tu contribues à tout mon fatras en livrant quelques uns de tes souvenirs personnels.

Souvenirs de Sophie

*Une bouchée de madeleine de Proust
(avec maman, impossible de ne pas évoquer Marcel!)*

A Perreux...

Grand-maman de Lausanne jouant au groom, enchantée de naviguer avec assiettes et verres au milieu de mes amis du 26 décembre, une nuit de 1990. Désormais habité par Valérie, l'appartement est le lieu de belles fêtes ces soirs-là. Et grand-maman, heureuse de se trouver au milieu de tous ces gens. Elle m'en parla souvent. Et tel est peut-être un des derniers souvenirs que je garde de la maison de Perreux.

Le premier, celui du jardin la maison du bout de l'hôpital. Des exercices de gymnastique artistique ponts, roues, poiriers, «petits» grands écarts exécutés dans la pelouse avec Karine. Il y a aussi papa rentrant du service militaire avec des biscuits, les départs en commissions avec maman au volant de la «4ailes», et mes premiers exploits sans les petites roues de vélo, papa courant derrière sa fille qui zigzague comme une poiivrote. Et d'un pied mit dans les rayons de la roue arrière alors que je suis assise sur le porte-bagage du grand vélo.

Verte de rage pour je ne sais quelle raison, je me suis un jour enfermée à clef dans le salon. Maman et papa me prient d'en sortir, je fourre le coupe papier en bois dans la serrure afin de m'assurer qu'ils ne peuvent pas ouvrir la porte. La lame se casse évidemment: impossible de remettre la clef. Le

sauvetage se fait par une échelle et le balcon. Est-ce ce jour que je reçus la seule gifle de papa dont je me souviens? Cet épisode est néanmoins nettement moins rocambolesque que l'évasion d'Anna. Quelques années plus tard, elle s'enfuit de la maison par la fenêtre de sa chambre, au 2^e, en nouant les draps de son lit. Longtemps, elle m'a épatée, elle que je n'ai pas tellement connue étant petite. Penchée à cette fenêtre j'avais repris sa chambre, je me dis alors qu'elle a eu un sacré cran.

D'Anna, puisque je parle d'elle, je me souviens qu'elle m'a retrouvée endormie dans mon lit alors que tout le monde me cherche à travers Perreux. Qu'elle admirait toujours mes petites mains de bébé. Et d'avoir passé deux jours de rêve à l'Evoles avec elle et Pierre-Yves, séjour ponctué par l'achat à la Migros de trois petits canards en chocolats dorés, c'était Pâques et le Nirvana. Et de pleurer comme une madeleine dans mon bain le jour où maman m'annonce qu'ils se sont séparés. J'en veux à Anna, forcément fautive, Pierre-Yves ayant toutes les qualités surtout celle de m'offrir des canards en chocolat!

Avec Natalie, c'est les virées au gymnase, le samedi matin. Les petits déjeunés à la cafète avec ses copains-copines et surtout les trajets Perreux-Neuchâtel-Perreux en «4ailes», pied au plancher: le compteur frise les 80! Et moi lui hurlant d'aller plus vite... Il y eut le défilé des amis du poly puis Yves et le mariage. Je trouve très spécial qu'ils se marient et de la savoir enceinte.... Je vois encore maman, toute joyeuse, assise dans le fauteuil du salon m'apprenant la nouvelle, un verre de porto dans une main, une cigarette dans l'autre (là, j'avoue un léger doute...). Et sept mois plus tard, cette discussion de sourds au téléphone: j'annonce à papa une médaille gagnée lors d'une course de natation au Landeron, lui me répond que Natalie a accouché d'une petite fille, Maïté. Et moi répétant, «j'ai gagné», lui «tu es tante»... Tante à 13 ans, ça pose son ado dans le préau.

Valérie? Que dire sinon un goût partagé et prononcé pour le crépage de chignon! Je la jalouse, elle est plus grande de cinq ans, peut se coucher plus tard, fait tout bien et moi tout pas bien. La grande calme face à la petite qui dégringole les escaliers en courant dans ses gros sabots rouges en bois ou en plastic jaune à fleurs blanches. N'empêche qu'on construit de sacrées cabanes dans nos chambres, fait de la pâtisserie, met au point différentes recettes épouvantables que grand-maman dégustent avec bravoure elle devait avoir un estomac en béton pour ne pas passer ses nuits aux toilettes et qu'on déguise Finaud à tour de pattes. Difficile d'imaginer chien plus placide pendant ces heures de mannequinat. Et pourtant, le même chasse chevreuils dans la forêt, derrière le pavillon Borel, et lapins dans les clapiers du jardinier. J'adore les comptes-rendus de papa après ses auditions au tribunal de Boudry où il se rend pour sauver la tête de son chien. Le sien puisqu'il promène Finaud, ses filles trouvant toujours mille excuses pour éviter la corvée.

Les conversations à table... Il ne faut pas trop parler et même parfois, carrément se taire car on écoute la radio. La barbe. Je finis souvent mes assiettes à la cuisine car je n'aime pas grand chose surtout pas la daube et les endives au jambon et passe d'interminables moments aux toilettes pour passer le temps. Et ces fruits au dessert alors que je leur préfère les crèmes... Heureusement, maman les appréciant aussi, il y a trêve de «c'est sain» de temps en temps. Je me rattrape au petit déjeuner en me gavant de Sugar Puff noyés dans le cacao ou en préparant ma nutella maison, un mélange de beurre et de cacao. Attendre l'arrivée estival de la vraie nutella de l'argenterie et de toute la smala sicilienne, était une vraie torture.

Car j'adore ces étés camping, où la maison se remplit de cousins-cousines. Le jardin et la pointe du grain deviennent des paradis. On n'est du coup plus obligé de passer des dimanches sur le bateau. J'aime bien me baigner au milieu

du lac, crever de peur devant papa devenu requin, mais de là à rester planter au milieu des flots pendant des heures qui me semblent interminables...

Les vacances? Il y a La Tranche s/Mer et les trampolines au club pour enfants, sur la plage, les carrousels du village, le soir venant, et l'oubli de tous les coquillages ramassés à marée basse, dans la boîte aux lettres où ils sèchent! Le mois à traverser l'Europe pour rejoindre la Finlande, où je saoule la famille avec la cassette d'Oum le dauphin blanc. Les carrousels - encore - de Tivoli, à Copenhague, et la bande à Bader qui allait nous kidnapper sur les parkings où nous nous arrêtons. Maman a peur qu'on nous pique un vase en verre acheté très cher je ne sais plus où et que nous planquons derrière la roue quand nous dormons dans la voiture. Puis Palerme, seule, chez tante Geneviève, oncle Ignace, Claudia et Sylvia. Les matinées à cuire et mettre en bouteille la sauce tomate, les après-midi plage où l'on n'oublie jamais d'enlever une pièce du moteur de la Fiat 600, quand on la laisse en haut de la falaise. Puis les séjours à Lausanne, chez grand-maman, où il me semble qu'il pleut tout le temps. Là, je découvre L'illustré et surtout dévore un reportage intitulé Moi, Katarina F., 13 ans, droguée, prostituée... Tel est mon destin, j'en suis convaincue! Grand-maman me coud un costume de Fantômette et des habits pour mes poupées. Sinon, je jalouse encore Valérie car, à la Blécherette, nous mangeons toujours à la maison, hormis le goûter que j'offre au tea-room avec l'argent que maman me donne. Alors que «Vava», à Château-Banquet, se régale tous les soirs au buffet de la gare Cornavin. C'est mon rêve de manger du poulets-frites-coupe danemark chaque jour. Plus grande, je séjourne à mon tour à Genève et en ramène un gros ballon gonflable en forme de lapin.

Perreux, c'est aussi jouer à toucher les feuilles du marronnier en se balançant, grimper dans le cèdre, cueillir les tulipes dans les plates-bandes pour les offrir à la fête des

mères, jouer sur la scène du Borel, prendre les leçons de religion dans la forêt avec Mireille sous la houlette de Janine, faire des tas avec l'herbe qui sèche et sauter dedans, voir la fusée atterrir sur la lune à la TV des Fischer, garder les petits Affolter, aller chercher le pain à la boulangerie et se payer un petit pain au lait, chiper des chocolats au magasin (j'ai été prise), aller à la Migros avec maman qui ne veut rien m'acheter mais craque de temps à autre, les repas avec les assistants, Noël avec les cousins de Genève et le grand sapin qu'on découvre en écoutant les cloches, la paska de Pâques. C'est les tours à vélo, la planche roulette en fonçant dans le garage, jouer au badminton jusqu'à 22h grâce à l'heure d'été, aller à Boudry en Solex. C'est l'armoire à bd, le grenier qui sent la crotte de souris, le tunnel sous la maison qui nous emmène dans l'autre aile du bâtiment, maman et ses cataplasmes de choux pour désenfler mes jambes piquées par des guêpes, les bd qu'elle m'achète pour soigner les gripes que je n'attrape que trop rarement, les lectures de papa avant d'aller dormir (l'intégral de la comtesse de Ségur, Boris Vian...) et les réveils où je me fourre bien au chaud à côté de maman. Perreux, c'est aussi râler car mes copains ne veulent pas venir jouer à l'hôpital des fous, ricaner, plus tard, en voyant les mines qui s'allongent quand je descends du train, et finalement, les fêtes le jour où mes copains osent enfin y venir!



Ne riment pas avec peignard mais avec retraite active.

Ponctuée, toujours, de sapins de Noël plus petits et électriques et d'un «Léon» trônant sur l'armoire du corridor, de paska, de concerts à l'accordéon, de tours en bateau (plus courts, histoire de faire trempette), d'anniversaires et de repas avec les quatre filles du Dr Winteler sur le balcon, le magnolia en guise de décoration de table. Papa et maman naviguent d'expos, en invitations, de concerts en virées à Bâle ou dans les Franches-Montagnes, ils courent les églises et sillonnent la Suisse romande, abonnements généraux en bandoulière. Et sont pour moi un formidable exemple d'ouverture à un certain monde du beau, de la quiétude, de l'écoute et de la tolérance.

Oserais-je, pour reprendre une formule chère à notre Reine de grand-mère?

Ils jouissent, tout simplement!



Avril 2010 Et alors, et alors...

Arrivé au terme de cet essai, je réalise que la retraite, c'est d'avoir tout son temps... jusqu'à ne plus en avoir. Personne ne viendra plus nous demander ce que nous ferons plus tard! Placés hors du temps, le regard que nous portons sur le passé comme sur l'avenir se fond en un présent dont chaque gouttelette est précieuse. L'avenir, nous dit Proust c'est «l'ombre de lui-même que le passé projette devant nous». Évoquer ainsi la «durée» n'est-ce pas entretenir, en boucle, l'immense et mouvante trame du souvenir que garderont de nous les êtres qui nous sont chers? Manière peut-être de se forger une immortalité? Sachant que la vérité d'un événement passé procède davantage de l'imaginaire émotionnel que de sa réalité objective, admettons avec Laborit que «l'intéressant dans une vie, ce ne sont pas les détails, mais ce qu'ils contiennent d'universel».



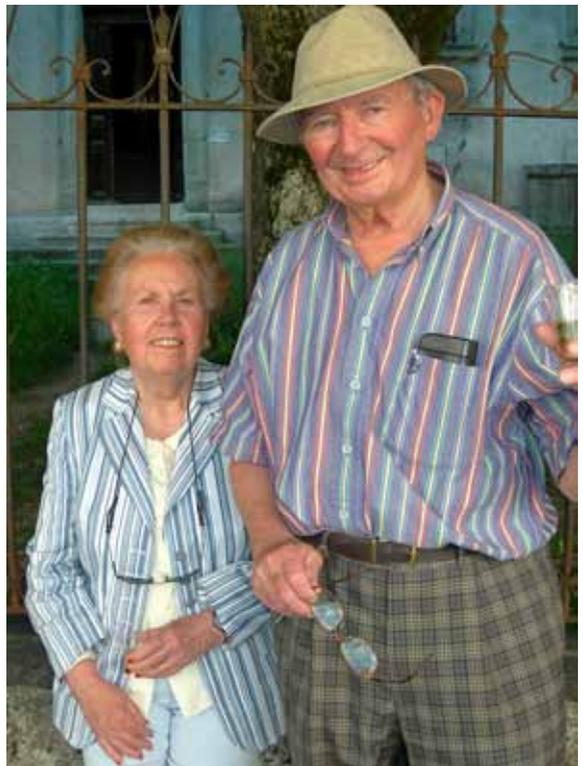
Index pour «une histoire racontée à Sophie»

- 5 Du côté de Bâle
- 13 Du côté de la Russie
- 22 Les Myslick: Babouchka, Lisa, Elly, Otto (Lisellot)
- 23 La vie parisienne. Entre France et Suisse
- 25 Le Paris-Bâle
- 26 Débuts scolaires
- 29 Les vacances
- 29 Un histoire d'eau
- 32 Cabourg (suite)
- 33 Vacances en Suisse,
- 36 Oncle Edgar, Tante Nina, Elly, Edgar II dit Bubs
- 39 Oncle Emile et tante Marie
- 41 Oncle Willy
- 42 Mais retour à Paris, Martheli
- 46 Ton grand-père Waldemar
- 48 Vous avez dit ses fils? Eh oui, il y en a deux. Guy
- 50 25 bis rue des Princes à Boulogne-sur-Seine
- 55 Bobby et successeurs
- 59 Lycée Janson-de-Sailly
- 60 La musique
- 65 L'entre deux guerres
- 66 Survient la guerre
- 69 La «drôle de guerre». Orléans. L'exode
- 72 Richelieu
- 76 Paris sous l'occupation
- 81 Lire
- 83 La Libération
- 86 L'après-guerre. Retrouvailles avec la Suisse.
École de recrues

- 89 Damoclès et les brosses à dents
- 90 Retour en arrière, 1942
- 93 Fin des études à Paris. Péron
- 98 Examens d'équivalence des diplômes français et suisses,
Nouvelles amitiés
- 100 A partir des diplômes comment s'orienter?
- 103 Spécialisation en Suisse. Bellelay
- 105 Autour d'un Sugus... Les filles de bureau...
- 109 Ephéméride des années 1924 et 1927
- 110 Par le mariage, nouveaux horizons...
- 112 La Chaux-de-Fonds
- 116 Paris, la Salpêtrière, Suresnes
- 118 Zürich. Hugo Krayenbühl (1956-57)
- 122 Genève. Valérie (1959). Le Grand-Bureau
Château-Banquet. L'hôpital
- 127 Perreux en 1961
- 134 Une trentaine d'années passent...
- 138 Les retombées de mai 68
- 144 Autres activités
- 146 Retraite. Les Beaux-Arts
- 148 En famille...Chacune s'exprime
- 148 Maman
- 169 Natalie
- 173 Anna
- 177 Valérie
- 183 Sophie
- 193 Et alors, et alors...
- 194 Index

Mise en Page: Francis Lehmann, ©Décembre 2010
Imprimé à La Chaux-de-Fonds
Imprimerie Monney Service centre de copies
2eme édition revue et corrigée
Tirage à 30 exemplaires

Chefs d'œuvre du présent, les animaux
n'érigent pas de monuments aux morts.





Une histoire racontée à Sophie Ralph Winterer

2